LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO

LE

VIEUX MARCHEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LYDIE. . . . . 1 vol.
SIRE. . . . . 1 —
INCONSOLABLES. . . . . 1 —
LA HAUTE. . . . . 1 —
PETITES FÊTES . . . . . 1 —
NOCTURNES . . . . . 1 —
LE NOUVEAU JEU . . . . . 1 —
LEUR CŒUR . . . . . 1 —
UNE COUR. . . . . 1 —
LEUR BEAU PHYSIQUE. . . . . 1 —
LE LIT. . . . . 1 —
LES MARIONNETTES . . . . . 1 —
LE VIEUX MARCHEUR. . . . . 1 —
LEURS SŒURS . . . . . 1 —
LES PETITES VISITES . . . . . 1 —
LES JEUNES. . . . . 1 —
LA VALSE. . . . . 1 —

THÉATRE

UNE FAMILLE, comédie en quatre actes, en prose (Théâtre-Français), couronnée par l'Académie française. . . . . 1 vol.
LE PRINCE D'AUREC, comédie en trois actes (Vaudeville). . . . . 1 —
LA CRITIQUE DU PRINCE D'AUREC . . . . . 1 —
EN VISITE, un acte . . . . . 1 —
LES DEUX NOBLESSES, comédie en trois actes (Odéon) . . . . . 1 —

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

399 V

LE VIEUX MARCHEUR

— ROMAN DIALOGUÉ —

PAR

HENRI LAVEDAN

DOUZIÈME ÉDITION

45793
12/7/99

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3
—
1899

PQ
2330
L7V477

Suite et complément naturel du *Nouveau Jeu*, ce petit livre est d'entière bonne foi. Je le dédie avec intention — sans espérer beaucoup qu'il leur profite — aux vieillards gamins qui « marchent » jusqu'à la mort. Et j'entends déjà les hauts cris de ces respectables putois ! Tous vont s'indigner, renier Labosse... Pourtant, aucun ne le vaut.

H. L.

PERSONNAGES DU ROMAN

LABOSSE.
GIROUX-JODART.
VICTOR, valet de chambre de Labosse.
RENÉ FALOISE, neveu de Labosse.
L'ABBÉ GRAVELINES, curé des Tourniquets.
ADRIEN, maître d'hôtel.

PAULINE DE GLANES.
LÉONTINE FALAMPIN.
MARIE AVOINE.
PLUSIEURS PETITES FILLES.

Ces choses se passent à Paris et aux Tourniquets, près de Tours.
Autant de nos jours qu'il est possible.

PREMIERE PARTIE

I

OU NOTRE LABOSSE REPARAIT

OU NOTRE LABOSSE REPARAIT

M. LABOSSE.
VICTOR

Au château des Tourniquets, à trois lieues de Neuville-aux-Bois, département du Loiret. La chambre à coucher de Labosse. Partout, sur les sièges et le lit, des vêtements jetés, du linge. A terre des valises ouvertes. Victor va et vient. Labosse assis, les jambes croisées, et fumant une cigarette, le regarde faire les paquets. Trois heures de l'après-midi en septembre.

LABOSSE. — Victor, Hector.

VICTOR. — Monsieur.

LABOSSE. — Tu n'as pas oublié de me mettre du papier à en-tête?

VICTOR. — A en-tête du Sénat?

LABOSSE. — Turellement. Ça n'est pas à en-tête de la Morgue, puisque je suis du Sénat!... Non. Tu ne peux pas t'y plier à ça, que je sois une légume du Luxembourg? C'est très drôle, c'est même un peu dégoûtant et irrespectueux de ta part, tu sais?

VICTOR. — Oh! monsieur.

LABOSSE. — Ça t'embête que je me sois élevé. Quelle sale nature tu as!

VICTOR. — Au contraire, monsieur. Seulement il ne faut pas que monsieur m'en veuille, si des fois j'ai des absences, et si j'oublie la peau neuve de monsieur, parce que depuis sept ans monsieur a tant changé!

LABOSSE. — L'homme change tous les sept ans, Victor.

VICTOR. — Allons donc?

LABOSSE. — Je te le dis. C'est vrai, j'ai changé. *Quantum mutatus!*

VICTOR. — Monsieur désire?

LABOSSE. — Que tu te taises et que tu fermes

ton drageoir. Mais j'ai changé à mon avantage.

VICTOR. — Ah dame!

LABOSSE. — Je me suis heureusement modifié. J'ai grandi, comprends-tu? Autre chose qu'un vieux noceur. Sans doute, j'ai pas encore dit adieu à Satan, mais, avant tout, je suis utile à mon pays. Labosse n'est pas un sans-patrie. Chacun dans ses limites, Victor, on se doit au pays qui vous a vu naître. Toi, tu as beau n'être qu'un pauvre bougre, tu te dois à la France, mon gros; elle attend de toi un rien, quelque chose enfin. Il faut, mon fils.

VICTOR. — Aussi, je sers monsieur.

LABOSSE. — C'est ce que tu peux faire de plus gentil. En me servant, moi Labosse, chevalier de la Légion d'honneur et sénateur — un bonhomme énorme, quoi! — en premier lieu tu t'honores, et puis, par ricochet, tu rends un petit peu service aussi à la République. Et si d'occasion — est-ce qu'on sait? — Jeanne d'Arc, notre patronne, te voit du haut du septième ciel, sois sûr qu'elle est enchantée.

VICTOR, *confus*. — Oh! monsieur, je ne peux

pas croire que Jeanne d'Arc... Monsieur va trop loin.

LABOSSE. — Je ne vais jamais trop loin, entends-tu? Jamais. Soit que je t'engueule, soit que je te donne un verre de liqueur, toujours je t'aime bien. Seulement, dans ce moment-ci, tu plies mes caleçons de soie comme un petit cochon. Ce sont mes caleçons de garçonnière, sacrelotte! Ménage mon trousseau.

VICTOR. — Je prends pourtant bien du soin.

LABOSSE. — Pas assez. Je veux que tu révères mon linge comme une personne, comme moi. Si c'était moi que tu touchais, tu ne me potrasserais pas comme tu le fais de mes chaussettes?

VICTOR. — Ça, bien sûr. Quand j'habille monsieur, pour moi c'est la messe. Je ne touche monsieur qu'avec un grand respect.

LABOSSE. — J'y compte. Sénateur, mon coco!

VICTOR. — Respect, et même, si monsieur le permet, affection?

LABOSSE. — Je te le permets, Victor.

VICTOR. — Car ce n'est pas pour me glorifier, mais sans moi... oh! là là!

LABOSSE. — Quoi?

VICTOR. — Rien, monsieur.

LABOSSE. — Explique oh! là là! Tout de suite.

VICTOR. — Une bêtise, monsieur qui me transperçait.

LABOSSE. — Dis-la illicoto.

VICTOR. — Monsieur me chinera?

LABOSSE. — Je te chinerai si tu le mérites. Va, jaillis.

VICTOR. — Eh bien, sans moi, à cette heure, monsieur... monsieur serait crevé.

LABOSSE, *digne*. — Mort, si ça ne te fait rien.

VICTOR. — Enfin, mort ou crevé, monsieur ne bavarderait plus, si je ne l'avais pas soigné de jour et de nuit comme je l'ai fait, dans le temps, pire qu'une mère, je peux le dire, voyons?

LABOSSE. — Tu peux le dire. D'autant que je n'ai jamais connu la mienne.

VICTOR. — Que monsieur se rappelle? L'état dans lequel monsieur m'est rentré, il y a sept ans, une après-midi!

LABOSSE. — Mourant, je me souviens.

VICTOR. — Oui, monsieur, mourant, et c'était pas de faim.

LABOSSE. — Ni de soif!

VICTOR. — Non plus.

LABOSSE. — J'avais un peu vadrouillé, traînassé. J'avais été à la Roquette... tiens! ça me revient! voir diminuer le grand Albert. Et puis là, après, on avait été prendre un biscuit avec des petites du quartier... Crois-tu tout de même qu'on est enragé, Victor... les jeunes gens?

VICTOR. — Les jeunes gens! Mais vous marchiez alors sur soixante-cinq ans, monsieur!

LABOSSE. — Il y a sept ans, j'avais tout ça?

VICTOR. — En plein, monsieur.

LABOSSE. — C'est impossible, vieux garçon.

VICTOR. — Mais, monsieur, vous me l'avez dit vous même.

LABOSSE. — Je t'ai menti, Victor, par orgueil. Et puis je ne pouvais pas avoir soixante-cinq, il y a sept ans, puisqu'aujourd'hui j'en ai soixante-neuf. Compte. Compte sur tes doigts, si t'en as.

VICTOR. — Je n'ai pas besoin de compter.

LABOSSE. — Tu m'embêtes. J'avoue soixante-

neuf. En voilà assez. Finis ma valise jaune.

VICTOR. — C'est égal, monsieur n'est plus le même qu'il y a sept ans. Monsieur est retapé, requinqué. On dirait son propre fils. Monsieur est comme neuf.

LABOSSE. — Au physique et au moral.

VICTOR. — Et toujours grâce à qui? A qui?

LABOSSE. — A Bourbaki.

VICTOR. — Non, à moi, votre Victor

LABOSSE. — Ma seconde mère, c'est convenu.

VICTOR. — Riez, allez, faites le luron. C'est moi qui vous ai empêché pendant des semaines et des mois de boire et de manger tout ce qui vous était pernicieux, c'est moi qui vous ai emmené à la campagne, dans le bon air, sur les bords de la Loire.

LABOSSE. — Ici, aux Tourniquets, que j'ai achetés.

VICTOR. — Sur le conseil de qui?

LABOSSE. — De toi, vieux Nestor.

VICTOR. — Monsieur avait fait un héritage heureux, qu'il avait commis l'imprudence, pour ne pas dire la bêtise, de risquer à la Bourse...

LABOSSE. — Bêtise pas bête, puisque j'ai levé un sac énorme!

VICTOR. — Le hasard, monsieur. Vous auriez pu tout perdre.

LABOSSE. — Enfin j'ai fait ma bosse, ma bosse d'écus, la bosse de Labosse.

VICTOR. — C'est alors que je vous ai dit : « Choppe, faut vous arrêter, mon bon maître, et vous claquemurer aux champs! » D'autant que vous étiez au bout de votre serviette, et que je ne vous donnais pas trois mois à respirer les foins.

LABOSSE. — Tu étais gentil pour moi. Mais je t'ai rudement détrompé, hein? Avoue que je t'ai épaté, toi et tous mes amis?

VICTOR. — Oh! moi, monsieur, il y a belle jambe que monsieur ne peut plus m'épater. Il m'en a fait trop voir. Je m'attends à tout de la part de monsieur. Dans l'ordre d'idées du désordre, monsieur est immense... monsieur est un géant.

LABOSSE. — Je t'aime, Castor.

VICTOR. — Mais je suis tout de même forcé de convenir que monsieur a bien déjoué toutes mes craintes.

LABOSSE. — En deux ans j'étais radoubé. *(Se frappant la poitrine avec le poing.)* A présent, solide la carène! Ah! il n'y a pas! Il m'a fallu mes deux ans! Pas moins.

VICTOR. — Approfondissez aussi ce que vous étiez, monsieur? Moins que rien. Une épluchure.

LABOSSE. — Glissons là-dessus, Victor.

VICTOR. — C'est le lait, c'est le cresson, l'œuf frais-pondu, les légumes verts, c'est l'hygiène et le repos, qui ont remis monsieur droit sur ses pieds. Et puis aussi, et puis surtout...

LABOSSE. — Quoi?

VICTOR. — La sage continence, monsieur.

LABOSSE. — Oh!

VICTOR. — Ne dites pas «oh!» c'est la sage continence qui vous a sauvé. A ma connaissance, monsieur est resté pur pendant vingt et un mois.

LABOSSE. — C'est beaucoup.

VICTOR. — C'était pas trop, monsieur. Il vous fallait au moins un chapelet de mois. C'était même pas encore assez.

LABOSSE. — J'en ai souffert, tu sais? Tu te

souviens que des soirs, je voulais m'échapper de mon lit, pour aller voir chez les fermières si j'y étais, et puis que tu n'avais pas d'autre ressource que de m'enfermer à clef? Crois-tu, Victor, tout de même... les jeunes gens?

VICTOR. — Oui, mais aussi, le résultat? C'est qu'en même temps que je vous refaisais une constitution, vous étiez dans tout ce pays un modèle de décence et de sagesse, et que le curé parlait de vous comme exemple.

LABOSSE. — Il ne ferait plus ça maintenant!

VICTOR. — Peu importe, à cette époque-là, il le faisait, il ne vous connaissait pas, il était sincère. Le résultat le plus fameux enfin, c'est que quand M. Rousseau, le sénateur, est mort, vous vous êtes présenté à son siège vide... sur le conseil encore de qui?

LABOSSE. — Toujours de toi.

VICTOR. — Et que vous avez passé comme une pilule.

LABOSSE. — Oui, oh! je sais tout ce que je te dois. Si j'ai une vieillesse chic et un peu propre, si je m'amusote encore entre mes repas, si j'ai pu reprendre un peu de mes anciennes habitudes, c'est parce que je t'ai écouté.

VICTOR. — Eh bien, il faut que monsieur m'écoute encore, et toujours. Monsieur se trotte ce soir pour Paris. Que monsieur prenne garde? Je n'aime pas beaucoup le boulevard pour monsieur.

LABOSSE. — Avec ça que tu ne me tiens pas tout de même à Paris?

VICTOR. — Moins qu'ici. Monsieur m'échappe.

LABOSSE. — T'alarme pas. D'abord tu sais bien pourquoi je vais à Paris? C'est pas pour moi, c'est pour mon neveu.

VICTOR. — Monsieur René?

LABOSSE. — Mais oui. Il ne fait que des sottises ; tout le temps, il faut que j'arrange ses pertes.

VICTOR. — Il a encore perdu dans les tripots?

LABOSSE. — Il n'arrête pas.

VICTOR. — Beaucoup?

LABOSSE. — Huit mille francs.

VICTOR. — On peut perdre davantage.

LABOSSE. — Mais pense qu'il a dix-sept ans, Victor! Qu'est-ce que ça sera quand il aura vingt-cinq ans?

VICTOR. — Et plus tard! Et quand il aura l'âge de monsieur!

LABOSSE. — Oh ! dans ce temps-là je serai avec le bon Dieu, ça me sera bien égal.

VICTOR. — Monsieur croit qu'il ira ainsi dans le paradis, comme une flèche ?

LABOSSE. — Je l'espère, Victor.

VICTOR. — Monsieur est-il sûr de faire tout ce qu'il faut pour ça ?

LABOSSE. — Victor, j'ai bien des défauts. Je ne pose pas pour l'ange. Mais je n'ai pas un grain de méchanceté. Et puis je suis honnête et je m'assois sur l'argent. Avec ça, Victor, on traverse tout, le front haut. Je te jure qu'il y en a d'autrement canailles que moi. Au fond, ton maître a une âme d'enfant, de petit enfant.

VICTOR. — De grand enfant.

LABOSSE. — Comme tu voudras. Mais d'enfant. Un rien m'amuse. Est-ce que je suis fier avec toi ? Non, bon, simple et familier ? Pourtant j'ai tort, je devrais garder les distances.

VICTOR. — Mais non. A quoi bon ? Monsieur sait bien que c'est moi qui les garde. Alors ça revient au même.

LABOSSE. — Pas toujours ! Enfin, Victor, j'ai un faible pour toi, et il y a une chose

que je vais te dire en passant, et puis tu l'oublieras. Tu promets ?

VICTOR. — Mais oui, monsieur.

LABOSSE. — Victor, tu es sur mon testament.

VICTOR. — Monsieur a fait ça ? Monsieur m'a couché sur ses dernières volontés ?

LABOSSE. — Oui, Victor.

VICTOR. — Si monsieur croit qu'il me fait plaisir, il se trompe.

LABOSSE. — Je ne cherche pas à te faire plaisir.

VICTOR. — Pourquoi monsieur me couche-t-il ? Est-ce que j'ai besoin de ça pour bien servir monsieur ?

LABOSSE. — Mais non.

VICTOR. — Chaque fois maintenant que j'aurai de la sollicitude pour monsieur, j'aurai l'air d'un accapareur ; alors je vais être forcé de laisser monsieur se détruire et faire à sa guise.

LABOSSE, *gai*. — Justement, imbécile, je t'ai dit ça pour que tu me fiches la paix.

VICTOR. — Eh bien, tant pis, je ne la ficherai tout de même pas à monsieur

LABOSSE. — C'est ce que nous verrons. As-tu écrit hier à la concierge qu'elle aère un peu le rez-de-chaussée ?

VICTOR. — Oui, monsieur.

LABOSSE. — C'est mon nid, Victor, ce petit rez-de-chaussée de la rue du Vingt-Neuf-Juillet. Ça n'est pas aussi vaste et aussi luxueux qu'ici, mais je m'y plais bien tout de même.

VICTOR. — Pour des raisons, tiens !

LABOSSE. — Pas pour autre chose. Victor, crois-tu que mon incognito n'a pas été percé ? Un sénateur, mon enfant. Songes-y ? Bigre !

VICTOR. — N'ayez pas peur, monsieur. Vous n'êtes connu que sous votre faux nom de M. Gervais.

LABOSSE. — Moi, personnellement, tu comprends ? je m'en mouche, et dans les grands prix. D'ailleurs, je ne suis pas un hypocrite, je n'ai jamais caché mon sexe, et chaque fois que j'ai eu la clef d'une dame, il a fallu que la France entière le sache. Seulement, c'est à cause de ma fonction que je suis tenu maintenant à quelques petites formes... Père conscrit ! Nom d'un bleu ! Et puis, j'ai le respect de mon mandat, Victor. Il y a deux hommes

en moi, deux : l'homme privé qui peut mener une vie de goulu, c'est l'affaire entre son âme et lui ; et il y a le sénateur, le monsieur investi, le personnage en qui on a confiance, l'être officiel. Or, l'être officiel, je dois le laisser sur son piédestal et ne pas le dégrader. Tu n'es qu'une nature très rudimentaire, Victor, mais je suis sûr que tu sens tout ça confusément?

VICTOR. — Un peu, monsieur! On n'est pas oie.

LABOSSE. — Ce matin, tu as bien mis à la poste mes lettres pour Paris?

VICTOR. — Parfaitement. Les trois lettres et la dépêche. Une lettre pour le notaire de monsieur...

LABOSSE. — Tu lis les adresses?

VICTOR. — Cette candeur! Bien entendu. Comment est-ce que je serais au courant sans ça? Une lettre pour le neveu de monsieur, et la troisième pour maître Giroux-Jodart, l'ancien bâtonnier, un fameux encore, celui-là, avec qui monsieur fait par-ci par-là des petites parties qui ne sont pas rondes, mais plutôt carrées!

LABOSSE. — Eh bien... non, mais dis donc, Victor, ne te gêne pas ! Insulte mes amis... Parties carrées !... A-t-on jamais vu ! Je te vas jeter dehors.

VICTOR. — La dépêche, c'était pour madame de Glanes.

LABOSSE. — Victor !

VICTOR. — Une des petites amies de monsieur. Voyons, monsieur, ne faites donc pas d'affaires ni de rougeurs avec moi. Je suis comme votre nourrice. Oui, tout ça est bien parti.

LABOSSE. — Bon. Qu'est-ce que j'emporte comme baluchons?

VICTOR. — Les deux valises. La grande noire et la petite jaune.

LABOSSE. — Qui contiennent?

VICTOR. — Tout ce dont monsieur a besoin. Rien ne manquera à monsieur.

LABOSSE. — Mon portugal et ma pervenche des bois?

VICTOR. — Les eaux y sont, oui, monsieur.

LABOSSE. — Mon gant de crin?

VICTOR. — Il y est. Et les brosses de flanelle.

LABOSSE. — Toute ma petite pharmacie ? Précieux ça ! Même en voyage?

VICTOR. — Y est.

LABOSSE. — Mes papiers, dossiers politiques?... les projets et les plans de l'hospice pour filles repenties?

VICTOR. — Y sont.

LABOSSE. — All right ! Mes deux pépins, pomme d'or, pomme cristal ?

VICTOR. — C'est fait.

LABOSSE. — Canne d'entraînement?

VICTOR. — La voilà.

LABOSSE. — Du joli ruban de la Légion d'honneur?

VICTOR. — Trois mètres. Dans la boîte aux cachets d'antipyrine.

LABOSSE. — Optime.

VICTOR. — Que monsieur s'embarque ce soir sur ses deux oreilles, il n'y aura rien d'omis.

LABOSSE. — Ah ! le vaporisateur !

VICTOR. — Le beau, d'argent, celui qui a une montre et qui sonne les heures?

LABOSSE. — Oui.

VICTOR. — Il est au fond, sous les chemises de nuit.

LABOSSE. — Les roses? chemises de nuit?

VICTOR. — Les roses. Les bleues sont chez le teinturier.

LABOSSE. — Un dernier mot. Un dernier cri. Ma lorgnette?... Tu ne réponds pas!

VICTOR, *embarrassé*. — Que monsieur m'excuse. Pour une fois... Oui, je l'avais oubliée.

LABOSSE. — Tu vois! tu vois! Tu oublies mes instruments? Ma lorgnette! J'y tiens comme à mes rétines. C'est... oui, c'est Bobette qui me l'avait donnée.

VICTOR. — Madame Langlois? Je me la rappelle bien.

LABOSSE. — Pas tant que moi.

VICTOR. — C'est-il dommage qu'elle soit morte sitôt son affaire faite! Qu'elle n'ait pas plus profité de son honorabilité!

LABOSSE. — Alas, Victor! Poor Bobette! Eh bien, qu'est-ce que tu attends pour la prendre, cette lorgnette? Tu vas encore l'oublier?

VICTOR. — C'est qu'elle n'est pas ici, monsieur.

LABOSSE. — Et où ça est-elle?

VICTOR. — Dans ma chambre, monsieur.

LABOSSE. — Dans ta chambre?

VICTOR. — Oui... je l'avais montée!..

LABOSSE. — Je pense bien qu'elle n'y a pas été toute seule.

VICTOR. — Je l'avais montée, pour m'en servir comme ça... parce que...

LABOSSE. — Parce que? Accouche sans les fers.

VICTOR. — Parce que de ma fenêtre, on a une vue sur la place, dans la chambre de l'institutrice laïque...

LABOSSE. — Mademoiselle Falampin? Turlututu!

VICTOR. — Elle-même, oui, monsieur. Alors, comme elle n'est pas vilaine...

LABOSSE. — Dis qu'elle est jolie, polisson.

VICTOR. — Le soir, à la lumière, quand elle se décoiffe...

LABOSSE. — Avec ma lorgnette, ma jumelle d'Opéra, tu te la payais?

VICTOR. — Quelquefois.

LABOSSE. — Victor, tu es un voyeur repoussant. Ah! mon garçon, je n'aurais jamais cru ça de toi!

VICTOR. — Est-ce que monsieur n'en a jamais fait autant? La main sur la conscience?

LABOSSE. — Toi et moi, ça fait deux. Moi, j'ai des côtés artistes... Si je l'ai fait, c'est que je me plaçais au point de vue peintre, sculpteur... La chair était à cent lieues de là! Tandis que toi!

VICTOR. — Ah dame! c'est vrai, monsieur, je suis forcé d'en convenir. Moi, la chair, elle était tout près.

LABOSSE. — Assez. Va chercher ma lorgnette, gredin! débauché! Non, moi qui te croyais chaste! Victor, tu es en train de te perdre.

VICTOR. — C'est le contact de monsieur. Mais, monsieur ne m'en veut pourtant pas trop?

LABOSSE. — Si, tout de même un peu.

VICTOR. — Monsieur est jaloux?

LABOSSE. — Ah çà! tu te fiches de moi? Dis donc, elle est bonne, hein?

VICTOR. — La lorgnette?

LABOSSE. — Oui.

VICTOR. — Oh! monsieur!

LABOSSE. — On voit avec, hein? Ce qui s'appelle voir avec?

VICTOR. — Jusqu'aux plus petites apparences, oui, monsieur. C'est quelque chose de

bien beau que le grossissement à ce degré-là ! Il faut dire aussi qu'elle est de taille, votre lorgnette, on dirait un canon.

LABOSSE. — Oui. Je l'appelle ma Krupp. Va me la chercher.

VICTOR. — Pas avant que monsieur m'ait juré qu'il n'est pas fâché ?

LABOSSE. — Mais non, raseur.

VICTOR. — Merci, monsieur.

LABOSSE. — T'es un forban, une canaille de Victor absolument perverse, à ne pas pouvoir approcher un autre que moi...

VICTOR. — Oh ! monsieur ! Si on peut dire ! Moi, l'agneau...

LABOSSE. — ...Mais j'ai un penchant pour ta honteuse personne parce que tu n'es pas banal.

VICTOR. — Monsieur non plus.

LABOSSE. — Va vite. *(Le rappelant.)* Dis donc, à quelle heure est-ce qu'elle se met à son aise ?

VICTOR. — Qui ça ?

LABOSSE. — Mam'zelle Falampin.

VICTOR. — Entre dix et quart et la demie. Ah ! ah ! est-ce que par hasard monsieur...

LABOSSE. — Mais non, Victor. Pour qui me prends-tu ? N'y a que pour toi que la laïque est obligatoire. File, allons ! ferme les malles, et va dire qu'on attelle... Je prendrai l'air une heure avant dîner. Et la dernière fraise au bec, nous partons. Veille bien à m'avoir un coin. Victor, je t'aime. Et n'oublie pas que tu es sur mon testament. « Ceci est mon testament. En l'an 1895, moi, Jean-Jacques Labosse, âgé de s...oixante-neuf ans, sain de corps et d'esprit... et cætera, et cætera... » Trotte-toi, Victor, ou tu n'auras rien. *(Victor s'en va en riant. Et Labrosse siffle* « la Casquette. »*)*

II

LA

GARÇONNIÈRE DU VIEUX MARCHEUR

LA
GARÇONNIÈRE DU VIEUX MARCHEUR

M. LABOSSE.
PAULINE DE GLANES.

A Paris, dans la garçonnière de Labosse, un petit rez-de-chaussée, rue du Vingt-Neuf-Juillet. Le matin, tout à fait dans l'intimité. Pauline est au lit où elle a une tenue plutôt espiègle. Labosse, en négligé, savoure le café au lait.

PAULINE. — Et avec ça, mon chéri?
LABOSSE. — Avec ça, je me sens meilleur.
PAULINE. — Va mieux, l'enfant?

LABOSSE. — Beaucoup mieux. A toujours aimé le lolo, l'enfant.

PAULINE. — C'est égal, mon chien, je ne suis pas une complimenteuse; pourtant...

LABOSSE. — Va, pourquoi t'arrêtes-tu ?

PAULINE. — Eh bien, tu es renversant pour ton âge de décrocher encore ce que tu décroches !

LABOSSE, *radieux*. — Hein? Tu en conviens? Ça te bouscule un peu tes notions sur la verte jeunesse? Et c'est pas les petits vingt ans d'aujourd'hui qui te manqueraient de respect comme mes soixante ?

PAULINE. — C'est vrai. Tu es un modèle. Un beau modèle.

LABOSSE. — Toi aussi. Allons, je suis content de voir, ma petite caille, que, tous les deux, nous ne nous embêtons pas.

PAULINE. — Surtout toi, vieillard.

LABOSSE. — Et note que, encore, cette fois-ci, j'avais contre moi le voyage, le petit voyage! Quatre heures de wagon dans le rein, ma mignonne !

PAULINE. — Oh! la belle affaire! Ça n'est pas bien fatigant.

LABOSSE. — Si. Si. Tout de même. Ça brise plus que ça n'encourage. Et puis, le wagon n'est pas comme toi, il n'est pas capitonné.

PAULINE. — Tiens, tu es gentil, tout plein à la crème, d'avoir prévenu ta petite Line hier au soir.

LABOSSE. — Je préviens toujours.

PAULINE. — Aussi, tu ne t'en repens pas. Une dame avertie...

LABOSSE. — En vaut deux.

PAULINE. — J'ai reçu ta dépêche comme j'allais me mettre au lit.

LABOSSE. — C'est le bon moment.

PAULINE. — Alors je n'ai fait qu'un saut, j'ai bondi jusqu'ici où j'ai attendu mon fol amant dans les toiles.

LABOSSE. — Oui. La concierge t'a éclairée, t'a donné tout ce qu'il fallait ? Enfin, elle a été bien avec toi ?

PAULINE. — Parfaite. Elle m'a ri.

LABOSSE. — Elle rit toujours à mes femmes.

PAULINE. — Peau de pacha ! Tu en as donc d'autres ?

LABOSSE. — Pas en même temps que toi, mon bon minet. Mais j'en ai eu avant toi.

PAULINE. — Beaucoup?

LABOSSE. — Légion.

PAULINE. — Quel genre de femmes?

LABOSSE. — Tous les genres. Et les plus mauvais!

PAULINE. — Des Parisiennes?

LABOSSE. — M'en parle pas. Des Parisiennes de tous les pays.

PAULINE. — La légion étrangère, alors?

LABOSSE. — Oui. Et puis aussi des vraies d'ici, de Babylone.

PAULINE. — Moi, je suis une Babylonienne.

LABOSSE. — Ça se voit.

PAULINE. — J'ai tous les vices, n'est-ce pas?

LABOSSE. — Ne te vante pas. Quelques-uns seulement.

PAULINE. — Tu n'es guère poli

LABOSSE. — Parce que j'abuse des politesses.

PAULINE — En revanche, t'es d'une fatuité!

LABOSSE, *avec un soupir*. — Ça me passera... quand je serai un vieux!

PAULINE. — Et peut-être plus tôt que tu ne crois. Tiens, écoute, chéri : t'es charmant, t'es un homme du monde accompli, et je n'ai pas

une miette de rien de rien à te reprocher sur la façon chic dont tu t'es toujours conduit avec moi. Seulement, il n'y a qu'un point sur lequel il faut que je te chiffonne un peu ta cravate.

LABOSSE. — Chiffonne.

PAULINE. — C'est que tu as manqué de confiance en ton trésor.

LABOSSE. — Comment ça?

PAULINE. — Et manqué de confiance d'une manière que je vois bien que tu me confonds avec tant d'autres, des vilaines femmes que tu as connues, et que tu me prends pour une fichue bête d'abord, et puis pour une rosse...

LABOSSE. — Oh! Linette! Comment peux-tu croire, qu'avec ton éducation, je t'aie prise...

PAULINE. — Ferme tes lèvres. Eh bien, je ne suis ni l'une ni l'autre. Je comprends tout, je devine tout, — surtout ce qu'on me cache, — et je ne suis pas méchante pour un kopek! C'est du russe. Y es-tu un petit peu?

LABOSSE. — Pas du tout, chou d'amour!

PAULINE. — Et, en plus de ça, chou d'amour, je m'aperçois de minute en minute que tu mens comme un homme d'affaires. Je vais te

mettre au courant tout de suite. Tu m'as trompée ?

LABOSSE. — Moi ? Avec qui ? Pas cette nuit toujours ?

PAULINE. — Ne t'échappe pas à côté. Je veux dire que tu m'as menti ?

LABOSSE. — A quel moment ?

PAULINE. — Tout le temps.

LABOSSE. — Ah ! pardon. Il y a des choses que je ne saurais pas simuler.

PAULINE. — Il ne s'agit pas de ça. Depuis que je te connais, tu m'as raconté des histoires de batailles. Tu m'as dit que tu étais un ancien négociant, et que tu t'appelais Gervais ?

LABOSSE. — Eh bien ?

PAULINE. — Tu t'appelles Labosse.

LABOSSE. — Moi ?

PAULINE. — Oui, toi et pas le voisin. Et t'es sénateur. T'as un pupitre au Luxembourg. Hein ? Ça te la déboulonne, ça ? Crois-tu qu'on en a une police, quand on s'y met ? C'est-i-vrai ? ou ti-pas vrai ?

LABOSSE, *la tête basse.* — Ti vrai.

PAULINE. — Pas dommage ! Eh bien, pourquoi as-tu fait ça ? Tu te méfiais donc de moi ?

LABOSSE. — Non. Mais, la fonction... ma position sociale... Avec les femmes, est-ce qu'on sait jamais jusqu'où on peut aller?

PAULINE. — Avec moi tu le savais. Dis que tu as eu tort?

LABOSSE. — A présent, j'avoue que j'ai eu tort. Mais dans le commencement, quand je ne faisais que de t'aborder, j'ai eu raison. Comment diable as-tu pu savoir ça?

PAULINE. — C'est malin à deviner!

LABOSSE. — Voyons! ça n'est pas écrit sur mon ventre que je suis sénateur?

PAULINE. — Non, parbleu! Sans ça, je l'aurais épelé. Mais c'est écrit sur tes lettres, dans tes poches.

LABOSSE. — Tu fouilles dans les poches?

PAULINE. — Elles sont faites pour ça, pour qu'on y mette la main. Et puis c'est écrit sous tes portraits qui sont exposés dans la vitrine des magasins.

LABOSSE, *ravi*. — Mon portrait? Je suis exposé? On m'expose?

PAULINE. — Un rien. J'ai vu ton pommeau dans deux étalages.

LABOSSE. — Où ça? Où donc?

PAULINE. — ... Que j'y coure ! Mais, boulevard Saint-Michel.

LABOSSE. — Le boul' Mich'! Oh! ça, c'est trop !

PAULINE. — Et puis, chez une parfumeuse, rue Saint-Lazare...

LABOSSE, *intrigué*. — Ah !

PAULINE. — Une parfumeuse qui n'a pas l'air bien catholique.

LABOSSE. — On ne lui demande pas sa religion. Sais-tu le numéro ?

PAULINE. — Non.

LABOSSE. — Justement, j'ai besoin de Pâte des Prélats.

PAULINE. — Calme-toi, allons.

LABOSSE. — Comment ! on m'expose! Non, je n'en reviens pas.

PAULINE. — Moi non plus. Avoue que ça te gonfle ?

LABOSSE. — Ça me fait un plaisir énorme ! inouï !

PAULINE. — Les hommes !

LABOSSE. — Et comment est-ce que je suis ? Quelle photographie est-ce ?

PAULINE. — Les bras croisés.

LABOSSE. — Ma pensive. Ma Nadar. C'est la mieux. Et qu'est-ce qu'il y a d'écrit en dessous?

PAULINE. — Prosper Labosse, sénateur. Et puis deux mots d'anglais ou d'italien que je n'ai pas compris : Répu. Conserva.

LABOSSE. — Républicain conservateur! C'est bien ça, c'est bien moi! Maintenant, tu sais, mon chat... plutôt centre gauche!

PAULINE. — Pour ce que j'en fais!

LABOSSE. — Oui, la politique ne t'intéresse pas. Et, dis-moi, en général, dans les devantures où tu m'as vu... est-ce je suis bien entouré?

PAULINE. — Épatant! Rue Saint-Lazare, t'es entre la belle Otero et Zola.

LABOSSE. — Je vote pour Otero. Et je lui donnerai mieux qu'un fauteuil.

PAULINE. — Au bout de tout ça, sois sérieux une minute, si tu en es capable, et demande pardon à ta pauvre petite poule à qui tu as voulu en faire accroire. Faux Gervais, va!

LABOSSE. — Pardon. Mais aussi, tu ne t'imagines pas comme il faut prendre des précau-

tions, nous autres, personnages? Il n'y a qu'en exagérant la prudence qu'on garde l'honorabilité.

PAULINE. — Ah! elle est fraîche, ton honorabilité! Sénateur pour femmes, tiens!

LABOSSE. — Pauline, ma petite enfant, sur ce sujet je n'admets pas qu'on plaisante. Sur moi, tout ce que tu voudras. Mais sur le sénateur, halte-là. Pas un mot, pas un geste.

PAULINE. — S'il est beau?

LABOSSE. — Pas même.

PAULINE. — Avec moi, il l'est toujours.

LABOSSE. — Assez!

PAULINE. — Et puis c'est pas tout. Tu m'avais caché aussi que t'étais décoré? Comment, vieux sondeur, t'as l'étoile des braves?

LABOSSE. — Je l'ai, mon Dieu oui!

PAULINE. — C'est bien la Légion d'honneur, la vraie?

LABOSSE. — Naturellement. Est-ce que je consentirais à porter autre chose?

PAULINE. — Chic! Et qu'est-ce que tu as fait pour avoir ça?

LABOSSE. — Des démarches.

PAULINE. — Et puis des petits cadeaux?

LABOSSE. — Aussi. Un peu de gibier.

PAULINE. — A qui? au préfet de police?

LABOSSE. — Mais non. A propos de quoi? Le préfet de police n'a rien à faire là dedans.

PAULINE. — C'est pourtant un type avec qui ça fait bon d'être ami!

LABOSSE. — Peuh! ça n'existe pas! Quand on sait qu'on est un honnête homme.

PAULINE. — Comme t'en parles! Moi, je voudrais bien être dans ses petits papiers.

LABOSSE. — Non, moi, je ne me suis pas fait décorer par les mouchards. Si j'ai eu la croix, d'ailleurs, apparemment, c'est que je la méritais? Sans ça!...

PAULINE. — C'est un autre qui l'aurait eue à ta place. Ça se voit pourtant des fois, tu sais?

LABOSSE. — Pas chez nous. Amour, il faut penser à te lever et à te parer.

PAULINE. — T'es encore en maillot. J'ai le temps.

LABOSSE. — Tu vas me mettre en retard. Tu sais que j'ai une journée très chargée?

PAULINE. — Ça vaut mieux que la langue.

LABOSSE. — D'abord, nous allons déjeuner aux Champs-Élysées.

PAULINE. — Chez Ledoyen?

LABOSSE. — Si tu veux. Tes moindres désirs... Pourquoi tiens-tu tant que ça à Ledoyen?

PAULINE. — Ça me rappelle il y a trois ans, quand j'étais modèle, et qu'on me vernissait.

LABOSSE. — C'est vrai, tu as vécu dans ce sale monde des peintres?

PAULINE. — Il vaut bien le tien.

LABOSSE. — Enfin, tu y as vécu?

PAULINE. — Vécu et aimé. Oui, mon petit. Et tu peux constater par ton propre visu qu'ils ne m'ont pas encore trop abîmée, les peintres. T'auras pas souvent dans ta galerie des tableaux comme moi, tu sais?

LABOSSE. — Tais-toi, Lolotte, et ne me retrace pas un passé qui me fait horreur.

PAULINE. — Alors, achève ta toilette et pantalonne-toi. J'ai remarqué que tu adores te promener en jambes.

LABOSSE. — Elles ne sont pas trop mal faites, voyons?

PAULINE. — Peuh! Je ne les trouve pas ciselées.

LABOSSE. — Pour un sénateur? Ne demande pas le Pérou.

PAULINE. — Oui, à ce point de vue-là. Il est certain que si on vous réunissait tous et que si on faisait un concours de crayons, les tiens seraient encore dans les moins rebutants. Mais pourtant, ne te monte pas la navette, si tu n'avais que ta plastique pour vivre, jeune homme, tu ne gagnerais pas ton pain dans les ateliers.

LABOSSE. — Enfin, telles qu'elles sont, je les trouve encore très piquantes, très honorables. Et puis maintenant, elles sont acquises ; bougeront jamais plus. Elles sont inamovibles. Hop ! prends les tiennes à ton cou et lève-toi.

PAULINE. — Une seconde. Dis donc, il y a une chose que je voulais te demander : pourquoi ta rue s'appelle rue du Vingt-Neuf Juillet ?

LABOSSE. — Ah ! voilà ! Ça ne t'intéresserait pas. Ça correspond à de la politique.

PAULINE. — C'est parce qu'on a commencé à la percer ce jour-là ?

LABOSSE. — Justement. Tu devines tout

PAULINE. — C'est que je suis fûtée, sans en avoir l'air ? Et après déjeuner, qu'est-ce qu'on fabrique ?

LABOSSE. — Rien. Je te rendrai ta liberté.

PAULINE. — Je ne te la demande pas.

LABOSSE. — Ça ne fait rien. Je te la donnerai tout de même.

PAULINE. — Tu me lâcheras? Toute seule, dans ce grand Paris?

LABOSSE. — Il faut. J'ai un rendez-vous...

PAULINE. — Après le repas ? Tu te tueras!

LABOSSE. — ... Avec mon neveu...

PAULINE. — Oh! pardon. Ce neveu que tu m'as parlé? ce neveu que tu m'as dit qu'il te ferait crever de chagrin?

LABOSSE. — Oui, ce neveu que je te parle. Je n'en ai pas deux, je n'ai que celui-là...

PAULINE. — Et il est comme le tapis?

LABOSSE. — Hein? quoi?

PAULINE. — Il compte pour dix.

LABOSSE. — Ah! J'y suis.

PAULINE. — T'as compris? Tu mets le temps.

LABOSSE. — Tu es assommante avec tes plaisanteries d'atelier. C'est au moins de l'esprit de peintre, ça?

PAULINE. — Non, de sculpteur.

LABOSSE. — Enfin, c'est toujours les arts,

ça ne sort pas de la famille. Ah oui, mon neveu m'embête...

PAULINE, *chantant sur l'air de Marguerite.* — Je voudrais bien savoir... quel est ce p'tit jeune homme... si c'est un bon noceur... et comment il se nomme.

LABOSSE. — René. Et quant à être noceur ?

PAULINE. — Il l'est ? Dans les grands prix ? Tu me présenteras ?

LABOSSE. — Mais non, il ne l'est pas. Rien. Jamais une petite amie...

PAULINE. — Jamais ? Alors, si c'est jamais une, c'est qu'il en a des tas, des tas ?

LABOSSE. — Non plus. Ni une, ni toutes.

PAULINE. — Alors, c'est un infirme ? Il manque de fond ?

LABOSSE. — Mais non, nullâ re caret.

PAULINE. — Hé ? s'il te plaît ?

LABOSSE. — Un mot latin...

PAULINE. — Qui veut dire ?

LABOSSE. — Que mon neveu a tout ce qu'il faut pour marcher.

PAULINE. — Mais il ne marche pas ?

LABOSSE. — Pas du tout.

PAULINE. — Veux-tu que je m'en occupe ?

Je lui apprendrai à mettre un pied devant l'autre.

LABOSSE. — Tiens-toi en repos, et ne dis pas d'insanités.

PAULINE. — Je n'en dis pas, je te propose d'en faire.

LABOSSE. — Line, tu manques de sens moral. Pense au sens moral.

PAULINE. — Mais n'aie donc pas peur, c'était pour de rire.

LABOSSE. — Tu as une façon de rire...

PAULINE. — Que tu partages souvent avec moi, avoue-le ? Mais, en ce cas, s'il n'est pas amateur de femmes, ton René, quelles bêtises peut-il bien faire ?

LABOSSE. — D'argent.

PAULINE. — C'est les pires. Parce qu'elles coûtent, sans rien rapporter.

LABOSSE. — Mais certainement ! Voilà la première parole sensée qui sort de ta bouche. René joue, et il perd. Et il ne paye pas.

PAULINE. — Et c'est toi qui payes ?

LABOSSE. — Jusqu'à présent. Au collège, il vendait ses Thesaurus. Mais j'en ai assez. Il a perdu avant-hier, huit mille francs, je viens à

Paris pour ça, mais s'il croit que je vais les lui donner...

PAULINE. — Il se fouille ?

LABOSSE. — Un petit peu.

PAULINE. — Donne-les-lui.

LABOSSE. — Hein ?

PAULINE. — Qu'est-ce que ça te fait ?

LABOSSE. — Comment ! ce que ça me fait ? Mais ça me fait... mal au cœur.. Non, non, non.

PAULINE. — Donne-les-moi, alors ?

LABOSSE. — Non. C'est-à-dire, oui. Je te les donnerai, bien sûr.

PAULINE. — Ah !

LABOSSE. — En plusieurs fois.

PAULINE. — Cent sous par cent sous ? Tu peux les garder et te les mettre dans le nez.

LABOSSE. — C'est ce qu'il y a de plus sage. Onze heures et quart ! Lève-toi ou je te chatouille.

PAULINE, *riant*. — Oh ! oh non !

LABOSSE. — Lever. Tout de suite !

PAULINE. — Et toi, promets que tu seras gentil avec René ? Je l'aime déjà tout plein, cet enfant !

LABOSSE. — Line !...

PAULINE. — En voilà un, au moins, qui ne sera pas sénateur !

LABOSSE. — Je l'espère bien. Pour lui, pour moi. Et puis surtout, pour mon pays. J'aime mon pays, vois-tu Linette. Et toi ?

PAULINE. — Je l'aime bien, mais j'y pense jamais.

LABOSSE. — Tu as tort. Crie : « Vive la France ! »

PAULINE, *criant*. — Vive la Fr...

LABOSSE. — Pas si fort. On va nous donner congé.

PAULINE. — Nous logerons au Sénat. C'est haut de plafond. J'adore ça.

III

LE NEVEU DÉCOURAGEANT

LE NEVEU DÉCOURAGEANT

M. LABOSSE.
RENÉ FALOISE, *son neveu, dix-sept ans.*

Tous deux, dans une bonne victoria de louage, au Bois, le matin.

LABOSSE. — Écoute-moi bien, mon petit René! Je viens de t'offrir un suave londrès, je t'ai invité à déjeuner au Chinois, je te véhicule à mes frais sous les verts ombrages, mais il ne faut pas t'imaginer pour ça que je sois content? Non, je suis furieux.

RENÉ. — Après qui?

LABOSSE. — Après toi, garnement.

RENÉ. — Pourquoi?

LABOSSE. — Ce toupet! Et les huit mille francs qu'il a fallu que je te donne hier?

RENÉ. — Je les avais perdus, on me les avait prêtés, il fallait bien les rendre.

LABOSSE. — Toi, mais pas moi!

RENÉ. — Moi, je ne pouvais pas. Sans ça!

LABOSSE. — Eh bien, et moi, est-ce que je le peux?

RENÉ. — Plus que moi.

LABOSSE. — Non, monsieur. Te figures-tu que je suis riche?

RENÉ. — Ta ta ta. Large aisance.

LABOSSE. — Grave erreur. Je n'en ai pas de trop.

RENÉ. — Bien suffisamment, Vous n'avez pas de besoins, vous?

LABOSSE. — Qu'en sais-tu? Pas de besoins! J'ai pire, mon cher petit.

RENÉ. — Quoi?

LABOSSE. — Des exigences.

RENÉ. — Vous m'en direz tant. Vous n'êtes pas raisonnable.

LABOSSE. — Voilà que tu vas me faire de

la morale, à présent? C'est le monde renversé!

RENÉ. — Ne parlons plus de tout ça.

LABOSSE. — Mais si, parlons-en.

RENÉ. — Vous avez payé très gentiment.

LABOSSE. — La dernière fois, tu sais, la dernière des dernières!

RENÉ. — Sans doute. Vous me dites ça à chaque reprise...

LABOSSE. — Eh bien, recommence, et tu verras si je te tiens parole!

RENÉ. — Bref, avez-vous casqué, oui ou non?

LABOSSE. — J'ai casqué. C'est un fait.

RENÉ. — En ce cas, digérez-le donc de bonne grâce.

LABOSSE. — Facile à dire. Mais huit mille balles!... j'ai des renvois.

RENÉ. — Marchez, ça descendra.

LABOSSE. — Qu'est-ce qui t'avait prêté cet argent?

RENÉ. — Je ne peux pas le dire.

LABOSSE. — Un homme? Une femme?

RENÉ. — Une femme? Oh! non! vous savez bien que... moi et les femmes nous ne nous fatiguons pas ensemble?

LABOSSE. — C'est hélas vrai ! Nous en recauserons tout à l'heure. Alors c'est un homme ?

RENÉ. — Probablement. Du moins, il m'a semblé.

LABOSSE. — Qui ?

RENÉ. — Je ne peux pas le dire.

LABOSSE. — Ah çà ! tu es assommant. Pourquoi ne peux-tu pas ?

RENÉ. — Parce que c'est un secret.

LABOSSE. — Les secrets sont faits pour être lâchés. Rien que le mot l'indique. Si ce n'était pas un secret je n'aurais pas envie ni besoin de le savoir. Parle.

RENÉ. — J'ai juré.

LABOSSE. — Abjure. Parle, allons. *(Soudain tendre et malheureux.)* Sois gentil, mon petit chat, ne fais pas de peine à ton bon oncle.

RENÉ. — C'est que si je vous le dis, ça va vous mettre dans une colère bleue.

LABOSSE. — Non. Je suis très calme, au contraire, très bien disposé.

RENÉ. — Heu !

LABOSSE. — Je me sens. Je t'assure que je me sens.

RENÉ. — Enfin, c'est vous qui l'aurez voulu? Vous promettez que vous ne gronderez pas?...

LABOSSE. — Va.

RENÉ. — Et que vous ne ferez pas d'ennuis à la personne?

LABOSSE. — Non.

RENÉ. — Que vous ne lui en parlerez même pas?

LABOSSE. — Non, non, non, non!...

RENÉ. — Eh bien, c'est M. Sautille.

LABOSSE. — Le père Sautille?

RENÉ. — Lui-même.

LABOSSE. — Oh! ton instituteur, le patron de ta boîte, chez qui tu te prépares à ton bachot! Oh!

RENÉ. — C'était pendant une récréation.

LABOSSE. — C'est lui qui t'a prêté huit mille... Je n'en reviens pas.

RENÉ. — Oui. Mais en plusieurs fois... Il y a une nuance! Au fond, c'est un bien brave homme.

LABOSSE. — C'est une fripouille, une infecte fripouille. Et je m'en vais l'arranger... dans les grands prix!

RENÉ. — Vous ne ferez pas cela: vous m'avez promis il y a cinq minutes...

LABOSSE. — Possible. A présent, je te promets le contraire. D'abord, tu ne resteras pas dans ce tripot.

RENÉ. — Vous voulez me retirer de chez Sautille?

LABOSSE. — Un peu. Dans les vingt-quatre heures. Un directeur d'institution qui, au lieu de t'apprendre tout ce que tu ne sais pas, car tu es ignorant comme une carpe...

RENÉ. — Pesez vos expressions, mon petit tonton.

LABOSSE. — ... Est assez dénué de sens moral pour prêter de l'argent à ses élèves, non!... jamais on n'a vu ça... De mon temps, ils nous refusaient! En voilà une fichue boîte! En voilà un joli four à diplômes!

RENÉ. — C'est vous qui l'avez choisi, mon oncle.

LABOSSE. — Et pourquoi fait-il ça, cet imbécile? Pourquoi va-t-il risquer niaisement sa galette, sans réfléchir, comme un hurluberlu qu'il est? Si je n'avais pas payé... ah! il se serait tapé et ça aurait été tant pis pour lui. Personne de propre ne l'aurait plaint. Qu'il se mêle donc de vous fourrer du latin

et du grec, et qu'il laisse ses économies dans son bas. C'est pas un usurier, n'est-ce pas? Il ne prête pas à la petite semaine? Alors à quoi bon?

RENÉ. — Mais si, c'est ce qui vous trompe, mon oncle, il nous prête à intérêt.

LABOSSE, *ahuri.* — Hein? Non?

RENÉ. — A moi, à tous mes camarades, il nous prête...

LABOSSE. — A combien?

RENÉ. — Vingt pour cent.

LABOSSE. — Oh! ça c'est à tuer. Je vas le tuer. Demain il mourra. Alors, dans les huit mille, mes huit mille?...

RENÉ. — Il y avait ses intérêts compris, oui, mon oncle.

LABOSSE, *grave.* — René, tu t'es conduit avec moi comme une pure petite clique. Ah! tu me forces à te le dire, mon enfant. Pourquoi as-tu fait ça? Pourquoi as-tu emprunté à ce Sautille?

RENÉ. — J'avais perdu. La tête d'abord, et puis pas mal de braise...

LABOSSE. — A quoi?

RENÉ. — Au jeu.

LABOSSE. — Quel jeu?

RENÉ. — Au bac chemin de fer, et puis aux courses.

LABOSSE. — Tu joues donc au bac? Avec qui?

RENÉ. — Avec mes camarades. Il y en a deux de Buenos-Ayres qui sont riches à crever. Le patron les tape tous les jours. C'est grâce à ça qu'il a pu me prêter.

LABOSSE. — Inouï! effrayant! Et aux courses, comment fais-tu? Allons, tu es sur la pente, il faut tout avouer?

RENÉ. — Par le répétiteur d'anglais qui a été jockey et qui a conservé des relations dans ce monde-là.

LABOSSE. — Charmant! Et moi, pendant ce temps-là moi, ton seul et dernier parent, je paye ta pension, tout le diable et son train, j'enrichis cette vache de Sautille sans parler du truc de la petite semaine, et de toutes les gabegies. Eh bien! tu vas déloger de là dès demain, et un peu vite.

RENÉ. — Vous aurez tort, mon bon oncle. Vous ne trouverez pas mieux.

LABOSSE. — Ne te moque pas de moi. Ça n'est pas le moment.

RENÉ. — Je ne me moque pas. Il y a pire que Sautille croyez-le!

LABOSSE. — Ah parbleu ! il y a Mazas. Et la grande Roquette, je le sais.

RENÉ. — Non. Mazas et la Roquette ne sont pas des fours à bachot.

LABOSSE. — Malheureusement. Je t'y mettrais. Ah! René, mon enfant prends garde, tu es sur une voie déplorable.

RENÉ. — Me reprochez-vous de m'amuser?

LABOSSE. — Tu ne t'amuses pas. C'est bien là ce que je te reproche au contraire. Pour toi, il n'y a que le jeu. C'est immoral le jeu, sans compter que c'est stupide.

RENÉ. — Je m'amuse à ce qui m'amuse. Oui, pour me donner un petit rien de frisson dans la vie, je ne connais encore que les cartes et le maniement de l'or.

LABOSSE. — Parce que tu n'as jamais essayé du reste.

RENÉ. — Quel reste?

LABOSSE. — Dame, parbleu... le reste...

RENÉ. — Les femmes?

LABOSSE. — Mais oui.

RENÉ. — C'est bien démodé.

LABOSSE. — Ça se porte encore.

RENÉ. — A votre âge, oui. Mais au mien?

LABOSSE. — Mon pauvre gringalet, que tu me fais donc souffrir! et que je te plains! Si tu médis des femmes, c'est que tu ne les connais pas; t'es trop petit!

RENÉ. — J'en ai essayé, pour faire comme tout le monde, eh bien...

LABOSSE. — Eh bien?

RENÉ. — Je trouve que c'est pas ça. Pas ça du tout. Bon pour ceux qui ont de l'imagination. Alors, ils y mettent un tas de choses, ils se figurent des affaires inouïes!... Mais moi qui regarde la femme avec l'œil glacé du penseur, je dis : « Non, ça ne me nourrit pas... Qu'on me serve autre chose. »

LABOSSE. — Le baccara chemin de fer?

RENÉ. — Passionnant! admirable!

LABOSSE. — Ça coûte plus cher que les femmes, et ça ne vous fait pas le même honneur.

RENÉ. — Vous mettez l'honneur dans de drôles d'endroits. Ah çà, Dieu me pardonne, mon oncle, vous me conseillez le sexe, à moi votre neveu, à peine âgé de dix-sept prin-

temps... Mais c'est l'excitation à la débauche!

LABOSSE. — L'invite au plaisir. Là où il y a plaisir humain, permis et partagé, avec le plein consentement des deux parties, il ne saurait y avoir débauche. La débauche, René, c'est le plaisir des gens mal élevés. Tu souris?

RENÉ. — Écoutez, je vous aime bien comme oncle, mais comme moraliste, je vous prends moins au sérieux. Ça ne vous fâche pas?

LABOSSE. — Ça m'attriste. René, tu as grand tort, et tu méconnais ton oncle Labosse, qui, au fond, a une âme charmante, une âme d'enfant, de petit enfant. Je me plais à le répéter. Que d'autres, esprits étroits, s'indignent et se voilent la face, moi, j'ai ma conscience pour moi. Et je suis sûr d'elle, de ma conscience; voilà assez longtemps que nous sommes ensemble. Je te le dis bien haut : « René, mon cher enfant, t'es mon neveu, le fils de ma sœur qui était une sainte, tu es en train de mal tourner, range-toi, mon chéri, et va aux femmes, mets-toi dare-dare aux femmes. Le remède est là. »

RENÉ. — Fichu remède! Vrai ricin!

LABOSSE. — Ah! René! René! Tais-toi...

Tu me forcerais à répliquer pour te convaincre, je deviendrais éloquent, communicatif, je sortirais de la réserve et de la décence que je me suis toujours imposées vis-à-vis de toi, dans ma tenue, comme dans mes paroles et mes actes, parce que *maxima debetur*... Je t'en prie donc, ne me tente pas en disant des insanités comme celles que tu viens de laisser échapper, ne me force pas, moi, ton oncle, sénateur, à te parler, avec mes cheveux blancs, de choses qui pourraient les faire rougir.

RENÉ. — Je les en défie.

LABOSSE. — Ne blague pas avec la morale. Je reprends. Et en te donnant le conseil de te mettre aux femmes, j'agis en bon père de famille, en honnête homme. S'il pouvait un instant oublier la dignité de son habit, ton confesseur ne te parlerait pas autrement.

RENÉ. — Vous êtes monstrueux, mon oncle! Et puis, je n'ai plus de confesseur.

LABOSSE. — Je m'en aperçois. Tant pis. Tout vaut mieux que le jeu et l'argent, tout! Le jeu, c'est un vice, laid, bête et dégradant. Les femmes, ça n'est qu'un péché. Entre les deux, l'hésitation n'est pas permise, et,

puisque tu ne peux pas être un modèle et un exemple de sagesse, pas plus que moi, pèche mon garçon, pèche naturellement, humainement, bravement. Ça peut toujours t'être pardonné; le reste, pas. Là-dessus, je ne changerai jamais d'idée, et, à mon lit de mort, je te tiendrai le même langage. Qu'est-ce que tu as contre les femmes?

RENÉ. — Rien. Ça ne m'a pas plu et j'en ai soupé.

LABOSSE. — Il en a soupé! A dix-sept ans! Voilà un galopin qui parle d'avoir des petits frissons dans la vie, et qu'est-ce qu'il fait? Il commence par écarter ces dames! Innocent, va!

RENÉ. — Parmi « celles » de mes amis, il n'y en a pas une qui me plaise.

LABOSSE. — Quels amis? Tes camarades de boîte?

RENÉ. — Oui. Tous ont la leur.

LABOSSE. — Mâtiche de précocité! Ah! on va bien chez Sautille! Et comment font-ils, ces messieurs, pour voir leurs objets aimés?

RENÉ. — Au parloir, et les jours de sortie.

LABOSSE. — Sautille le sait?

RENÉ. — Parbleu! Mais il ferme les yeux.

LABOSSE. — Tu veux dire qu'on les lui bouche ?

RENÉ. — Oui.

LABOSSE. — Avec mon pauvre petit argent. Ah! les mœurs! Dans mon enfance, on était bien canaille, mais pas à ce point-là.

RENÉ. — Et puis, les femmes sont trop rouées, trop ficelles. Toutes vous trompent. Moi, je ne veux pas être trompé.

LABOSSE. — Tu n'es pas le seul. Et puis après? On les trompe aussi.

RENÉ. — Jamais autant qu'elles.

LABOSSE. — Qu'en sais-tu? D'ailleurs, respecte la femme, René, ne généralise pas. Il y en a de fidèles et d'honnêtes.

RENÉ. — Qu'on me dise où!

LABOSSE. — Mais oui, mais oui. J'en ai connu, j'en ai aimé, des paquets de femmes honnêtes et sages, et... j'en connais encore, je pourrais t'en citer.

RENÉ. — Mademoiselle de Glanes, par exemple?

LABOSSE. — Tu sais? Qu'est-ce qui a pu te dire ?...

RENÉ. — Mon petit doigt.

LABOSSE. — Il n'est pas mal informé. Avec toi, qui es de la famille, je n'essayerai pas de nier. J'ai horreur du mensonge. D'ailleurs, tu as dû le remarquer, je suis franc comme un soldat. En effet, je connais mademoiselle de Glanes. C'est une femme, René.

RENÉ. — Une belle?

LABOSSE. — Mieux. Une femme d'esprit, doublée d'une femme de cœur. Je te souhaiterais sa sœur. Malheureusement pour toi, elle est fille unique et elle n'a pas son pendant.

RENÉ — Ça m'est bien égal! Si épatante qu'elle soit, votre bonne amie, je suis sûr à l'avance qu'elle me déplairait.

LABOSSE. — Ne dis pas.

RENÉ. — Je me connais.

LABOSSE. — Mais tu ne la connais pas.

RENÉ. — Pas besoin de la connaître.

LABOSSE. — Encore une fois, ne dis pas. Tu me contraries.

RENÉ. — C'est bon. Je me tais, mais je n'en pense pas moins.

LABOSSE. — Écoute, je vais faire pour toi une chose que je ne ferais pour personne, parce que tu es mon neveu, le fils de ma sœur

qui était un ange, et parce que ton sort moral est en jeu, qu'il s'agit de te montrer ce que c'est qu'une femme gentille, convenable, et qui se respecte enfin...

RENÉ. — Quoi! Qu'allez-vous faire?

LABOSSE. — Je t'inviterai un de ces matins à déjeuner avec mademoiselle de Glanes.

RENÉ. — Je n'y tiens pas.

LABOSSE. — Moi, je le veux.

RENÉ. — Mais...

LABOSSE. — Ah! je te l'ordonne. En voilà assez. Ne refuse pas. J'aurais toutes les peines du monde à te le pardonner. Comment! je te fais le plaisir et l'insigne honneur... je te traite en camarade, en frère... comme si j'étais ton grand frère... je veux bien oublier l'oncle morose et sévère, et toi, au lieu de répondre à ces avances?... Ah! pas de ça, mon petit, hé? Sans quoi, fini à jamais entre nous! à jamais!

RENÉ. — Bon. J'accepte.

LABOSSE. — A la bonne heure. Et tu seras gai?

RENÉ. — Je tâcherai.

LABOSSE. — Il le faut. Je te défends d'apporter cette binette d'enterrement. D'ailleurs,

je serai là pour animer le dialogue, et j'y mettrai un peu du mien. Tu promets d'être aimable avec elle?

RENÉ. — Oui.

LABOSSE. — Pas trop. La bonne limite. Et puis, tiens-toi, observe-toi... ça n'est pas la première venue. C'est une veuve qui a eu pour ton oncle une faiblesse de cœur... bien excusable! Mais toi, pas de bêtises, hein? Tu es censé ignorer tout ça, je te présenterai à elle comme à la jeune femme d'un de mes collègues du Sénat que j'ai retenue à déjeuner pour parler d'une bonne œuvre, d'un hospice...

RENÉ. — J'y suis.

LABOSSE. — Charmante! tu verras! Un beau petit bébé! Oh! je l'aime bien!

RENÉ. — C'est bon, ça suffit, je ne vous demande pas le menu, mon oncle.

LABOSSE. — Rien qu'un mot. Et figure-toi... une chose très bête? Je suis jaloux! archi-jaloux! Hein? René... crois-tu, tout de même... les jeunes gens!

RENÉ. — Vous pouvez dormir sur vos deux épaules, allez! S'il n'y a que moi pour enlever la Sabine...

LABOSSE. — C'est bien aussi pour ça que je t'invite. Parce que j'ai une confiance aveugle en elle et en toi. Sans quoi, nenni. Non, c'est pour que tu voies de près ce que c'est qu'une femme, que tu te rendes compte.

RENÉ. — Entendu. Nous romprons le pain et le sel avec la dame.

LABOSSE. — René, je t'aime bien. Travaille, et une fois que tu seras bachelier, nous nous amuserons. Veux-tu que je te fasse encore une confidence?

RENÉ. — Allez, vous m'intéressez toujours.

LABOSSE. — Tu es sur mon testament, bien couché. Tout ce que j'ai sera à toi.

RENÉ. — Tout?

LABOSSE. — Tout, René. Sauf quatre sous à mon vieux larbin de Victor qui me soigne comme une sœur de charité. Toi qui ne craches pas sur la monnaie, ça te donne un frisson pour le coup, hein? Seulement, il faut attendre un petit peu, faut me donner tout mon temps, parce que je ne me sens pas encore envie de quitter cette vallée de larmes. Je veux jouir encore de mon Chantilly.

RENÉ. — Jouissez, mon oncle, jouissez.

LABOSSE. — C'est ce que je fais, va, et le plus que je peux. Tiens, mon bonhomme, changeons de conversation, veux-tu? parce que je sens que je deviendrais tout triste. Un rien m'abat, et je veux vivre longtemps. Tu n'as que moi, j'ai charge d'âme. *(Au cocher.)* Prends par les lacs, Collignon.

IV

PAULINE DE GLANES

PAULINE DE GLANES

LABOSSE.
RENÉ.
PAULINE DE GLANES.
ADRIEN.

Dans un cabinet particulier, aux Champs-Élysées.
Labosse et René sont seuls.

RENÉ. — Elle ne s'amène pas au trot allongé, votre bonne amie !

LABOSSE. — Elle va déballer, ne t'inquiète pas.

RENÉ. — Elle est en retard d'une demi-heure.

LABOSSE. — Les femmes sont toujours en retard. Cette sacrée poudre de riz !

RENÉ. — Mettons-nous à table.

LABOSSE. — Sans elle?

RENÉ. — Ça la fera venir. Elle nous rattrapera.

LABOSSE. — Tu ne parles pas sérieusement, René?

RENÉ. — Tout ce qu'il y a de plus, mon oncle.

LABOSSE. — Ce serait d'une inconvenance qui n'a pas de nom.

RENÉ. — C'est que je suis impatient...

LABOSSE. — De la connaître? je le comprends.

RENÉ. — Non. De manger.

LABOSSE. — Tiens, j'entends des pas. La voilà. *(La porte s'ouvre. Pauline de Glanes paraît.)*

PAULINE. — Je suis un peu en retard.

LABOSSE. — Mais non.

RENÉ, *tirant sa montre.* — Si. Trente-cinq minutes à mon Genève.

LABOSSE. — René ! *(A Pauline.)* Il plaisante. C'est pour plaisanter. Il est un peu farceur. Chère madame, je vous présente René, mon

neveu, René Falloise, le fils de ma sœur...

PAULINE. — ... qui était une sainte, je sais. *(Regardant René.)* Il n'a pas l'air de tenir beaucoup de sa mère !

RENÉ. — Je tiens surtout de mon oncle.

LABOSSE. — Ça n'est pas vrai. Si tu crois que tu me flattes ? René, mon enfant, madame Pauline de Glanes, la jeune femme... divorcée, d'un de mes collègues du Sénat, qui a bien voulu venir partager notre modeste déjeuner pour parler bonnes œuvres. Il s'agit d'un hospice de souteneurs repentis...

PAULINE, *éclatant.* — Zut ! zut ! Des pommes ! des navets ! des nèfles ! Pas de ces blagues-là entre nous. C'est trop bête !

LABOSSE. — Mais...

PAULINE. — Non. La vérité pure. La vérité comme tu l'aimes. Toute nue. *(Montrant René.)* Cet enfant n'est plus au maillot, n'est-ce pas ? Il te connaît, il sait quel noceur énergique tu fais, il n'ignore pas la nature satinée de nos relations. Alors ne lui raconte pas des histoires de ballon ? A moins d'être le dernier des crétins *(Avec un sourire aimable à René,)* ce qu'il ne paraît pas...

RENÉ, *flatté.* — Madame...

PAULINE. — ... Il ne te croira pas. Dis tout bêtement : Pauline de Glanes, une bonne fille, mon amie.

RENÉ, *avec élan.* — Votre main, madame. La glace est rompue. Tout ce que vous venez de nous servir est marqué au coin du bon sens. Vous me plaisez tout à fait. *(Il lui baise la main.)*

PAULINE, *à Labosse.* — Tu vois que j'avais raison ! Ton neveu est un homme d'esprit.

RENÉ, *finement.* — Je n'ai pas que de ça.

LABOSSE. — Soit, ma chère Pauline. Vous avez une tenue et un langage qui me suffoquent bien un peu...

PAULINE. — Pas de *vous.* Tutoie-moi, comme aux heures de thé.

LABOSSE. — Ma chère, vous êtes scandaleuse !...

RENÉ. — Mais tutoyez-la, sacrelotte, puisqu'elle en rêve.

LABOSSE, *à René.* — Devant toi ? moi, ton oncle ?

RENÉ. — Si vous ne voulez pas, c'est moi, qui vais la tutoyer !

LABOSSE. — Non, en ce cas.

RENÉ. — Alors, embrassez-la.

LABOSSE. — René!

PAULINE, *à Labosse.* — Mais oui, biche ta petite biche.

RENÉ, *à Labosse.* — Puisque je vous le permets.

LABOSSE, *résigné.* — Allons. *(Il l'embrasse mollement.)*

RENÉ, *à Labrosse.* — C'est comme ça que vous embrassez, mon oncle? Ah bien, vraiment, vous ne mettez pas le feu aux poudres!

PAULINE, *à René.* — Vous l'intimidez. Quand il y a du monde, il est toujours très froid, en commençant.

RENÉ. — Nous allons le dégeler.

LABOSSE. — Oh! la galerie ne me gêne pas, non. Mais au fond, je suis comme Giroux-Jodart, mon vieil ami le bâtonnier, je préfère le huis clos.

PAULINE, *à Labosse.* — Tu m'en as souvent parlé! Je ne le connais pas. Pourquoi l'appelles-tu le bâtonnier?

LABOSSE. — Je t'expliquerai ça.

PAULINE, *cherchant, puis éclatant de rire tout à coup.* — Pas la peine! J'y suis. C'est un nom

de guerre qui lui vient des femmes? Mâzette!

RENÉ. — A table! Nous rirons après.

LABOSSE. — Et pendant aussi. A table! Ah! je sens que ma gaieté d'alouette me revient. *(A Pauline, lui désignant le bouton électrique.)* Sonne les eunuques, chère enfant.

RENÉ. — Avez-vous faim? Moi j'en ai une dévorante. *(Paraît Adrien.)* Ah! voilà notre sauveur!

ADRIEN. — Madame, messieurs.

LABOSSE. — Qu'est-ce que vous allez nous coller de fameux, Adrien?

ADRIEN. — J'ai pensé à différentes choses.

RENÉ. — Des choses légères! hein? Rien que des choses légères!

LABOSSE, *à René.* — Tu prendras ce qu'on te donnera. Adrien m'a souvent nourri...

ADRIEN. — Dame oui! Voilà bien trente ans que je rencontre monsieur dans les cabinets.

LABOSSE, *à René.* — Trente ans, René! Tu entends?

PAULINE, *à René.* — Ça vous la coupe, jeune homme!

RENÉ. — Non, chère belle.

LABOSSE, *choqué*. — Observe ton langage, René. Adrien sait donc que mon estomac n'a iamais bronché et qu'on peut toujours lui demander un petit effort, pourvu qu'on sache s'y prendre.

PAULINE, *à Labosse*. — Tu voudrais bien pouvoir toujours en dire autant du reste?

RENÉ, *à son oncle*. — Je crois que cette fois c'est à elle d'observer son langage,

ADRIEN. — Voulez-vous le potage Jeanne-d'Arc?

LABOSSE. — Ah oui! Votre marotte.

RENÉ. — De la soupe à déjeuner?

ADRIEN. — Non, monsieur. Pas de la soupe, du potage. C'est la vieille école, et j'y suis fidèle. L'homme ne se maintient que par les potages. Carême, le grand Carême... vous n'êtes pas sans en avoir entendu parler?

RENÉ. — Je ne connais que le petit, de papa Massillon!

ADRIEN. — J'ignore à quel chef vous faites allusion... Eh bien, le grand Carême qui a écrit un très beau livre sur les potages, les appelle : *les Portiques du Temple*.

RENÉ. — Je ne vous dis pas le contraire,

c'est très gentil ! Mais moi, biribi, je ne veux pas de portiques à mon déjeuner.

PAULINE. — Ni moi. Autre chose.

LABOSSE. — Vous m'en donnerez à moi tout seul, Adrien. Ce sont des profanes.

RENÉ. — A nous, des hors-d'œuvre, des concombres.

PAULINE. — Oui, toutes ces petites saletés qui sont si bonnes.

LABOSSE. — Après, deux gentilles entrées de volailles, je me fie à vous pour choisir... une timbale conseiller-d'État, un joli légume frais...

ADRIEN. — Très surveillé, vous pouvez y compter. Comme dessert, nous avons les fruits à l'Esprit nouveau.

LABOSSE. — Vous nous en donnerez.

ADRIEN. — Et comme vin ?

LABOSSE. — Du vieux laffitte pour moi. Pour ces jeunes gens une tisane qui se laisse boire, quelque chose d'amusant. Allez Adrien. *(Adrien sort.)* Ah ! je crois que nous n'allons pas faire un petit repas trop pourri.

RENÉ. — Peuh ! nous allons voir. Je demande à voir avant de vous complimenter.

PAULINE. — En effet, ça m'a l'air un peu vieille gencive, un peu ran-plan-plan, tout ce que tu as commandé là.

LABOSSE. — Jamais contentes, les femmes ! Qu'est-ce que tu aurais voulu ?

PAULINE. — Je ne sais pas, moi. Un vol-au-vent, du homard à l'américaine, des cèpes, avec du fromage à la crème. Ça m'aurait davantage convenu.

LABOSSE. — Assez. Cache au moins devant mon neveu tes goûts dépravés.

PAULINE. — Pourquoi donc ? Dans le temps, quand je faisais des parties avec les peintres, c'était toujours du vol-au-vent et du homard !...

LABOSSE. — Pauline !

RENÉ, *à Pauline.* — Avec les peintres ? Je n'ai pas bien entendu.

LABOSSE. — Rien.

RENÉ. — Quels peintres ? Je veux savoir.

PAULINE. — Ceux chez qui je posais.

RENÉ. — Vous avez été modèle ?

PAULINE. — Trois ans !

LABOSSE. — Patatras !

PAULINE. — La cuisse et la nuque. Je vous ferai voir sur des photographies.

LABOSSE, *vivement.* — Inutile, ça ne l'intéresse pas.

RENÉ. — Mais si, mais si. J'y prends goût.

PAULINE, *à Labosse.* — Tu vois? *(A Rene.)* Il y a un tableau de Sigismond... vous connaissez Sigismond?

RENÉ. — Je crois bien ! un talent bœuf!

PAULINE. — Juste. J'ai été six mois avec Eh bien, il y a un tableau de Sigismond qui est maintenant en Amérique, et qui représente une femme toute nue...

RENÉ. — Quelle femme?

PAULINE. — Je ne sais pas, une de l'Olympe, sur des nuages. Eh bien, c'est moi.

RENÉ. — La cuisse et la nuque seulement?

PAULINE. — Et tout le reste aussi. C'est moi, c'est parlant.

LABOSSE, *agacé.* — Tu parles beaucoup trop en effet. Tais-toi un peu.

PAULINE. — Mais non. Je te vois bien? Ça t'agace que je raconte tout ça à ton neveu, parce que tu as dû lui dire sur moi des histoires de femmes du monde que je te démolis à plaisir. Mais tant pis. T'as peut-être dit que j'étais la fille d'un colonel? et que j avais fait

de bonnes études? Ah! ouiche! en fait d'études, il n'y a guère que celles d'après moi, sans chemise; j'en retrouve quelquefois sur les quais, du côté des Beaux-Arts, signées des rapins de ce temps-là... Ça n'a même pas un cadre et ça vaut quarante sous! Maladie!

LABOSSE. — Veux-tu que je te dise, mon petit ange? Tu me romps la cervelle.

PAULINE. — Pour ce qui t'en reste au fond de la tasse! Ah çà! si tu m'as invitée à bouffer avec ton neveu, j'imagine que ça n'est pas pour serrer ma langue?

RENÉ. — Mais non. J'y perdrais trop.

PAULINE. — Pourquoi nous as-tu invités tous les deux, au fait, ce petit blond et moi? Pourquoi?

RENÉ. — Je vais vous le dire.

LABOSSE. — Non, moi. Je demande la parole.

PAULINE. — Tu l'as. Je te la confère.

RENÉ. — Soyez clair et rapide.

LABOSSE. — Si j'ai invité ce matin mon neveu et toi, ma chère petite Line, mon neveu que j'aime tendrement, c'est pour un motif bien sérieux. Juges-en toi-même; il s'agit de lui donner le goût de la femme.

PAULINE. — Comment?

LABOSSE. — Laisse-moi finir. René, tel que tu le vois, n'aime pas les femmes.

PAULINE. — Il ne sait donc pas ce que c'est?

RENÉ. — Si. Connu. Le loup blanc.

LABOSSE. — Mais il a été mal pris, mal commencé. Alors, il s'est rebuté, il s'est jeté dans une autre voie.

PAULINE. — Laquelle?

LABOSSE. — Le jeu.

PAULINE. — Ah! la bête!

LABOSSE. — Il joue, il perd...

PAULINE. — De l'argent qui pourrait être si bien employé!

LABOSSE. — Oui. Et moi, qui paye, je ne suis pas content.

PAULINE. — Mais où veux-tu en venir? Je n'ose pas deviner. Tu me fais entrevoir des horizons...

LABOSSE. — Écoute-moi, je n'ai que faire de tes horizons.

PAULINE. — Tu ne dis pas toujours ça.

LABOSSE. — René, l'autre jour, bêchait les femmes, il soutenait qu'il n'y en avait pas de

fidèles, ni d'honnêtes, que c'était de la volaille inutile et pernicieuse. Ça m'a révolté. Je pensais à toi, et je me disais dans mon for intérieur : « S'il connaissait Line, il s'exprimerait autrement. »

RENÉ. — Pour sûr. Et la preuve, c'est que maintenant...

LABOSSE. — ... Alors, je n'ai pas pu y tenir, je l'ai secoué par la peau du ventre : « Tu raisonnes des femmes comme une pantoufle, comme une espadrille! Il y en a qui sont des amours, et des bons trésors. Je t'en ferai voir une, moi, si tu veux, une que je connais bien, qui vient quand je l'appelle, je te la ferai voir, de tout près, et si ça pouvait t'attirer un peu, et te faire renoncer à ces sales cartes, et à ce fichu pari mutuel, je crois que je t'aurais rendu un fier service! et que tu devrais bénir ton vieil oncle! »

PAULINE. — Il a accepté?

LABOSSE. — En se faisant tirer.

PAULINE. — Et nous voilà tous trois. Qui est-ce qui est le plus heureux?

RENÉ, *montrant son oncle.* — C'est lui.

LABOSSE. — A coup sûr! *(A René.)* Et main-

tenant, je me permets de lui dire, tout paternellement et sans appuyer, parce qu'il y a des questions d'un ordre... le sentiment de la famille... enfin je m'entends, et je suis sûr que René qui a une petite âme très délicate, m'entend bien également?

PAULINE, *choquée.* — Eh bien, et moi?

LABOSSE. — Toi aussi.

PAULINE. — Ah! c'est pas dommage!

LABOSSE. — ...Je me permets de lui dire, comme un grand frère, oubliant un instant que je suis son oncle *(A Pauline)*, oubliant un instant aussi, mon petit bijou, la nature toute spéciale de nos relations, je me permets de lui dire :

PAULINE, *soupirant.* — Dieu que tu es long! Aussi long en paroles que...

LABOSSE. — ... René, c'est une belle petite amie comme ça, c'est le pendant, la pareille, c'est l'autre goutte d'eau qu'il te faudrait. Tâche de trouver sa sœur, je te la souhaite. Tu seras tous les jours content en te réveillant.

PAULINE. — Je n'ai pas de sœur.

LABOSSE. — Je le sais. J'entends une sœur par sa nature, sa gentillesse, une autre petite Pauline. Il doit y en avoir?

PAULINE, *avec une moue.* — Oh!

LABOSSE. — Pas beaucoup. Mais il doit y en avoir. Si, ne dis pas non. Line, grâce au ciel, il y a encore de braves jeunes femmes, plus qu'on ne le croit! Le mal ne triomphe pas autant que de sévères moralistes voudraient nous le faire... *(Adrien paraît.)* Ah! enfin! voilà mon potage Jeanne-d'Arc! Mon estomac pleurait, Adrien.

ADRIEN. — Voilà qui va le consoler, monsieur. *(Il pose également les hors-d'œuvre.)*

PAULINE. —Et qu'est-ce vous nous apportez après toutes ces bricoles-là?

ADRIEN. — Madame verra. C'est une surprise, c'est ma dernière trouvaille.

LABOSSE. — Dites-lui, Adrien. La femme aime toujours savoir avant.

ADRIEN. — Soit. C'est l'émincé de merlans aux ananas.

PAULINE. — Et c'est bon, cette affaire-là?

ADRIEN, *froid.* — Si c'est bon? C'est mieux que bon. Madame me remerciera. *(Il sort.)*

LABOSSE. — Oh! mes enfants, mes chers enfants! La vie est tout de même juteuse et facile. Et ceux qui la méconnaissent sont des ingrats

Avoue, René, avoue, canaille, que tu te racommodes un peu avec ça. *(Il embrasse Pauline.)* Ça, tenez... la femme, ce pauvre petit chiffon de bébé, qui se moque tant de vous et qu'on a la faiblesse d'aimer, quoique toupet blanc, ruban rouge, et sénateur! Quelle honte! L'âge où l'on devrait remiser, se plonger dans la messe! Mais non, le feu dans le ventre tout le temps...! Et dire que ça sera toujours comme ça, cette vie d'Indien, jusqu'à la minute où je m'affalerai! Car je m'affalerai, mes pauvres choux... On me l'a dit.

PAULINE. — Des bêtises! Qui?

LABOSSE. — Une voix secrète.

PAULINE. — Ne parle pas de ça.

LABOSSE. — Oh! il faudra bien que ça arrive, à la longue! Où? Quand? Comment?

RENÉ. — N'y pensez pas, mon petit oncle!

LABOSSE. — J'y pense souvent, au contraire. Pour moi, mon idée, je claquerai au dessert, au moment où je m'y attendrai le moins, en pelant la poire, ma tête sur l'épaule d'une petite qui en lâchera son verre de peur.

PAULINE. — Zut! Autre sujet de conversation! Assez!

LABOSSE. — Ou bien si c'est pas en pelant la poire, ça sera... en cueillant la fraise. Enfin, ça sera toujours dans ces environs-là, à l'heure des fruits. Ma foi, tant pis, claque qui claque, je n'aurai pas été le seul! C'est déjà arrivé à d'autres qu'à moi, et à de plus grands que moi! C'est arrivé à François Ier, à Henri IV, au Régent, à Louis-le-Bienaimé, des bonshommes, des vrais redressés qui gobaient la femme au moins autant que moi, je ne dis pas davantage, mais autant. Ils n'y sont plus, n'est-ce pas? Eh bien! là où ils sont, j'irai les rejoindre. On causera. Sonne pour le laffitte, Linette. Et maintenant, René, c'est entendu? Plus d'as de pique... en avant la dame de cœur! La sœur de Line doit être quelque part, il te la faut. A partir d'aujourd'hui nous la chercherons tous les deux!

RENÉ. — All' right.

PAULINE. — Tous les trois.

LABOSSE. — Si tu veux. Plus on est de fous...

PAULINE. — Qui sait? C'est peut-être moi qui la trouverai?

V

LABOSSE PERD DEUX ILLUSIONS

LABOSSE PERD DEUX ILLUSIONS

PAULINE DE GLANES.
RENÉ.
LABOSSE.

Chez Labosse, rue du Vingt-Neuf-Juillet. Pauline et René sont seuls, l'après-midi. Leur conversation paraît vraiment « vive et animée ».

PAULINE. — Tu ne veux pas?

RENÉ. — Je ne veux pas. Non et non.

PAULINE. — Et pourquoi ? petit mufle, puisque je t'aime?

RENÉ. — Parce que.

PAULINE. — Je te déplais?

RENÉ. — Pas du tout. Au contraire.

PAULINE. — Si. Dis-le. Je ne suis pas ton type?

RENÉ. — Non. C'est moi qui ne veux pas être le vôtre. Vous avez mon oncle, gardez-le. Il doit vous suffire. Il est fait pour vous.

PAULINE. — Et s'il ne me suffit pas? S'il ne me suffit plus?

RENÉ. — Qu'est-ce qu'il vous faut alors?

PAULINE. — Toi. Toi qui es jeune, frais...

RENÉ. — Pas si frais que ça. Vous exagérez.

PAULINE. — Frais... chic, épatant, et qui as l'air de me mépriser... à un point qui fait que je t'adore! Explique ça! Faut-il que je sois bête!

RENÉ. — C'est la passion.

PAULINE. — Mais tu t'en fiches bien de me voir des yeux blancs! Qu'est-ce que tu as donc dans les veines, dis? C'est pas du sang, pour sûr!

RENÉ. — Je ne sais pas. J'y ai jamais regardé. Je ne suis pas curieux.

PAULINE. — Qu'est-ce qu'il faut que je

fasse pour te prouver la sincérité de mon amour?

RENÉ. — Me laisser la paix. Vous en aller.

PAULINE. — Tout, excepté ça. Oh ! êtes-vous assez méchants, les hommes, quand vous sentez qu'on ne peut pas se passer de vous !

RENÉ, *prenant son chapeau et se couvrant.* — Allons, puisque vous ne voulez pas vous replier en bon ordre, c'est moi, madame, qui vais...

PAULINE. — Non. Ne pars pas. Encore un instant.

RENÉ. — Alors, soyez calme, sacrelotte. Personne sur la terre ne m'apprécie mieux que moi. Je suis gentil, charmant, un beau petit biscuit d'homme, je ne dis pas le contraire. Mais enfin, vous ne me ferez jamais avaler que je sois si excitant que ça?

PAULINE. — Tais-toi. Tu ne sais pas ta force.

RENÉ. — Demande bien pardon. Je l'ai essayée.

PAULINE. — Ta force, mon cruel chéri, elle est justement dans ton dédain, dans ton:

ce-que-je-m'en fiche !... dans ce que tu ne tiens pas plus à moi qu'à ton parapluie.

RENÉ. — Je suis désolé d'être grossier, mais je tiens davantage à mon pépin, un beau petit parapluie-aiguille dont je suis tout plein fier.

PAULINE. — Va. Continue tes taquineries et tes méchancetés. De toi, rien ne me blessera.

RENÉ. — Bonsoir, donc, ma bonne dame. Bien des choses chez vous. *(Fausse sortie.)*

PAULINE. — Non. Pas encore. Une minute.

RENÉ. — J'en ai assez. Ça m'embête. Je n'aime pas qu'on me viole.

PAULINE. — Causons.

RENÉ. — Non. Vous avez une façon de tenir le dé de la conversation... Vous êtes la Sévigné des sofas !

PAULINE. — Je serai raisonnable. Je te promets. Je vais être comme si j'étais ta sœur. Tu vas voir. Reste.

RENÉ. — Soit.

PAULINE, *avec explosion.* — Pourquoi ne veux-tu pas être mon amant de cœur ?

RENÉ. — Ça recommence ?

PAULINE. — Ah ! Je parle. Je suis loin de

toi, je ne te touche pas. Je ne fais que de te parler, bien posément...

RENÉ. — Si vous voulez que je vous écoute il faut parler d'autre chose.

PAULINE. — De quoi, monstre?

RENÉ. — Ce que vous voudrez, ça m'est égal. Parlons de l'alliance russe, du canal des Deux-Mers... Les sujets ne manquent pas! Tous, excepté... celui-là, l'amour. L'amour me rase.

PAULINE. — Je quitterai complètement ton oncle, là! Et tu m'auras toute, toute à toi! Es-tu content?

RENÉ. — Encore moins. Ah bien, merci! Ah çà! une bonne fois, comprenez donc! Je ne veux pas de vous, ni avec d'autres, ni toute seule à moi. C'est pourtant clair?

PAULINE. — C'est impossible, ça n'est pas naturel. Il y a quelque chose là-dessous que tu ne me dis pas.

RENÉ. — Tiens. Parbleu!

PAULINE. — Je veux le savoir.

RENÉ. — Je vais finir par me fâcher.

PAULINE. — Fâche-toi. Démolis tout.

RENÉ. — Une fois que j'aurai éclaté, vous

ne penserez plus ça. Je suis terrible quand je rage. *(Se ravisant soudain.)* Mais non. Je veux rester froid comme une épée. Vous tenez à savoir la cause de mon refus?

PAULINE. — Inutile. Je me rends compte à présent. Je vois clair. Tu es un bon neveu, un neveu modèle, tu aimes ton oncle comme un père, et par un sentiment de délicatesse infinie et très raffinée, tu ne veux pas le tromper, lui chiper sa maîtresse?

RENÉ. — Pas ça du tout. Vous barbotez.

PAULINE. — Alors?

RENÉ. — Écoutez-moi au lieu d'aboyer tout le temps. Non. La vraie raison, la voici, tout crûment! Ah! je serai brutal et je n'irai pas par quatre chemins, je vous en préviens!

PAULINE. — Parle, parle.

RENÉ. — Eh bien, j'adore mon oncle, en effet, je le vénère, et vous, je vous trouve ravissante et parfaitement déshonorable; seulement, à la seule pensée que vous sortez toute tiède encore des bras de mon bon parent... dame!... zut, zim laïla... ça me dégoûte... quoi!... et il n'y aura jamais rien de fait. Dites que suis chipi, si vous voulez, mais c'est

physique et plus fort que moi. Même dans ma famille j'ai jamais pu boire deux dans le même verre.

PAULINE. — Alors, c'est pour ça que tu refuses ? Pour ça ?

RENÉ. — Uniquement.

PAULINE. — Mais c'est fou ; ça n a pas de nom ! Je croyais que tu allais me fournir une raison sérieuse ?

RENÉ. — Je suis ainsi fait.

PAULINE. — Sans compter que c'est pour moi d'une grossièreté !... Tu me donnes là le pire des soufflets. Jamais on ne m'a traitée ainsi. Je peux te le dire, mon garçon. Grâce au ciel, il ne m'arrive pas souvent de m'offrir... mais tu es le premier homme auquel je veux bien faire quelques invites et qui ne saute pas dessus.

RENÉ. — Je ne suis pas un sauteur. Tant pis. Et puis, ne pleurez pas, vous vous rattraperez avec un autre, un autre qui ne sera pas le neveu de mon oncle. Ah ! si Labosse n'était pas mon oncle, je ne me le serais pas fait dire deux fois, allez ! Je vous aurais déjà mangée de caresses !

PAULINE. — Tais-toi. Ne retourne pas le couteau. Je t'aime tant, si tu savais?

RENÉ. — Je m'en aperçois! Et ça me fatigue un peu.

PAULINE. — Du jour où je t'ai vu, la semaine dernière, à ce déjeuner que nous avons fait tous trois avec ton vieil oncle, paf! j'ai été timbrée, toquée. Tout de suite j'ai pensé: « Ce gamin-là, je me le payerai! » Et puis rien, tu me glisses dans les doigts! Qu'est-ce que ça te fiche? Ferme les yeux et laisse-toi faire.

RENÉ. — Bigre non!

PAULINE. — Je ne te demande pas d'y mettre du tien, j'en aurai pour deux.

RENÉ. — Tra la la!

PAULINE. — Ça ne durera pas, là! Après, je te rendrai ta liberté. Rien qu'en passant. Un petit caprice, de tout mon cœur. Et puis après, plus rien, on se dira adieu comme en bateau, en agitant son mouchoir, et on ne sera plus que des amis! Bons amis.

RENÉ. — Je vous assure que vous avez tort d'insister.

PAULINE. — Quelle rosse tu fais, va!

RENÉ. — Comme vous dites : une rosse qui ne veut pas se laisser monter.

PAULINE. — Eh bien, c'est ce que nous allons voir. Ça m'exaspère, à la fin.

RENÉ. — Oh ! De force ? *Manu militari !* Oùs qu'est mon bouclier ?

PAULINE. — Oui, mon petit, de force. Et je ne serai pas la première femme qui aie osé attaquer ! Et puisque tu manques de poil, c'est moi qui vais en avoir.

RENÉ. — Pas de bêtises, Pauline, hein ?

PAULINE. — Tu vois ce que c'est que de se montrer ? Tu as peur, aussi tu m'appelles déjà Pauline ! Avant dix minutes, tu n'auras plus rien à me refuser.

RENÉ. — A bas les menottes, ou je vous fiche des claques.

PAULINE. — Je ne les déteste pas, et ton oncle m'en donne souvent. Il les donne très bien. Arrive, imbécile.

RENÉ. — Je casse un carreau... je.

PAULINE. — Tu le payeras, mastic et pose !

RENÉ. — ... Et je crie : Au voleur !

PAULINE. — En attendant... c'est moi qui te dévalise !... *(Elle le prend dans ses bras. A ce*

moment, la porte s'ouvre. Labosse paraît, regarde et s'arrête, en proie à une certaine surprise, puis il éclate :

LABOSSE. — Ah ! les dégoûtants petits ingrats !

RENÉ. — Bon ! *(A Pauline, avec gaieté.)* C'est raté, ma bonne fille.

LABOSSE. — Ah dame ! ça c'est épatant ! c'est inouï, c'est plus fort que de jouer au bouchon ! *Vox faucibus*... Eh bien, mes enfants, je ne vous fais pas mes compliments. Vous êtes des saligauds, de purs saligauds. Vous me refaites le coup de dom Ruy Gomez, jamais je n'aurais cru ça de vous ! Jamais !

RENÉ. — Au contraire, mon oncle...

LABOSSE. — Tais-toi. Laisse-moi exhaler mon dégoût. J'ai le droit d'exhaler. C'est bien le moins, et j'en use. Comment ! Vous que j'ai abouchés l'un avec l'autre, gentiment, sans méfiance... voilà que vous me trompez, et chez moi, dans mon propre nid ! Oh ! non ! non !

RENÉ. — Vous n'y êtes pas, mon oncle.

LABOSSE. — Je te demande pardon. J'y suis, et je le suis. J'entre et je vous trouve à jouer à pigeon-vole. Je n'ai pas besoin

d'en voir davantage pour être sûr de mon affaire.

RENÉ. — Mais non. Je résistais. Je me débattais.

LABOSSE. — Joseph? Connu. On ne me la fait pas.

PAULINE, *à Labosse.* — C'est la vérité, mon cher. J'en suis désolée pour lui, mais c'est la vérité. Oui, j'ai eu un béguin pour ce gosse, je lui ait fait des risettes...

RENÉ, *à Labosse.* — Et moi je l'ai envoyée paître. Demandez-lui, mon oncle, si je l'ai remballée?

LABOSSE, *à Pauline.* — C'est vrai?

PAULINE. — En plein, d'une façon ignoble

RENÉ. — Ah!

LABOSSE, *à René.* — En ce cas je te demande pardon. Cent fois, mille fois pardon. Les apparences, n'est-ce pas?... je t'avais condamné. Tout le monde à ma place...

RENÉ, *à Labosse.* — Vous croyez toujours au mal.

LABOSSE. — J'ai eu tort, j'en conviens. Encore une fois, dis que tu me pardonnes et que tu n'en veux pas à ton vieil oncle?

RENÉ. — Sûr que je vous pardonne! Et même je vous remercie, je vous bénis!

LABOSSE. — Parce que?

RENÉ. — Parce que vous êtes entré à pic pour me tirer d'un mauvais pas, et m'éviter une sacrée corvée... tiens!

PAULINE, *furieuse.* — Corvée!... Quoi? J'ai bien entendu? Répète ce mot, petit gredin.

LABOSSE, *à René.* — Mais s'il n'y a rien entre vous, pourquoi diable te tutoie-t-elle?

RENÉ. — Par anticipation, mon oncle. Elle est folle de moi.

LABOSSE, *peiné.* — Toi, Pauline?

PAULINE. — Plus maintenant.

RENÉ, *à Labosse.* — Vous voyez, mon oncle? Elle l'était.

LABOSSE. — Mais à quel propos, sacrédié? *(A Pauline.)* René est gentil, sans doute, mais qu'est-ce qu'il a de plus que moi? Quelques années en moins... à peine!

RENÉ. — C'est ce que je me tuais à lui dire : « Vous avez mon oncle, gardez-le. Quand on a la veine d'être la récréation d'un aussi chic satyre, on a rien à désirer! » Satyre ne vous choque pas?

LABOSSE. — Non, René. Je comprends le sens affectueux dans lequel tu le dis. Bien, cher enfant. Tu honores ton oncle, tu vivras longuement.

PAULINE, *furieuse à Labosse.* — Tu es par trop jobard, toi aussi. Alors tu t'imagines peut-être que c'est par respect pour toi qu'il m'a retapée, par cette chose de la pudeur... du sentiment de la famille... toutes les machines de l'Église, enfin? Tu te mets les doigts de pieds dans l'œil, mon pauvre vieux chéri. Non, c'est par répugnance de toi, par mal au cœur, pas pour autre chose. Comprends-tu? ce petit gringalet qui ne sait pas ce que c'est que l'amour, et qui y a tout au plus mis le nez, il se permet d'être dégoûté de toi!... Oui... que moi, ta petite mignonne, j'aie passé par tes mains avant les siennes, ça lui fait l'effet d'un cheveu dans le plat... d'une punaise dans le beurre... et il pense au fond de lui : « Les restes de mon oncle... brrou! j'aime mieux mourir! » Voilà. Maintenant, tu es renseigné.

LABOSSE, *pâle, à voix tremblante.* — C'est faux... René... ce qu'elle vient de dire, n'est-ce pas? Sur la tête de ta mère qui était une

sainte, jure que c'est faux, que tu n'es pas dégoûté de moi?... que...

RENÉ, *gêné*. — Au revoir, mon oncle.

LABOSSE. — Tu ne réponds pas... tu romps les chiens... alors, c'est donc vrai? Ah! René! René! décidément tu es tombé bien bas! René, tu es perdu. Ainsi, me voilà frappé dans vous deux, dans tous les deux à la fois?

RENÉ. — Mais non, sapristi, puisqu'il n'y a rien eu entre nous; rien, je vous dis... pas un brin!

LABOSSE. — Ça m'est égal, à présent. J'aurais préféré qu'il y eût quelque chose. Oui. C'eût été moins blessant, moins humiliant pour moi. Je dirai presque, René, que tu m'as manqué de respect en cette circonstance... Tu as manqué de tout, d'ailleurs. Par égards pour moi, par déférence de jeune homme, tu devais être heureux, et même fier, et même très flatté d'une occasion exceptionnelle qui te faisait pour un instant mon successeur... que dis-je? mon égal... Les restes de Labosse, les anciennes de Labosse!... Eh bien, mon cher garçon, je te souhaite d'en avoir toute la vie... On t'en fichera!... C'est-à-dire quelles sont

recherchées à Paris, et qu'elles font prime... Parfaitement! et demandées par les gens les plus chic, les plus honorables... Ça te renverse, mais c'est comme ça. Informe-toi sur le marché. Il suffit, au contraire, qu'on sache qu'une femme a été un bout de temps sur mon traversin pour que ça la pose, et qu'elle ne soit plus inquiète d'arriver et de faire son trou. Toutes les miennes, tu entends, toutes sans exception, — et je te réponds qu'il y en a plus de cinq douzaines! — toutes, elles ont fait leur affaire. Je porte bonheur. Il y en a de mariées à des notaires, à des barytons, à des princes, à des planteurs de colonies... Toutes casées femmes honnêtes, avec de beaux enfants. Et leurs maris sont très heureux! Allons! nous vivons à une triste époque où tout dégénère et s'en va... la plus élémentaire politesse des jeunes gens pour leurs doyens... Je paye tes dettes, je te retire du pensionnat Sautille, je consens à ce que tu ne sois pas bachelier, je m'efforce de t'arracher à cette fatale passion du jeu, je te fais manger un fruit avec ma petite amie, mais en tout bien tout honneur naturellement! rien

que pour t'enhardir... et toi, le jour où elle s'oublie un peu avec toi, — elle a eu tort, et ça sera son tour, tout à l'heure que je la gronde! — voilà l'injure blessante que tu me fais? Ah! sacredié de sacredié!... tiens, je ne te dois rien, moi, tu n'es qu'un gamin pour lequel je n'ai à avoir ni politesse, ni reconnaissance, eh bien! je te jure ma parole poivrée que malgré mon âge, moi, ton oncle, si tu avais une petite camarade qui m'ait ce matin, en ton absence, proposé un tour de bosquet, j'aurais marché, même si elle m'avait déplu à crier, et je ne t'aurais pas fait l'affront que tu m'as fait. Non. Ainsi, juge si tu m'as blessé? Maintenant tu peux déferler, je suis fâché avec toi.

RENÉ. — Au revoir, mon oncle. *(A Pauline.)* Toi, tu ne l'emporteras pas en paradis.

PAULINE. — Ce n'est pas là que je vais. *(René sort.)*

LABOSSE, *à Pauline.* — Toi, toi... c'est autre chose! René m'a irrité. Mais toi, tu m'as peiné. Tu n'es guère raisonnable. Où as-tu la tête? Tu ne devais pas faire ça tout de suite... quand il n'y a pas huit jours que tu

connais René. C'est une question d'honneur et de tact. Mais les femmes ne sentent pas ces nuances. Moi je les sens, et très vivement. Je suis un homme d'épiderme.

PAULINE. — A qui le dis-tu?

LABOSSE. — Ah! je n'ai pas le cœur à plaisanter, je t'assure. Je viens de faire une cruelle expérience, j'ai éprouvé qu'on ne peut se fier à personne... à personne! Vois : je ne t'ai fait que du bien, et tu veux me tromper! Je n'ai fait que du bien à René, et il est dégoûté de moi! Alors quoi? C'est la fin des mondes. Il n'y a plus rien : ni affection de famille, ni amour charnel. Tout dérape et fiche le camp. D'ailleurs, c'est bien fait pour moi, c'est une sacrée leçon. Jusqu'à présent, par un reste d'éducation, et puis aussi les souvenirs d'enfance, élevé par un ancien prêtre... Ces choses-là ne s'en vont pas facilement... Jusqu'à présent, j'avais toujours tâché, dans la vie, de donner une grande place au cœur... Tu ne me croiras peut-être pas? Les liaisons les plus courtes que j'ai eues... eh bien, je m'étais tout de même attaché. Voilà le remerciement. C'est une duperie. Aussi, à partir

d'aujourd'hui, bouclé, fini. Je vais devenir cynique et pratique comme les camarades. Ah! mais! Jusqu'à tantôt, j'avais essayé d'être bon, tendre, affectueux et gentil. Une âme d'enfant, de petit enfant. Adieu! Maintenant je suis résolu à m'amuser et à faire la noce.

PAULINE. — Avec moi?

LABOSSE. — Je ne sais pas. *(Soudain grave.)* Ou plutôt non. Pas encore. Plus tard la fête. J'ai tout le temps. D'abord mon pays dont je ne m'occupe pas assez. Je suis sénateur, nom d'un chien! Il y a de quoi faire de grandes choses, de bonnes et utiles choses. Ce grand peuple traverse une crise des plus attachantes!...

PAULINE. — Je te connais. C'est pas la première fois que ça te prend comme ça, par à-coup. Toi aussi t'as des crises.

LABOSSE. — Cette fois, c'est sérieux. *(Il sonne. Victor paraît.)* Victor, prépare les valises, nous partons ce soir. *(Victor se retire.)*

PAULINE. — A ton château?

LABOSSE. — Oui. Aux Tourniquets.

PAULINE. — Et d'ici ce soir? Rien?...

LABOSSE. — Rien.

PAULINE. — Pas une petite caresse? Pas une tartelette?

LABOSSE. — Pas.

PAULINE. — Oh! tu es méchant!

LABOSSE. — Trop bon, oui. Allez-vous-en. Je n'ai plus de neveu, plus de maîtresse, plus rien. Je ne veux plus vous voir. Allez. Si j'ai envie de vous à mon prochain voyage, eh bien, la poste est là, je vous écrirai!

PAULINE. — Laisse-moi t'embrasser, au moins. Tes lèvres de corail.

LABOSSE, *se détournant*. — Vous ne les méritez pas. Le front seulement.

PAULINE. — Pas le corail Alors l'ivoire?

LABOSSE. — Oui. Adieu.

DEUXIÈME PARTIE

I

RETOUR AUX CHAMPS

RETOUR AUX CHAMPS

M. LABOSSE.

L'ABBÉ GRAVELINES, *curé des Tourniquets... Cinquante ans.*

Chez Labosse, aux Tourniquets. En septembre. Un petit salon au rez-de-chaussée.

LABOSSE. — Monsieur le curé, vous ne savez pas tout le plaisir que vous m'avez fait en acceptant de venir déjeuner avec moi, et comme je suis heureux de vous voir ici, aux Tourniquets, dans mon petit salon bleu?

LE CURÉ. — Plaisir bien partagé, monsieur le sénateur, croyez-le.

LABOSSE. — Ne m'appelez pas monsieur le sénateur. Je suis un homme simple et tout rond. Un rural au fond, pas autre chose, malgré mes airs de vieux Parisien des Folies-Bergère.

LE CURÉ. — Quelle est cette localité?

LABOSSE. — Ce n'est pas une localité, mon cher curé. C'est un lieu, et même un mauvais lieu.

LE CURÉ. — J'imagine que vous n'en avez pas franchi le parvis?

LABOSSE. — Hélas ! tout ce que je peux dire, c'est que je n'y retournerai plus... du moins... que je tâcherai.

LE CURÉ. — Oui, n'est-ce pas, cher monsieur? A quoi bon ? Rappelez-vous les sages résolutions que vous avez prises à votre première communion?

LABOSSE. — Oh! là là, que c'est arriéré, tout ça!... Mais vous venez de lâcher le mot, le seul, le grand mot de la fête. A quoi bon? Ah! oui, à quoi bon? Monsieur le curé, je vais vous faire un aveu dépouillé d'artifice.

Eh bien, j'en ai assez, des fêtes... j'en suis pis qu'imbibé, saturé...

LE CURÉ. — Il y a des fêtes permises qui...

LABOSSE. — Ah ! je ne parle pas du tableau des fêtes chrétiennes du vicomte Walsh.

LE CURÉ. — Un beau livre !

LABOSSE. — ... Mais des fêtes profanes... la chair, la femme...

LE CURÉ. — Oui, oui, chut ! la femme et le vin ! et les danses lubriques !... Je vois, je vois... Les folies du siècle ! Oh ! comment ! vous... à votre âge, et avec une si belle position dans le gouvernement... vous aviez pu céder à de pareilles... ? Mais, mon cher monsieur... pardonnez-moi... seriez-vous vraiment, comme je l'ai entendu dire, un homme dissolu ? et de mœurs faciles ?

LABOSSE. — Assez, oui. Que vous a-t-on raconté ?

LE CURÉ. — Des choses ! des choses... bien laides !

LABOSSE. — Dites lesquelles.

LE CURÉ. — Non. Je ne veux pas. *Non decet.*

LABOSSE. — Si, dites-les. Je veux les en-

tendre pour en rougir, par humilité. Je le veux, sacrelotte !

LE CURÉ. — Chut ! Cela ferait pleurer les saints.

LABOSSE. — Alors, c'est différent. Je n'insiste pas. C'est une question de tact. Je ne voudrais pas pour un empire qu'à cause de moi les saints... Hélas ! oui, ce qu'on vous a dit de moi est vrai, mon pauvre petit curé. Et c'est justement à propos de tout ça que je vous ai prié d'accourir au grand galop, afin de causer un peu de ces historiettes, et voir ce qu'on pourrait bien faire pour renflouer cette pauvre âme. Ame, ma sœur âme, ne vois-tu rien venir ?

LE CURÉ. — Voudriez-vous, tout de bon, dépouiller le vieil homme ?

LABOSSE. — Ah ! je vous crois ! Je veux me remettre bien avec la religion. D'abord, sans la religion...

LE CURÉ. — Point de salut. Pensez un peu à l'éternité, cher monsieur !

LABOSSE. — J'y pense, mais oui. Par-ci, par-là, quand je suis seul en voiture découverte. La victoria me rend triste.

LE CURÉ. — A la bonne heure. Et vous envisagez alors ce jour redoutable du Jugement dernier, n'est-ce pas ?... où les sept trompettes... Ah ! mon cher fils !...

LABOSSE. — Non. Oh ! je ne vois pas ça du tout en musique. Les trompettes, les cornets à piston, ça me ferait plutôt sourire...

LE CURÉ. — Comment ! qu'osez-vous ?

LABOSSE. — Je vous dis ma pensée toute nue, moi. Je suis franc comme un trotteur. Non, le jugement dernier, je ne me représente pas ça du tout à la catastrophe et au mélo. Rien de l'Ambigu. Je suis sûr à l'avance que ça se passera très bien, très bon enfant, comme une séance au Luxembourg. Il y aura un petit tri. Les saints voteront à main levée, et puis le Seigneur arrivera, dira : « Chut. Un peu de silence. Les bons ? Où sont-ils les bons ? » Alors, notre groupe s'avancera. Nous dirons : « C'est ici les bons, Seigneur, c'est nous. C'est de notre côté. — Parfait, qu'il dira. Inclinez à droite. » Et on inclinera, sans se le faire répéter.

LE CURÉ. — Et les mauvais ? Et les méchants ? L'extrême gauche ?

LABOSSE. — Bah ! on ne s'en inquiétera pas, on leur tournera le dos... Ils seront relégués.

LE CURÉ. — Dans le feu ! dans l'enfer, oui ! Grillés.

LABOSSE. — Allons donc ! Ça finira par une amnistie générale. Vous faites Dieu plus méchant qu'il n'est. Vous le calomniez. Jamais le bon Dieu ne rétablira l'Inquisition ! Et puis, d'ailleurs, après tout, qu'il y ait une rôtisserie et un enfer, je le veux bien, moi ! Qu'est-ce que ça me fait, puisque je n'y vais pas ?

LE CURÉ. — Mais tout droit, mon cher fils ! Vous y allez directement ! Vous y courez tête baissée.

LABOSSE. — Non.

LE CURÉ. — Je vous l'affirme. Consultez les Pères...

LABOSSE. — Pas besoin des Pères pour ça... Je vous dis que je suis un bon... et que je n'irai pas avec les crapules. Je vous le garantis, l'abbé. Dieu ne me fera pas ça. Je l'en défie.

LE CURÉ. — L'esprit du mal vous aveugle, mais j'espère qu'avant peu les écailles...

LABOSSE. — Il n'y a pas d'écailles qui tiennent !...

LE CURÉ. — Cependant qu'entendez-vous par être un bon?

LABOSSE. — Ne pas être méchant. Suis-je méchant? Informez-vous, que diable! Consultez tout le monde ici, dans le pays, et ailleurs, à Paris, partout, au Sénat, au cercle? On vous répondra que je suis le meilleur des hommes. La crème et le pain.

LE CURÉ. — Ça ne suffit pas pour le ciel.

LABOSSE. — Je n'habite pas le ciel, j'habite la terre, et ça suffit pour la terre. Je suis le meilleur des hommes, avec des vices... Ah parbleu! des vices à remuer à la pelle, sans quoi ça serait trop beau? Je ne suis pas un saint, pas vierge, ni martyr, non! Mais un brave homme, avec une âme d'enfant, de petit enfant. Et chaque fois que j'ai péché... et Dieu sait si ça m'est arrivé souvent!... toujours, vous m'entendez, l'abbé, ça a été par les sens, et je m'en vante! Rien que par les sens. Jamais méchanceté pure. Voyez-vous la différence, à présent? Je suis une créature avec un corps méprisable...

LE CURÉ. — Oui, oui... le corps, ce charnier, comme a dit saint Fabricien.

LABOSSE. — ... une ordure de corps qui m'entrave et avec lequel j'ai presque toujours le dessous. Mais c'est lui qui est le coupable. C'est une affaire de peau. Pourquoi nous a-t-on fichu des organes? Tandis que mon âme... halte-là, nom d'une fauvette! c'est une autre aventure! Mon âme est simple, naïve et blanche. C'est une chaste fille, mon bon abbé, mariée à un paillard, et qui réprouve tout ce que fait son compagnon. Elle pleure quand il jouit.

LE CURÉ. — Pleure-t-elle vraiment?

LABOSSE. — Parole d'honneur. Eh bien! je dis que le Seigneur ne peut pas la frapper pour des fautes qui ne sont point siennes. Et Labosse sera avec les justes. Il y sera, et il chantera les louanges, nom d'un chien! Dites qu'il les chantera?

LE CURÉ. — Personne ne le souhaite plus ardemment que moi, mon cher sénateur, et je le demanderai à Dieu dans mes prières. Mais il faut vous amender d'abord, chasser tout esprit d'orgueil et de présomption, et surtout ne point tenir ainsi des propos cavaliers, car il pourrait bien, malgré tout, vous en cuire.

LABOSSE. — Quelle est, selon vous la meilleure manière de s'amender?

LE CURÉ. — Il y en a deux, qui sont : repentir et charité.

LABOSSE. — Ça me va. Surtout, la seconde partie, la charité, les bonnes œuvres. J'ai, à ce sujet, un tas d'idées... épatantes!

LE CURÉ. — Permettez. Quand je dis repentir, j'entends la contrition parfaite, la détestation profonde et intime de son péché, la répulsion...

LABOSSE. — Ça y est, c'est fait. Je le déteste et je le vomis. Après?

LE CURÉ. — Pas si vite. Il ne s'agit point, vous le sentez bien, mon cher fils, de déchirer ses vêtements en prononçant avec ostentation d'abondantes paroles?...

LABOSSE. — Je n'y songeais pas une minute.

LE CURÉ. — Il ne faut pas se repentir uniquement de la langue et des lèvres...

LABOSSE. — Compris. Ça suffit. Ne vous éternisez pas.

LE CURÉ. — Laissez-moi achever... mais du cœur, et dire en soi-même un bon peccavi avec le ferme propos de ne plus choir.

LABOSSE. — Amen. Voilà qui est dans le bénitier. Entamons la charité, maintenant.

LE CURÉ. — Le mot le dit. Il faut être bon, et donner. Donner beaucoup, bien donner, donner non pas tant seulement de ses deniers, mais de sa personne.

LABOSSE. — Oui, oui... Et puis les œuvres! les fondations!...

LE CURÉ. — Ah! sans doute... les œuvres, les fondations !... tout cela est salutaire et excellent.

LABOSSE. — J'ai pensé entre autres choses, à une œuvre à laquelle j'aimerais bien attacher mon nom...

LE CURÉ. — Laquelle ?

LABOSSE. — L'œuvre des *Souteneurs repentis*. Je voudrais bien lancer ça.

LE CURÉ. — Je ne saisis pas bien. Qu'entendez-vous par ce mot?

LABOSSE. — Souteneurs? Vous ne savez pas ce que c'est qu'un souteneur?

LE CURÉ. — Non. Je devine bien qu'il s'agit d'un genre de pécheurs...

LABOSSE. — Pécheurs et pêcheurs... vous l'avez dit.

LE CURÉ. — Pourquoi pêcheurs?

LABOSSE. — Rien. Ce serait trop long et trop dur à vous expliquer. Vraiment je tombe de la lune qu'à votre âge, après quinze ans de confessionnal, vous ayez encore quelque chose à apprendre!

LE CURÉ. — Que voulez-vous? C'est ainsi. Dites quelles sont ces malheureuses créatures? Ce sont des hommes, n'est-ce pas?

LABOSSE. — Oui, ce sont bien des hommes, mais des hommes à part.

LE CURÉ. — Oh! y en a-t-il aux Tourniquets? Pensez-vous qu'il y en ait dans mon troupeau?

LABOSSE. — Non. Je ne crois pas.

LE CURÉ. — Tant mieux! Alors, comment voulez-vous que je sache? Moi, je n'ai jamais quitté nos campagnes.

LABOSSE. — Vous n'avez jamais été à Paris?

LE CURÉ. — L'antique Lutèce? Jamais. Une fois, j'ai failli m'y transporter au moment de la dernière Exposition. Cette tour Eiffel m'attirait. Mais monsieur le grand vicaire de Monseigneur qui l'avait vue, et même qui était monté dessus, me dit que c'était peu de chose. Alors je ne donnai pas suite... et proba-

blement je mourrai sans connaître la capitale. Est-ce qu'il y aurait des souteneurs à Paris?

LABOSSE. — Ah! mon pauvre curé! Beaucoup! Des milliers. On marche dessus. Je crois même qu'ils y sont tous.

LE CURÉ. — Que font-ils en somme? Quel est leur péché?

LABOSSE. — Ce qu'ils font? Mais rien, d'abord. Ils croupissent dans l'oisiveté, dans la plus sale des fainéantises et des paresses.

LE CURÉ. — La paresse est condamnable en effet, pourtant ce n'est pas un crime. Mais, en ce cas, comment font ces infortunés pour vivre? Sont-ils riches?

LABOSSE. — Cela dépend des journées.

LE CURÉ. — Je me doute qu'ils doivent mourir de faim?

LABOSSE. — Non. Et je touche, l'abbé, au point chatouilleux. Ils ne meurent jamais de faim, parce qu'ils sont entretenus et nourris par des femmes.

LE CURÉ. — Voilà de charitables et dignes personnes.

LABOSSE. — Seigneur!

LE CURÉ. — Des religieuses sans doute?

LABOSSE. — Mais, mon pauvre curé!...

LE CURÉ. — De quel Ordre?

LABOSSE. — Assez! Vous ne savez pas ce que vous dites. D'aucun Ordre. Ces femmes sont la lie, le rebut de tout... de vulgaires prostituées...

LE CURÉ. — Oh!

LABOSSE. — ...qui font vivre ces hommes... du produit de leur...

LE CURÉ. — Oh! Est-ce possible?

LABOSSE. — Mais oui.

LE CURÉ. — Et la police tolère cela?... Le président de la République?... La magistrature?...

LABOSSE. — Ils n'y peuvent rien. Ce serait encore trop long à vous exposer. Et ces hommes sont appelés souteneurs, parce que du poing, du bâton et du couteau, ils soutiennent précisément, contre la police et les lois, ces femmes auxquelles ils prennent leur bel argent acquis comme vous savez...

LE CURÉ. — Oui... Oh! cela est abominable. Voilà ce qui se passe à Paris?

LABOSSE. — Tous les jours, toutes les nuits.

LE CURÉ. — J'en frissonne. Malgré moi, je

pense à Gomorrhe et à Ninive. Tenez, mon cher sénateur, je suis prochainement un vieillard, n'est-ce pas? J'ai vu beaucoup d'impuretés dans ma vie, eh bien, je ne soupçonnais pas cela. J'en ai le rouge au front. Promettez-moi de toutes vos forces, que nulle part, dans les salons, à la promenade, vous ne raconterez ces choses-là à haute voix? Il y a de quoi souiller à jamais les oreilles chastes.

LABOSSE. — Ne craignez rien. J'ai du tact.

LE CURÉ. — Mais dans tout cela... votre œuvre... je ne vois pas bien le but...

LABOSSE. — Attendez. Je vais y aborder. Je voudrais instituer une œuvre par laquelle on s'occuperait... nous nous occuperions... vous et moi, de ramener les souteneurs au bien, de les placer, de leur procurer du travail, de les mettre en état de gagner leur vie autrement qu'avec...

LE CURÉ. — Oui, oui... Pas facile!

LABOSSE. — Oh! non! Mais c'est par là que l'œuvre est souriante. L'Œuvre des Souteneurs repentis. Fondation Labosse. Je vois ça en lettres d'or sur de jolis prospectus. Ah! je

serais bien fier ! Et puis, ces pauvres gens sont si intéressants !

LE CURÉ. — Hum ! Cela dépend. Il est sans doute fort intéressant de les sauver de la perdition ! Mais en eux-mêmes, d'après le peu que j'en sais, ils ne me paraissent guère recommandables. De vrais pourceaux d'Épicure.

LABOSSE. — Eux ! Mais on voit bien que vous ne les connaissez pas, mon cher curé. La plupart sont des natures de peuple, pourries, mais naïves. Si Jésus les avait rencontrés au bord de l'eau, il les aurait pris dans sa barque. Des natures toutes primesautières, avec des élans généreux qui vous confondraient. Et une notion absolument exacte et intransigeante de la probité. Je vous dis que ce sont des âmes primitives, des âmes de berger et de soldat.

LE CURÉ. — Cependant, permettez...

LABOSSE. — Non. J'en ai connu, et je sais ce que j'avance. Victor, mon valet de chambre que j'ai depuis vingt ans, et qui me sert comme un saint, eh bien ! Victor en était, avant que je l'aie élevé à mon service. C'en est un de Grenelle, lui.

LE CURÉ. — Allons donc?

LABOSSE. — Comme j'ai l'honneur. A présent, il va à la messe, et c'est lui qui me fait de la morale quand je rentre tard. Vous voyez ce qu'on peut en tirer. Il y a de la ressource, croyez-moi, le terrain est riche...

LE CURÉ. — Soit. Après tout, ce n'est pas moi qui refuserai jamais de tendre la main au souteneur; c'est le frère de Madeleine.

LABOSSE. — Pas toujours. Enfin, je vous remercie. A partir d'aujourd'hui, je vais m'occuper de ça. Et si j'arrive à en décrocher quelques-uns de Paris, nous tâcherons, à nous deux, de les catéchiser et de les employer à la campagne, ici, ou aux environs... des travaux de jardinage... la culture... la pisciculture.

LE CURÉ. — C'est cela, loin de cet air contaminé du boulevard.

LABOSSE. — Extérieur.

LE CURÉ. — Plaît-il?

LABOSSE. — Rien. C'était un mot pour moi tout seul. Mon cher curé, voyez comme on est vite récompensé de faire un peu de bien, je me sens déjà joyeux et meilleur. Ah! je me façonne beaucoup depuis quelques jours, po-

sitivement. Je suis dans une très bonne passe.

LE CURÉ. — Il faut que cela continue, mon cher fils.

LABOSSE. — Fiez-vous à moi. Je ne vais pas laisser mon âme en plan. Pas si bête. A présent, me voilà fixé aux Tourniquets pour un bon bout de temps. J'ai dit adieu aux jeux et aux ris, j'ai maudit mon neveu, je laisse pousser ma barbe et je fume la pipe. Je vais me refaire un beau moral. Patientez seulement une couple de mois et vous le verrez surgir, mon beau moral? Vous m'en direz des nouvelles.

LE CURÉ. — Prenez garde au Malin.

LABOSSE. — Je le suis plus que lui. Il ne me fait pas peur.

LE CURÉ. — Allons! allons! Voilà des propos et une ardeur au bien de bon augure! Ne vous relâchez point. Les souteneurs, vos belles résolutions!.. pourvu que tout cela ne tombe pas dans l'eau!

LABOSSE. — Non. J'aurai encore beaucoup d'autres projets personnels à vous exposer. Mais ce n'en est pas le moment...

LE CURÉ. — En effet, il me semble que l'heure sainte du repas...

LABOSSE. — Oui. Nous allons déjeuner, déjeuner dans le Seigneur, l'un en face de l'autre, en causant théologie... Je vous pousserai des pointes... je vous préviens, je suis très ferré, j'épate toujours les gens de robe. Aimez-vous le chambertin?

LE CURÉ. — Je n'en ai jamais bu.

LABOSSE. — Alors! alors!... gare. Vous allez pécher par sensualité.

LE CURÉ. — Dieu permet celle-là, pourvu qu'on l'exerce avec modération.

LABOSSE. — A la bonne heure, il faut bien que dans la vertu, il nous en laisse quelques-unes de sensualités... parce que sans ça...

LE CURÉ. — Quoi?

LABOSSE. — On ne croirait plus, on deviendrait athée! *(Un instant de réflexion.)*

LE CURÉ, *qui regarde par la fenêtre.* — La journée sera belle. Le soleil n'est pas trop chaud, et l'air embaume. Ce sont vos jasmins?

LABOSSE. — Oui. *(Avec gravité.)* Tenez, l'abbé, voulez-vous que je vous dise une chose

à laquelle je songe en vous voyant, et qui va peut-être vous étonner?

LE CURÉ. — Dites.

LABOSSE. — Je me suis conduit depuis quarante ans comme une pantoufle... n'est-ce pas?

LE CURÉ. — Oui. Eh bien?

LABOSSE. — Eh bien, j'ai raté ma vie, j'étais fait pour être prêtre.

LE CURÉ, *incrédule.* — Oui... vraiment, vous pensez?

LABOSSE. — Et ne blaguez pas! J'aurais fait un très bon prêtre... très bon et très amusant! L'abbé bien moderne. *(Levant ses bras et les laissant retomber.)* Va te faire fiche, il est trop tard! La vie se passe à ça : qu'il soit tout le temps trop tard!

VICTOR, *entrant.* — Monsieur est servi.

II

LÉONTINE FALAMPIN

LÉONTINE FALAMPIN

LABOSSE.

MADEMOISELLE FALAMPIN. *De vingt-trois à trente et un ans. Grande, jolie brune; pince-nez.*

UNE QUINZAINE DE PETITES FILLES, *de quatre à dix ans.*

Aux Tourniquets, le matin, à l'école des filles. Mademoiselle Falampin, l'institutrice laïque, assise devant sa table, sur une estrade, fait la classe. Les trois fenêtres de la salle d'étude, située au rez-de-chaussée, sont grandes ouvertes. M. Labosse, retour de promenade, en chapeau de paille et vêtu de toile légère, accompagné de sa chienne

épagneule Sapho, passe et s'arrête. Les enfants, distraits, le regardent. Mademoiselle Falampin lui adresse un salut de la tête. Alors il pousse la porte, et il entre.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Bonjour, monsieur le sénateur.

LABOSSE. — Salut, mademoiselle.

MADEMOISELLE FALAMPIN, *aux enfants.* — Allons, levez-vous ! Vite ! *(Elles se lèvent toutes.)*

LABOSSE. — Assises... Que ces mignonnes restent assises. *(Appelant son chien.)* Sapho ! Ici ! *(Aux enfants.)* N'ayez pas peur, mes enfants, elle n'est pas méchante. *(A mademoiselle Falampin.)* Et vous leur faites la classe ? vous les instruisez ? *(Les enfants se rassoient.)*

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Mais oui, monsieur le sénateur.

LABOSSE. — Ne m'appelez pas monsieur le sénateur. Ici, je ne suis qu'un simple citoyen, un villageois. Et que leur apprenez-vous ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Nous sommes sur Louis XIV !

LABOSSE. — Oh ! oh ! Un grand roi ! Bien à la pose, bien gourmé. Mais en somme, quelqu'un !

MADEMOISELLE FALAMPIN, *par habitude.* — Seize cent quarante-trois, dix-sept cent quinze.

LABOSSE. — Il aimait beaucoup les femmes. Il tapait dans le tas tant qu'il pouvait.

MADEMOISELLE FALAMPIN, *riant.* — Oh ! monsieur... Oh !... Chut !

LABOSSE. — Ça vous fait rire ? Qu'est-ce que vous avez ?

MADEMOISELLE FALAMPIN, *qui continue.* — Je ris... parce que monsieur est gai, qu'il a tout de suite des idées... et puis des expressions... oh !...

LABOSSE. — Dame, écoutez, ce n'est pas moi qui l'invente. Louis XIV aimait les dames, c'est un fait, il y a des preuves... il nous a empoisonnés de bâtards...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Sans doute... Parlez moins haut.

LABOSSE. — La Vallière... Montespan... et même cette vieille sacoche de Maintenon. Elles l'ont vu plus d'une fois rien qu'en perruque, vous savez ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oh! oh! je ne dis pas... mais... *(Elle rit.)*

LABOSSE. — Ça vous amuse? Décidément, elle est gaie. A la bonne heure, j'aime ça, moi, qu'on soit gai! *(Montrant les enfants.)* Elles doivent toutes bien vous aimer? *(Aux enfants.)* Vous aimez bien votre maîtresse, n'est-ce pas, mes petites filles?

LES PETITES FILLES. — Oh oui! oh oui!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Mais, prenez garde...

LABOSSE. — Quoi?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Devant ces enfants... Évitons certains sujets...

LABOSSE. — Quels sujets? Montespan? la Maintenon?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oui. Vous pensez bien que je ne leur apprends pas ça? Et puis, d'ailleurs, elles sont trop jeunes.

LABOSSE. — Et pourquoi, mademoiselle, ne leur apprenez-vous pas les amours de nos rois? J'aimerais le savoir.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Mais parce que ça ne serait pas moral, monsieur le sénateur.

LABOSSE. — Pas moral. Ah çà! est-ce que vous plaisantez? Qui trompe-t-on ici? Est-ce vous, oui ou non, mademoiselle Falampin, l'institutrice laïque?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Certainement.

LABOSSE. — Eh bien, alors! Ah! que l'on tienne ce langage chez les bonnes sœurs qui enseignent à Neuville, je le comprends et je le trouve juste. Elles sont dans leur rôle. Mais ici, à la laïque! A l'école des filles comme à celle des garçons, aussi bien dans votre bouche que dans celle de l'instituteur, M. Lombes, je trouve ces scrupules souverainement déplacés.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Cependant...

LABOSSE. — Tra la la! Comment, c'est vous, l'école sans Dieu, qui osez, qui avez le front de parler de morale, et de cacher à vos enfants les vices des grands personnages?... Mais s'il n'y a pas de Dieu, nom d'un chien, mademoiselle, ces rois ont fort bien agi de rôtir le sceptre tant qu'ils ont pu! Et en vertu de quel principe supérieur, de quel droit, le taisez-vous à ces chères petites?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Allez jouer, mes enfants.

LABOSSE. — Tout à l'heure. Qu'elles restent. Le vieux monsieur ne leur veut pas de mal.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — N'écoutez pas, mes mignonnes. Jouez avec le toutou.

LABOSSE. — Peu importe, elles ne sauraient encore me comprendre.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — En dehors de toute religion, monsieur le sénateur, la République prétend néanmoins faire de ces enfants d'honnêtes femmes.

LABOSSE. — A quel propos? Je n'en vois pas bien l'utilité. Plus tard, une de ces chères petites peut être une excellente républicaine et tromper son mari à l'heure et à la journée!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oh!

LABOSSE. — C'est même la meilleure leçon de fraternité qu'elle saurait donner à ses semblables.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Monsieur le sénateur veut s'amuser?

LABOSSE. — Plus maintenant, non, mademoiselle. C'était bon autrefois. Mais, à présent, je suis rangé... Je traduis les psaumes et je plante mes choux. Seulement, j'aime la logique

en tout, je trouve que c'est une belle science, et il m'apparaît que le gouvernement qui nous régit lui donne une sacrée entorse dans la façon dont il pratique, par votre intermédiaire, l'enseignement! Enfin!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Laissons cela, voulez-vous? Comme fonctionnaire, il nous est interdit de parler politique, et il pourrait m'arriver beaucoup d'ennuis si l'on apprenait en haut lieu que j'ai laissé attaquer le gouvernement devant moi.

LABOSSE. — Je ne l'attaque pas. Je suis moi-même républicain. Tout ce que je suis, je le dois à ce régime. Seulement, plus je vais, je ne vous le cache pas, plus je m'enfonce dans le centre. Ah dame! oui! Pour ce qui vous regarde, rassurez-vous; ce n'est pas moi qui compromettrai jamais une aussi belle personne, aussi gracieuse...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oh! monsieur le sénateur! *(Aux fillettes.)* Jouez plus fort avec le toutou, mes mignonnes!

LABOSSE, *aimable.* — Bien au contraire. Je vous prie de compter toujours sur moi en quoi que ce soit. Et ici, ça n'est plus le citoyen qui

parle, c'est l'homme officiel et influent, c'est le sénateur.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Je suis confuse!

LABOSSE. — La confusion vous va très bien, mon enfant !

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Désirez-vous interroger mes fillettes, monsieur le sénateur?

LABOSSE. — Je n'y tiens pas énormément. Je préfère bavarder avec vous, je ne vous l'envoie pas dire. Cependant, si ça peut vous être très agréable que j'en questionne une ou deux...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — C'est ça, une seule.

LABOSSE. — La moins laide, s'il vous plaît ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Non. La plus forte en histoire. Blanche Couteux. Elle est étonnante pour son âge.

LABOSSE. — Je veux bien. Allons.

MADEMOISELLE FALAMPIN, *appelant la petite.* — Blanche Couteux ! *(Elle s'approche.)* Viens répondre au monsieur, ma chérie.

LABOSSE. — Ah ! voilà le petit prodige !

Eh bien, qu'est-ce qu'il faut que je lui demande ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Tout ce que vous voudrez sur le XVIIe siècle. Elle le sait.

LABOSSE. — Mâtin ! Eh bien voyons... Louis XIV.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Dis Louis XIV, mon petit chou, tu auras du bonbon.

BLANCHE. — Louis XIV, puissant monarque...

LABOSSE. — Très bien ! bravo !

BLANCHE. — Monarque...

LABOSSE. — Après?

BLANCHE. — Puissant monarque...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oh ! elle est butée. Je vois ça à ses yeux. Elle ne dira plus rien. *(A l'enfant.)* Allons, continue, Blanchette. *(A Labosse.)* Non, c'est fini. Elle est butée. Mais c'est dommage, parce que sans ça elle vous aurait défilé tout le règne de Louis XIV, sans une faute, avec les traités.

LABOSSE. — Ça sera pour une autre fois.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Pour la visite du ministre, la semaine prochaine.

LABOSSE. — C'est vrai. Le ministre doit inaugurer, à Orléans, le nouveau lycée laïque de jeunes filles.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Le lycée Jeanne d'Arc, et, en revenant, il doit faire un séjour aux Tourniquets.

LABOSSE. — Oh ! pas un séjour bien long ! Il s'arrête entre deux trains. Huit minutes.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — C'est tout de même un grand honneur pour les Tourniquets. Il est natif d'ici. Il a fait toutes ses études près d'Orléans, au petit séminaire, où il avait une bourse.

LABOSSE. — Ah ! je l'ignorais.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — C'est un homme très capable, très énergique. C'est lui, dernièrement qui a fait supprimer le traitement de l'évêque. Alors donc, j'ai eu l'idée de lui faire une surprise.

LABOSSE. — Blanche Couteux, peut-être ? le petit prodige ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — J'y avais songé. Mais... non. Je ne suis pas assez sûre d'elle. Mieux que ça. J'irai en personne avec toutes mes fillettes à la gare.

LABOSSE. — La plus petite aura un bouquet je parie ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Bien entendu

Tricolore. Et, à l'arrivée du train, elles chanteront...

LABOSSE. — Une cantate?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Non, *la Marseillaise*. Elles la savent! Voulez-vous qu'elles vous la...

LABOSSE. — Merci. Je connais.

UNE DES ENFANTS, *qui a écouté, partant à chanter, prise de zèle.* — « Aux ar...mes, ci...toyens! »

LABOSSE. — Non. Oh! pas de ça. Allez jouer, qu'elles aillent s'amuser!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Allez dans la cour, mes enfants. *(Elle ouvre la porte. Toutes s'échappent en poussant des cris joyeux. Alors, d'un air embarrassé :)* Monsieur le sénateur...

LABOSSE. — Mademoiselle.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Est-ce que vous y serez?

LABOSSE. — Où ça?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Au passage du ministre ?

LABOSSE. — Si je serai à la gare, à l'arrivée du train ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oui.

LABOSSE. — Ma foi, non.

MADEMOISELLE FALAMPIN, *ennuyée*. — Ah !

LABOSSE. — Pourquoi me demandez-vous ça?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Parce que je m'étais figuré qu'en votre qualité de sénateur, votre présence...

LABOSSE, *qui proteste*. — Nullement, mademoiselle, nullement. Le Sénat n'est pas aux genoux du pouvoir. Il est fier, inamovible et indépendant, il n'a besoin de personne. Certainement non, Labosse n'ira pas à la station flagorner ce petit pantin de vingt-six ans. Car ils nous fabriquent des ministres de vingt-six ans, à présent! Il y a de quoi crever de rire. Ah! Guizot, mon vieux Palmerston ; où êtes-vous?

MADEMOISELLE FALAMPIN, *effrayée*.— Prenez garde, je vous en supplie. Si on vous entendait? A cette époque de délation où nous sommes... je serais perdue!

LABOSSE. — Ne craignez rien, petite froussarde. Je suis là. Je prendrais tout sur moi, en galant homme. Je vous porte, d'ailleurs, trop d'intérêt.

MADEMOISELLE FALAMPIN, *triste.* — Vous dites cela par politesse...

LABOSSE. — Non. Je le dis sincèrement, du cœur...

MADEMOISELLE FALAMPIN, *avec un pâle sourire.* — Oh! voilà un mot...

LABOSSE. — Je le maintiens, mordicus.

MADEMOISELLE FALAMPIN, *résolue.* — Me le prouveriez-vous, cet intérêt?

LABOSSE. — Quand vous voudrez, mademoiselle.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Comment? De quelle façon?

LABOSSE. — Je n'en vois pas deux.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Si je vous demandais une grande faveur?

LABOSSE. — Allez-y. De ce moment, vous avez la veine. Je sens que vous obtiendrez de moi tout ce que vous voudrez, tout.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Soyez donc à la gare.

LABOSSE, *hésitant.* — Encore?

MADEMOISELLE FALAMPIN, *sirène.* — Pour me faire plaisir... d'abord. Et puis surtout...

LABOSSE. — Achevez.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Pour m'être utile.

LABOSSE. — En quoi?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Je suis ambitieuse.

LABOSSE, *insinuant*. — Si jolie... et... si bien faite! si appétissante!...

MADEMOISELLE FALAMPIN, *qui rend*. — Plus bas... pour l'amour... plus bas.

LABOSSE. — Allons... allons... je ne vois guère ce que vous pouvez désirer de plus!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Une grosse chose.

LABOSSE. — Est-ce que je puis vous la donner?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Non. Mais me la faire avoir.

LABOSSE. — Dites ce que c'est, sacrelotte?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Les palmes.

LABOSSE. — Hé? quoi?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Les palmes académiques.

LABOSSE. — C'est tout ça? Vous tenez à ces machines-là?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oh oui! Les

palmes! c'est mon rêve. *Celle* de Neuville-aux-Bois les a depuis l'année dernière.

LABOSSE. — Ah! ma pauvre enfant! S'il n'y a que ça pour vous rendre heureuse, comptez dessus.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Non. Vraiment? Vous ne vous moquez pas de moi?

LABOSSE. — C'est fait, je vous dit, archifait. J'irai à la gare.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Êtes-vous assez bon!

LABOSSE. — Je parlerai de vous.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Au ministre? De moi!

LABOSSE. — Oui, à ce jeune serin, et j'espère bien qu'avant peu, sur cette belle petite poitrine ronde, toute la région verra briller le ruban violet...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oh!... je suis honteuse... je ne sais comment vous exprimer...

LABOSSE. — C'est moi qui vous l'attacherai, hé... ce petit ruban? Oui? Allons, voilà une affaire arrangée... une bonne affaire... espérons-le? Vous ne dites rien. Êtes-vous contente?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Vous le demandez? Ravie!

LABOSSE. — A la bonne heure. Moi aussi. Comme ça, tout est pour le mieux.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Mais vous êtes bien sûr que ça réussira?

LABOSSE. — N'ayez donc pas peur...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — ... Qu'au dernier moment ça ne va pas rater?...

LABOSSE. — Pour qui me prenez-vous? Dormez sur vos deux oreilles. Je vous répète que c'est la chose la plus facile du monde. Les palmes! Mais, si je voulais, je les ferais avoir à n'importe qui, à Victor, mon valet de chambre.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Il a l'air d'un brave garçon.

LABOSSE. — Oui, c'est une bonne fripouille. Il m'est très attaché. Pour avoir les palmes, il n'y a qu'à les demander. *(S'apercevant qu'il a tort de parler ainsi.)* Maintenant... je dis ça... je n'en sais rien, après tout. Peut-être qu'à présent, c'est devenu très dur et que j'aurai du tirage?... On les a tellement galvaudées! Oui... plus je réfléchis... ah dame!... ça n'est

pas fait, ma chère enfant... On n'a pas les palmes comme ça!

MADEMOISELLE FALAMPIN, *accablée*. — Allons! bon! Moi qui croyais déjà... Vous me disiez à la minute...

LABOSSE. — J'espère, j'espère... Mais ça n'est pas fait. Non.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Me voilà toute bouleversée, à présent!

LABOSSE. — Il ne faut pas. Un peu de nerf, que diable! Ayez confiance en moi, je ne vous veux que du bien. Et, dites-moi... vous êtes seule dans la vie?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Seule, oui, monsieur.

LABOSSE. — Pas de parents? Pas le plus petit morceau de famille?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Rien. Pas d'affection, rien.

LABOSSE. — C'est le meilleur. Les affections, ça ne sert qu'à vous empêtrer... excepté pourtant une vraie et solide sympathie... une bonne amitié protectrice, comme...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — La vôtre?

LABOSSE. — Mais oui, comme la mienne.

Tenez? petit bébé, vous êtes aussi aimable que vous êtes bien faite! A présent, je me sauve. Et, si on veut tailler une bavette avec vous, quelle est l'heure où l'on vous dérange le moins?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Pendant ma classe. Le matin, à cette heure-ci.

LABOSSE. — C'est très bien. J'en userai à l'occasion.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Comment vous remercier assez, monsieur le sénateur?

LABOSSE. — Ça se trouvera. Remettez votre pince-nez, je vous aime beaucoup avec. Ça vous donne l'air d'un petit professeur qu'on aurait grand plaisir à contenter... grand plaisir! Ne rougissez pas.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — A la semaine prochaine à la gare, alors?

LABOSSE. — Oui. Mais je vous verrai avant. *(Appelant sa chienne.)* Sapho! Où s'est-elle fourrée? *(La chienne arrive en sautant par une fenêtre.)*

MADEMOISELLE FALAMPIN. — La voici.

LABOSSE, *confidentiellement*. — Il faut que je fasse sans cesse attention à elle, parce qu'en

ce moment c'est insupportable. *(Plus bas)*... elle est en folie.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Pauvre bête!

LABOSSE. — Ah! voilà! Diable de nature humaine! Un dernier mot. Aimez-vous les poires?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Beaucoup.

LABOSSE. — Je vous en enverrai, que Victor vous portera. Là. Soignez-vous bien. Buvez frais. *(Il sort, et en chemin il pense, tout guilleret.)* Ah! tu veux les palmes, ma petite chèvre? Eh bien, pour ça, il faut les mériter.

III

CET EXCELLENT GIROUX-JODART

CET EXCELLENT GIROUX-JODART

LABOSSE.

MAITRE GIROUX-JODART, *ancien bâtonnier. Soixante ans passés.*

Chez Labosse, aux Tourniquets, dans un chemin creux. Ils sont assis sur l'herbe.

GIROUX. — Ah! vieil ami, qu'on est tout de même bien à la campagne, loin de tout!

LABOSSE. — Ma foi oui! A qui le dis-tu? Moi, je sens que je vais y rester jusqu'à la fin de mes jours, et y claquer en paix, un beau soir, au retour des troupeaux. Ça sera comme

un Millet, ma mort, un Millet qui ne me coûtera rien.

GIROUX. — Tu en as de gaies, toi !

LABOSSE. — Ah ! je suis comme ça à présent, depuis que j'ai enrayé. La sérénité parfaite. L'au-delà ne m'effraye plus. Tu verras, tu y viendras aussi. Tu n'es arrivé aux Tourniquets que d'hier soir, pour passer une ou deux semaines avec moi ; eh bien, je t'attends à la fin de ta saison. Tu ne pourras plus t'arracher. Tu seras comme le capitaine Cook quand il lui a fallu se trotter de Tahiti, tu pourras pas... tu pleureras sur le pont...

GIROUX. — Ça m'étonnerait bien, parce que je n'ai pas la larme facile. Dans toute ma carrière de magistrat, j'ai vu pourtant des choses bien empoignantes ; je n'ai pas souvenir d'avoir jamais eu l'œil mouillé.

LABOSSE. — Tu l'auras en quittant les Tourniquets.

GIROUX. — Alors tant pis, ces larmes-là, mon pauvre ami, ça sera le commencement du gâtisme !...

LABOSSE. — Peu importe ! Avoue que tu me trouves bien amélioré ?

GIROUX. — Mais non. Pas tant que ça?

LABOSSE. Qu'est-ce qu'il te faut, alors? Que j'entre à la Trappe?

GIROUX. — Je te trouve le même. Un peu vieilli. Voilà tout.

LABOSSE. — Merci. Mais moi, je te parle au moral. Au moral, je suis tout à fait apaisé. La retraite est sonnée.

GIROUX. — L'extinction des feux?

LABOSSE. — Tu l'as dit, Giroux.

GIROUX. — Et tes nuits sont bonnes?

LABOSSE.—Excellentes. Un sommeil d'agneau. Et toi?

GIROUX. — Moi... moi... ça dépend.

LABOSSE. — Magistrat! Ancien conseiller! Poseur d'hermine, va!

GIROUX.— Mais non, mais non. Je te dis la vérité, rien que la vérité... Moi, je n'ai pas tout à fait dit mon dernier mot...

LABOSSE. — Tu le bégayes, allons?

GIROUX. — Non pas. Je le prononce, mais de loin en loin. A propos de ça, j'ai des reproches à t'adresser.

LABOSSE. — A moi?

GIROUX. — Mais oui. La dernière fois que

nous nous sommes vus, à Paris, il y a six semaines...

LABOSSE. — Le soir où nous avons été au Moulin-Rouge, avec ton ami, le médecin du sultan ?

GIROUX. — Oui, ce soir-là tu m'avais fait une promesse que tu n'as pas tenue.

LABOSSE. — Laquelle ?

GIROUX. — Tu devais me présenter à une petite camarade à toi, Pauline, une brune sur laquelle tu paraissais tout chaud, tout bouillant.

LABOSSE. — Ah ! mon pauvre Giroux !

GIROUX. — Pourquoi n'as-tu pas donné suite ?

LABOSSE. — Parce que c'est nettoyé, Pauline.

GIROUX. — Déjà ?

LABOSSE. — Oui. Un drame. Un petit drame intime.

GIROUX. — Conte.

LABOSSE. — Inutile. J'ai eu l'imprudence de la mettre en relation avec mon neveu.

GIROUX. — Ce jeune vaurien dont tu m'as parlé ?

LABOSSE. — En personne ; je n'en ai pas deux. Heureusement !

GIROUX. — Et je vois, il a voulu te la...

LABOSSE. — Non. C'est elle qui a essayé de le...

GIROUX. — Bigre!

LABOSSE. — Alors, je l'ai lâchée, j'ai lâché mon neveu, j'ai lâché tout le monde, et, comme j'étais très triste, je suis venu goûter la paix des champs.

GIROUX. — Et alors, depuis... rien? pas de péché mortel?

LABOSSE. — Si. Mais les autres. Tu oublies qu'il y en a six autres!

GIROUX. — C'est vrai. Mais pour la plupart des gens comme toi, il n'y a guère que celui-là qui compte : la luxure.

LABOSSE. — Et pour toi aussi.

GIROUX. — Oh! ma foi non. De ce côté-là, j'ai toujours été bien pot-au-feu, dans le fond, bien papa.

LABOSSE. — Tu m'amuses avec ta paternité. On te connaît, ancien président d'assises, vieux gourmet de huis clos!... Tu oublies que je te pratique depuis cinquante ans, depuis le collège, et que je t'ai vu à l'œuvre dans nos parties carrées. Rappelle tes souvenirs, Edmond.

GIROUX. — C'est si loin, tout ça !

LABOSSE. — Qu'est-ce que ça fait ? Moi, j'ai bonne mémoire. Je me souviens de nos fêtes, et il y en a eu de pommées, mon enfant.

GIROUX. — Assez pommées, en effet.

LABOSSE. — Le soir de ta nomination de substitut à Poitiers, hein ?

GIROUX. — Oui. Oh !

LABOSSE. — Tu te rappelles ?... Et que tu avais oublié dans la maison ton binocle en or, que je suis retourné le chercher le lendemain, et que la patronne me l'a remis bien poliment dans une enveloppe cachetée.

GIROUX. — Oui, oui. C'était le temps où l'on n'était pas désenchanté !

LABOSSE. — On croyait encore à quelque chose !

GIROUX. — Tandis qu'aujourd'hui...

LABOSSE. — On doute, on doute par instants. On finit par ne plus trop savoir au juste pourquoi on a été mis sur la terre. Je le demande aux échos, moi.

GIROUX. — Pas pour s'amuser, à coup sûr ?

LABOSSE. — Fichtre non ! La vie est assez lourde ! En somme, ce que nous avons fait

comme fête, noce, et femmes, c'est rien, rien.

GIROUX. — Rien du tout. Des espiègleries !

LABOSSE. — A côté des empereurs... des rois... des satrapes!... Les Borgia, tiens... j'y ai souvent pensé... voilà une famille qui savait tuer le temps !

GIROUX. — Je reviens à ma question. Alors tu es complètement sage ?

LABOSSE. — Complètement. Je ne sais pas ce que ça durera. Je me laisse aller.

GIROUX. — Et si parfois d'impérieux désirs...

LABOSSE. — La marche, l'exercice. Je cours dans les bois.

GIROUX. — Tu es un marcheur et un coureur je le sais. Tant mieux donc si ça te suffit; mais moi, quand il m'arrive d'être troublé, ça ne me calme pas, les kilomètres. Au contraire!

LABOSSE. — Orgueilleux ! Vieillard méridional !

GIROUX. — Parlons franc. Quelles sont les ressources dans le pays ?

LABOSSE. — Nulles. Tu es fou ! Mais nulles.

GIROUX. — Oh ! cherche bien.

LABOSSE. — Ah çà ! où te crois-tu ? Tu es

ici chez moi, dans un petit coin très bien pensant, très vertueux, très honnête.

GIROUX. — Mais il y a des femmes dans ton petit coin?

LABOSSE. — La plupart mûres, laides, et dévotes.

GIROUX. — Il y a bien quelques jolies filles, voyons?

LABOSSE. — Pas à ma connaissance. Et crois que s'il y en avait, je le saurais.

GIROUX. — Alors, on se brosse?

LABOSSE. — Ça m'en a l'air. Ou bien on se roule dans les épines, comme faisaient les grands anachorètes pour mater la chair, ou bien ou va passer l'après-midi à la ville voisine, à Orléans. Je ne te le conseille pas. Il y a de la troupe, de l'artillerie.

GIROUX. — N'en parlons plus. Pour ce que ça me prive! C'était uniquement pour parler, tu comprends! En prévision. Ah! mon bon vieux, va, je t'aime bien.

LABOSSE. — Moi aussi, crois-le.

GIROUX. — Dis donc, j'ai fait une découverte ce matin, en me promenant tout seul, pendant que tu étais allé rendre visite à ton maire.

LABOSSE. — Qu'as-tu découvert, bon ami?

GIROUX. — Une femme, une femme pas banale du tout.

LABOSSE. — Ici?

GIROUX. — Mais oui.

LABOSSE. — Que tu m'étonnes! Voilà que tu reviens à ton thème...

GIROUX. — Favori. C'est l'institutrice laïque, mademoiselle Falampin.

LABOSSE. — Tu la connais? Tu sais déjà son nom?

GIROUX. — Oui. Ça t'ennuie?

LABOSSE. — Moi? Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse?

GIROUX. — Je croyais. Elle est très gentille.

LABOSSE. — Peuh! Bien ordinaire.

GIROUX. — J'en ferais le mien.

LABOSSE, *sévère.* — Giroux!

GIROUX. — Surtout ici, aux champs. Je préfère encore ça aux orties ou au voyage à Orléans.

LABOSSE. — Tu ne l'a pas regardée?

GIROUX. — En face. Très bien faite.

LABOSSE. — Trop grande.

GIROUX. — Pas pour moi. J'adore les perches.

LABOSSE. — Et puis, un pince-nez ! C'est ridicule. Est-ce qu'on peut caresser sans rire une femme qui porte un pince-nez ?

GIROUX. — On lui dit de l'ôter pour un instant.

LABOSSE. — Non. Tais-toi. Tu me fais souffrir. Il ne m'est même pas venu à l'idée de te parler de cette Falampin, parce que j'étais à cent mille lieues de supposer qu'elle pût te plaire.

GIROUX. — Que veux-tu ! Avec les années, je suis devenu moins difficile.

LABOSSE. — Je sais ce qu'il te faut, à toi. Je le connais ton type de femme. Il est sur tous les frontons de palais de justice. C'est la Loi, ton type. Une grande et forte fille, toute nue, avec un glaive d'une main et des balances de l'autre.

GIROUX. — A la grande rigueur, je me passe du sabre et des balances.

LABOSSE. — Mademoiselle Falampin est tout l'opposé de ça.

GIROUX. — Justement, ça me changera.

LABOSSE. — Alors, tout de bon, c'est sérieux ? Tu as des vues sur elle ?

GIROUX. — Peut-être. Montaigne dirait : « Que sais-je ? »

LABOSSE. — Ah !

GIROUX. — Ça te contrecarre ?

LABOSSE. — Non, mon ami, non. Moi je n'en suis pas encore là, à ces détournements de fonctionnaire ! Seulement, je ne te dis qu'une chose : prends garde, prends bien garde ; j'ai idée que tu t'embarques dans une très sale affaire.

GIROUX. — Explique-toi mieux.

LABOSSE. — Cette fille est très protégée, très influente, très rouée. Tu auras des ennuis. Tu sais que Paul Furet, le ministre, s'arrête aux Tourniquets la semaine prochaine ?

GIROUX. — Huit minutes, en gare, elle me l'a dit.

LABOSSE, *surpris*. — Ah ! Elle... Vous avez donc causé ?

GIROUX. — Longuement.

LABOSSE. — Ce matin ?

GIROUX. — Ce matin, pendant sa classe.

LABOSSE. — Très bien. Tu n'as pas perdu de temps ! Tu as questionné les enfants ?

GIROUX. — Oui. Elle m'a raconté ses pro-

jets pour la réception du ministre : *la Marseillaise*, le bouquet...

LABOSSE. — Et... c'est tout ce qu'elle t'a dit ?

GIROUX. — Non. Elle ne s'est pas caché elle-même d'être protégée. Quand je lui ai eu décliné mon nom, ma qualité, en ajoutant que j'étais un de tes amis, elle m'a dit d'abord que tu étais très considéré dans le pays, et de fil en aiguille elle m'a confié qu'elle avait un protecteur, un protecteur très haut placé... Elle ne me l'a pas nommé. *(Avec brusquerie)*. Bien sûr, ça n'est pas toi?

LABOSSE, *ennuyé*. — Moi? Mais non, imbécile. Tu n'as pas deviné?

GIROUX. — Non.

LABOSSE. — C'est le ministre. Elle est la maîtresse du ministre! *(A part.)* Attrape!

GIROUX.— Oh! Une liaison aux Tourniquets... Si loin! Qu'est-ce qu'il en ferait, le ministre?

LABOSSE. — C'est peut-être une ancienne. Et puis, elle va à Paris deux ou trois fois par an.

GIROUX. — Eh bien, voilà tout, elle trompera le ministre.

LABOSSE. — Il le saura, et il te fera compromettre par la police secrète dans un complot anarchiste. Toute une carrière d'honneur et de droiture brisée pour un caprice charnel! Comme tu es léger, Edmond!

GIROUX. — Laissons ça, veux-tu? Ne parlons plus de cette personne.

LABOSSE. — Soit.

GIROUX. — As-tu des livres chez toi?

LABOSSE. — Des livres de droit?

GIROUX. — Non.

LABOSSE. — Je crois que j'ai un vieux Code, un Tripier de mon enfance.

GIROUX. — Je te parle de livres amusants.

LABOSSE. — Des romans?

GIROUX. — Oui.

LABOSSE. — Dame, j'ai *l'Amour*, de Michelet, *la Femme de feu*...

GIROUX. — Je connais tout ça.

LABOSSE. — Et puis, un *Traité d'Apiculture*.

GIROUX. — Tu n'as pas autre chose? Et tous les bouquins saisis et condamnés que je t'envoie au fur et à mesure depuis dix ans? Qu'est-ce que tu en fais donc?

LABOSSE. — Il y en a quelques-uns à

Paris, mais bien peu. Les femmes me les ont tous chipés.

GIROUX. — C'est agréable! Moi qui t'avais prié de me les garder. Ah! on a bien raison de dire qu'on ne devrait jamais prêter ses livres! ses instruments de travail! Alors, tu n'as rien comme passe-temps intellectuel?

LABOSSE. — Ma foi non.

GIROUX, *cherchant*. — Pas de dessins... quelques photographies... un peu... Non?

LABOSSE, *choqué*. — Continue. Tu vas bien?

GIROUX. — Oh!.. artistiques, ça va de soi! J'aime les choses légères, mais à condition que ça reste artistique..... De jolis groupes... musée de Naples. Donc, ni littérature ni art? Ni bouquins ni albums dans ton ermitage?

LABOSSE. — Moi tout seul, rien que l'ermite.

GIROUX. — C'est maigrelet.

LABOSSE. — Moi, je te l'ai dit, je suis rangé, je suis retiré de la circulation; je n'ai donc plus besoin de toutes ces distractions apéritives.

GIROUX, *vivement*. — Mais je ne te demande pas ça comme apéritif, espèce d'insolent!

LABOSSE. — Pardon. Je croyais.

GIROUX. — Ça suffit. Seulement, soit dit sans reproche, je constate que tu ne te foules pas la rate à tâcher de me retenir ici. Je sens déjà que je vais reprendre le train avant quarante-huit heures. Ah! mais oui!

LABOSSE, *à part*. — Enfin! *(Haut.)* Edmond, tu ne me feras pas ça? Il faut rester ici trois semaines, un mois!

GIROUX. — A quoi fiche?

LABOSSE. — Mais marcher, rêver... jouir de la nature... Tu verras, le soir, les beaux soleils couchants sur la rivière!

GIROUX. — J'entends! Et s'il pleut, comme hier, sans discontinuer?

LABOSSE. — Nous causerons, derrière la vitre.

GIROUX. — Grand merci!

LABOSSE. — Je te mettrai au courant des questions agricoles... je t'ouvrirai des horizons sur la betterave, sur le blé...

GIROUX. — Tu m'ennuies. Assez.

LABOSSE, *très doux*. — C'est bon. Je me tais. Moi qui croyais que tu aimais la campagne! Oh! Je me trompais bien.

GIROUX. — Qu'est-ce qu'il y a pour dîner, ce soir?

LABOSSE. — Tu as faim?

GIROUX. — Très faim.

LABOSSE. — Une bonne rouelle de veau...

GIROUX. — Sapristi! Depuis plus de quarante ans que tu me connais, tu sais pourtant bien que je déteste le veau!

LABOSSE. — Ah! c'est vrai. Je l'avais oublié. Mais dame! écoute donc, aussi, à la campagne ce n'est pas comme à Paris, on n'a pas tout sous la main. Qu'aimes-tu comme viande?

GIROUX. — Le poulet, beaucoup. Rappelle-toi.

LABOSSE. — Diable! Il n'y a pas de poulets dans le pays, cette année... Oui... la récolte... il y a des années comme ça. Mais tu en auras dans quinze jours. Je m'arrangerai pour ça.

GIROUX. — Comment! comment! Mais j'en ai vu dans ta basse-cour, des poulets, j'en ai vu au moins sept ou huit, ce matin, en me faisant la barbe.

LABOSSE. — Sans doute, mes favoris... Mais ceux-là on ne les tue pas, ils viennent chaque

jour manger dans ma main, ce sont mes enfants. Non, ils mourront de vieillesse.

GIROUX, *qui rage.* — Comme nous, alors?

LABOSSE. — Comme toi, mon Dieu, oui.

GIROUX. — Je n'insiste pas. Tu as du vin rouge?

LABOSSE. — Non, il n'y a que du blanc. C'est comme les poulets... Cette année, le rouge...

GIROUX. — Alors, tu as du lait? Tu m'as montré ta vache... elle doit te donner du lait? Je boirai du lait.

LABOSSE. — Je ne demande pas mieux... seulement voilà... c'est que...

GIROUX. — Quoi encore? Ta vache est sèche?

LABOSSE. — Non. Elle donne quatorze litres de lait par jour.

GIROUX. — Alors?

LABOSSE. — Eh bien, c'est que j'ai un contrat avec un laitier d'à côté, qui me prend ferme tous les jours mon lait.

GIROUX. — Parfaitement, je m'en passerai.

LABOSSE. — Maintenant, attends... ne te fâche pas... Si tu peux me promettre de boire les quatorze litres par jour...

GIROUX. — C'est beaucoup. Tu me prends pour la vache.

LABOSSE. — ... Je t'aurais en ce cas donné la préférence sur le laitier.

GIROUX. — C'est bon, c'est bon. Tu es trop gentil.

LABOSSE. — Ah! mon pauvre ami, que je suis donc vexé! Voyons! voyons! Qu'est-ce qu'on pourrait donc bien?... *(Il cherche.)*

GIROUX, *éclatant de rire.* — Ne cherche pas. J'ai compris. Je viens de comprendre!

LABOSSE, *anxieux.* — Tu pars? Tu veux partir? Tu veux t'en aller?

GIROUX. — Pas de danger, canaille, ça te ferait trop plaisir. Je reste, au moins six semaines! deux mois!

LABOSSE, *faisant bonne contenance.* — Ah! bravo! bravo! *(A part.)* L'animal, il va me faire rater Léontine!

IV

VICTOR, FIDÈLE SERVITEUR

VICTOR, FIDÈLE SERVITEUR

LÉONTINE FALAMPIN.
VICTOR.

Le matin. Chez mademoiselle Falampin. Une chambre à coucher au premier d'une petite maison blanche en face de l'école, de l'autre côté de la route. Mademoiselle Falampin qui achève à peine de s'habiller, est encore enfermée chez elle, quand on frappe à sa porte.

VICTOR, *à travers la porte.* — C'est moi, Victor.

MADEMOISELLE FALAMPIN, *qui ouvre.* — A cette heure-ci ? Qu'y a-t-il ?

VICTOR, *entrant, avec un grand panier recouvert d'une serviette.* — C'est le patron qui t'envoie encore des poires, du raisin et un tas de fruiteries! J'en ai ma charge *(Il dépose le panier à terre.)* Hein? Crois-tu qu'il a envie de ta chère personne? Non, ce qu'il est braqué sur toi, depuis deux semaines, mon pauvre maître... tu ne peux pas t'en faire une idée! Et chaque jour ça empire!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Et s'il se doutait que c'est toi que j'aime, mon seul mignon?

VICTOR. — Ça lui ferait rentrer ses poires, pour sûr!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — S'il pouvait soupçonner une minute que nous dégustons ensemble toutes les bonnes affaires qu'il m'envoie?

VICTOR. — Ah! je crois qu'il en aurait un coup de sang, la molle syncope. Mais heureusement, il ne sait rien, il se berce dans ses illusions que tu es sage et les mains jointes, en quoi il se met le plumeau dans l'œil. Ah! avec tout ça, moi, je suis crevé!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Assieds-toi, mon coco. Là, sur le petit fauteuil.

VICTOR. — Non, j'aime mieux sur ton lit.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Comme tu voudras. Tu es ici chez toi. Tu ne m'as pas embrassée ? *(Il l'embrasse et va s'asseoir sur le bord du lit.)*

VICTOR. — Et puis, de ce moment, le service qui a doublé, à cause de ce bâtonnier qui s'est apporté ici depuis plus de huit jours, et qui s'éternise... Qu'est-ce qu'il est venu fiche dans nos murs, ce patriarche-là ? Je te le demande !... Il ne pouvait pas vieillir chez lui ?... Tu n'as pas l'air non plus de lui répugner, tu sais ? Je sens ça.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Tu ne m'apprends rien.

VICTOR. — Il t'a parlé ? Il t'a dit qu'il voulait ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Un peu. A mots couverts.

VICTOR. — Quand ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — A plusieurs reprises. En se promenant, il passe devant l'école, il entre, il remue la tête, il sourit, il me fait un petit brin de causette, il tape sur la joue des enfants.

VICTOR. — En attendant de taper sur les tiennes! Ah! écoute, Léontine, ça n'est pas pour dire... mais, vrai, que les hommes sont donc dégoûtants!

MADEMOISELLE FALAMPIN, *avec un enjouement affectueux.* — Je ne trouve pas.

VICTOR. — Si, il y en a qui le sont, je t'assure. En première ligne, ce Giroux-Jodart.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Et Labosse aussi, à ce compte-là?

VICTOR. — Moins. C'est pas la même chose. Labosse, lui, c'est un type à part. Il a derrière lui tout un passé de dépravation; c'est acquis, il a le droit. Et puis, c'est mon patron, je l'ai vu saoûl tant de fois! Au fond, j'ai un faible pour lui... Je l'excuse davantage de te faire la cour.

MADEMOISELLE FALAMPIN, *sévère.* — Dis donc tout de suite que ça ne te fait rien pendant que tu y es? En voilà un amoureux!

VICTOR. — Que veux-tu? Je ne suis pas jaloux.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Pas assez.

VICTOR. — Tu ne me comprends pas. Ça prouve au contraire que je t'aime mieux et

plus fort. Je te mets avant mes sentiments personnels.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Explique-toi, parce que tu es obscur.

VICTOR. — Chipie ! c'est pourtant pas de l'anglais. Eh bien, je découvrirais, — c'est une simple supposition, — que tu me trompes avec mon patron, ou même avec Giroux-Jodart...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Victor.

VICTOR. — Attends la fin... Ne gueule pas avant le dessert... ou même que tu me trompes avec les deux à la fois... là !

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oh !

VICTOR. — Tu crois que je me fâcherais?... et que je ferais de la musique ? Pas du tout, ma chérie. Parce que je t'aime. Je me dirais : c'est que ça lui a fait plaisir, à cette enfant, ou qu'elle y a intérêt... C'est peut-être pour moi, — qui sait ? — qu'elle se distrait avec ces messieurs ? Je n'ai qu'à m'incliner. Et je m'inclinerais.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Tu dis des bêtises, tiens. Et des bêtises inconvenantes.

VICTOR. — Ainsi, tu vois, mon biquet,

qu'il n'y a jamais eu de femmes au monde plus libre que toi?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Assez. Et parlons de choses sérieuses. As-tu appris ta leçon?

VICTOR. —Écoute, depuis qu'il y a ce bâtonnier, deux chambres à faire, deux lits, deux eaux à vider... je n'ai plus guère de temps. Mais enfin j'y ai jeté tout de même un coup d'œil.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Où en étions-nous resté?

VICTOR. — A Henri IV.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Bon. Tu as apporté ton livre?

VICTOR, *ennuyé*. — Il est là, dans le panier, près du muscat.

MADEMOISELLE FALAMPIN, *vive*. — Prends-le. Allons?

VICTOR. *Il se lève de mauvaise humeur*. — Ah! que c'est assommant!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oh! pas de simagrées. Tu me connaîs. Là-dessus je suis intraitable. Du jour où je t'ai aimé, je me suis dit que je ferais de toi un homme instruit.

Un homme de ton âge qui ne sait pas son histoire de France ! Tu n'as pas honte?

VICTOR. — A quoi bon ? Ça ne sert qu'à ceux qui n'ont pas à servir.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Mais moi, ça m'humilie d'avoir de l'affection pour quelqu'un qui est d'une ignorance crasse. Je suis instruite, Dieu merci !

VICTOR, *agacé*. — Ah ! oui, nom d'un chien !

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Eh bien, j'entends que ça te profite. Passe-moi le livre. *(Il le prend et le lui donne, après l'avoir ouvert à la page.)*

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Guerres de Henri IV ? Chapitre XXI ?

VICTOR. — Oui.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Va.

VICTOR. — Ah bien, non. Pose des questions, toi. C'est plus commode.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Soit. Donnez une idée de l'état de la France ?

VICTOR, *qui récite*. — « Arrêtons-nous un instant pour examiner le déchirement du royaume... Le déchirement... » Cette question-là, cocotte, je ne la sais pas.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Quelle est celle que tu sais? Sais-tu l'Édit de Nantes?

VICTOR. — Non. Je n'ai pas le temps de ce moment-ci, je te dis. J'ai trop d'ouvrage. Encore hier, il a fallu que je passe tous les parquets à l'encaustique. Dès que le bâtonnier sera parti, je m'y remettrai. Oh! ça, je te le promets, ma petite Léontine. Et puis, nous nous voyons si peu, que franchement... il y aurait peut-être une meilleure façon de passer le temps... que de causer de toutes ces vieilleries-là, hein? Faites une risette à son père...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Non. Chaque fois c'est la même chose. Tu n'apprends rien, tu n'y mets que de la mauvaise volonté. Tu ne fais aucun progrès. La plus mauvaise de mes élèves t'en remontrerait, j'en suis sûre. C'est désolant de se donner tant de mal pour rien.

VICTOR. — Viens sur mes genoux. Je vais te montrer si je fais des progrès, moi!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Tu ne le mérites pas. Tu me rends très malheureuse. Te rappelles-tu encore tes dates, au moins?

VICTOR. — Oui, je sais, Charlemagne.

En 800. Ah! c'est un peu tapé, ça! hein? Il y a pas beaucoup de valets de chambre chics qui soient de ma force. Ni même des maîtres. Allons, viens sur mes genoux.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Je suis trop bonne. *(Elle s'assoit sur ses genoux.)*

VICTOR. — Mais non, tu es gentille de ne plus m'embêter.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Enfin, laissons l'histoire pour aujourd'hui. La prochaine fois, je te redemanderai toutes les dates, depuis Crécy.

VICTOR. — C'est ça, la prochaine fois.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Alors, dis-moi, pour en revenir à tout à l'heure, ça ne te contrarie pas trop que M. Labosse soit comme ça gentil et aimable avec moi... qu'il m'envoie des fruits?

VICTOR. — Mais non. Pas du tout.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Tu as confiance en moi, n'est-ce pas? Tu sais bien que je ne suis pas une de ces femmes à tomber dans les bras du premier venu.

VICTOR. — Oh, ma pauvre belle! Et puis, quand même que tu tomberais... je te l'ai

dit... je ne te gronderais pas... je serais un peu triste, voilà tout, grave.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Ne parle pas de ça.

VICTOR. — Mais si. J'ai l'esprit plus large que tu ne crois. A force de m'assimiler monsieur, je suis devenu à même de comprendre bien des choses.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Je sais. C'est que... je vais te confier un secret... Sans trop en accorder à M. Labosse, je suis cependant forcée de n'être pas trop... voyons... je cherche un mot...

VICTOR. — Ne cherche pas. J'ai saisi. Tu veux l'amuser ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Sans cependant... Halte !

VICTOR. — Oui. Laisser toucher sans laisser prendre. Ce qu'on appelle la partie pour le tout. Je me rends très bien compte.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Tu y es à peu près.

VICTOR. — Et pourquoi es-tu obligée de lui accorder ces petites douceurs ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Parce qu'il

m'a promis les palmes académiques, mon ami.

VICTOR. — Les violettes?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oui, mon ami.

VICTOR. — Ça te fait plaisir?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Beaucoup. C'est un honneur, tu sais?

VICTOR. — Et tu les porteras?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Je te crois que je les porterai, si je les obtiens! Et larges de deux doigts.

VICTOR. — Sur quel... je veux dire, de quel côté te planteras-tu ça? A droite ou à gauche?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Au milieu. Entre les deux.

VICTOR. — ... Mon cœur balance. Non, c'est trop drôle!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Comment! tu n'es pas fier pour moi?

VICTOR. — Non. Moi, ça me paraît ridicule. A preuve... mais je préfère me taire.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Parle.

VICTOR. — Non. Il vaut mieux pas.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Dis ce que tu voulais. Voyons?

VICTOR. — Eh bien, la preuve, c'est que moi, ton serviteur...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Va donc.

VICTOR. — Je les ai. On me les a données de force.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Les palmes? tu as les palmes? toi ?

VICTOR. — Mais oui. Et depuis des années?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Oh ! cette blague !

VICTOR. — Sur la tête de mes parents morts.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Comment ça?... Raconte.

VICTOR. — Oh ! ça serait trop long à découper. Une autre fois.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Ainsi, tu as les palmes, et tu ne les portes pas ?

VICTOR. — Je les porte au fond de mon tiroir. Et voilà.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Pourquoi ? Mais pourquoi?

VICTOR. — Je les ai retirées de ma boutonnière du jour où je suis devenu valet de chambre. Ça m'aurait empêché de me placer.

Tout ce qui rehausse le domestique humilie le maître. Il ne faut pas. Et puis, c'est devenu banal, tout le monde les a, tout le monde.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Excepté moi.

VICTOR. — Tiens, parbleu! toi, tu ne les as pas, parce que tu les mérites.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Tandis que toi, tu les as, parce que...

VICTOR. — Parfaitement!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Quel sale régime, tout de même, que cette République!

VICTOR. — N'en dis pas de mal. C'est le pain quotidien. Alors, pour en revenir à nos amours, mon Labosse t'a promis de te faire avoir le chiffon lilas, seulement tu as peur qu'il ne veuille te le donner que...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Donnant donnant.

VICTOR. — Aïe!

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Mets-toi à ma place. Oublie une minute que tu es tout pour moi. Qu'est-ce que tu me conseilles de faire?

VICTOR. — Parlons d'autre chose.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Non. Regarde ça avec l'œil froid d'un étranger, comme si,

au lieu d'être mon bon ami, tu étais n'importe qui, mon oncle, mon frère...

VICTOR. — Tu le veux?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Je t'en prie.

VICTOR. — Eh bien, si j'étais ton frère, je te dirais... je ne te dirais rien, je te laisserais suivre ta conscience. C'est le meilleur guide. tu as une conscience, emboîte-la.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Et si elle me mène dans les vilains chemins?

VICTOR. — Tu retourneras plus tard dans les bons.

MADEMOISELLE FALAMPIN, *rêveuse*. — C'est très bien. Je réfléchirai. Je pèserai.

VICTOR. — C'est ça. Pèse, mon loup.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Eh bien, et le bâtonnier?

VICTOR. — Aussi? C'est donc sérieux tout à fait, ses velléités?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — J'en ai peur.

VICTOR. — Mais il ne t'a rien promis, lui?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Non.

VICTOR. — Alors, envoie-le balader.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Facile à dire. Il est tenace comme les avares.

VICTOR. — Il est donc riche, pour être si serré?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Colossallement. Il a plus de trois cent mille livres de rente.

VICTOR. — Bah! marié? des lardons?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Non. Ni femme ni enfants.

VICTOR. — Et... pas de petite dans les coins?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Il se distrait. Mais rien de fixe.

VICTOR. — Comment sais-tu tout ça?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Par Labosse qui me l'a bêché!

VICTOR. — Drôle de façon de vous dégoûter des gens. Moi, si j'étais femme, ça m'exciterait plus qu'autre chose de savoir que ce vieux Giroux est millionnaire.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Millionnaire! hein, mon pauvre chéri? si j'étais millionnaire?

VICTOR. — Tais-toi! tais-toi! Nous partagerions?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Avec ça que

je n'en ai pas déjà l'habitude de partager, hein, vilain ?

VICTOR. — C'est vrai, tu as toujours été une bonne camarade. Tu m'as gâté. Chaque fois que j'ai eu des petits ennuis d'argent, tu m'as toujours soutenu.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Est-ce que ça n'est pas naturel ?

VICTOR. — Si. Du moment qu'on s'aime. Mais il y en a tant qui ne le font pas que je t'en ai le double de gratitude. Enfin, patience, je te rendrai tout ça, tu sais. Ce que tu m'as prêté n'est pas perdu.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Laisse-moi tranquille. Tu me le rendras en sachant tes dates et ton histoire de France. As-tu l'heure ?

VICTOR. — Non. Tu sais bien que je n'ai pas de montre. Ah ! si j'en avais une !

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Labosse t'avait donné la sienne.

VICTOR. — Une vieille qui battait la breloque. Je l'ai vendue. Pourquoi veux-tu savoir l'heure ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Pour aller à

ma classe. Je crois que le moment approche Tiens, sept heures et demie qui sonnent à l'église.

VICTOR. — T'as bien de la marge. Écoute ce qu'il y a dans le panier : des poires, du raisin muscat...

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Du noir qui est si bon ?

VICTOR. — Oui. Et puis des groseilles. Et puis deux bouteilles de blanc mousseux, de son Vouvray, qu'il y tient tant. On va en déboucher une, hein ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Si tu veux.

VICTOR. — Et puis trinquer un coup, tous les deux. Ça se gobe comme un œuf, ce petit Vouvray !

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Débouche.

VICTOR. — Allez-y casquette. *(Il débouche.)* Avance les godets.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Tiens, voilà deux verres.

VICTOR. — Merci, bijou. *(Il verse.)* On dirait de l'or qui mousse. A la tienne. A Henri IV ! A mon patron ! Au bâtonnier libidineux ! A tous je lève mon verre.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — A la tienne aussi.

VICTOR. — Guette le sirop, mignonne! Il casse la tête, tu sais? Vois-tu le coup que tu serais paf à ta classe et que tu dirais aux enfants des choses à l'envers? Te fais pas destituer; pense à moi?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — N'aie pas peur, je suis une femme sérieuse, j'ai la tête dure.

VICTOR. — Et le reste aussi, heureusement! Dis donc, bergeronnette, à ce propos : voilà que ce petit vin de France m'a fichu une idée fixe.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Chasse-la.

VICTOR. — Pas mèche. Il faut que j'y donne suite.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Et ma classe?

VICTOR. — Elle attendra.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Non.

VICTOR. — Si. Tu la feras mieux après. La tête plus libre.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Je serai en retard.

VICTOR. — Eh bien, quoi? Les enfants joueront quelques minutes de plus. Ils ne jouent pas

assez, ces trésors. Nous non plus, nous ne jouons pas notre suffisance. Ah ! Et puis, d'ailleurs, tu me dois bien ça pour dissiper la fâcheuse impression des deux vieux siamois qui te caressent en rêve. Qu'est-ce que je vais penser si tu te refuses ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Je ne me refuse pas, je m'ajourne.

VICTOR. — Est-ce que tu ne m'aimerais plus ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Moi ? Peux-tu dire ! Combien veux-tu ?

VICTOR. — Je n'ai besoin de rien en ce moment. J'ai touché mon mois hier.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Bien sûr ? Pour ton tabac ! Non ? Alors, je peux envoyer à ma vieille nourrice qui m'a demandé ?

VICTOR. — Mais oui. Pas trop, pourtant. Ne te dépouille pas d'une façon irréfléchie. Je n'entends pas que tu te prives.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Sois sans crainte. Moi, il me restera toujours assez.

VICTOR. — Tu n'en sais rien. Envoie dix francs. Alors, pour... la petite formalité qui m'aurait tant fait plaisir, c'est non ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Non, pas ce matin.

VICTOR. — Et pour ce soir ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Pour ce soir, ce sera peut-être oui.

VICTOR. — C'est bon. Je repasserai.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — A une condition.

VICTOR. — Quoi encore ?

MADEMOISELLE FALAMPIN. — C'est que tu sauras ton Édit de Nantes.

VICTOR. — Oui, oui, là. Zut ! Et puis, moi, ce soir, eh bien, je viendrai avec mes palmes et quand j'ai mes palmes... je ne te dis que ça... je suis étincelant. Tu ne les as pas, toi ? Moi, je les ai. Attrape !

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Taquin, méchant ! qui fais de la peine à son amie.

VICTOR. — Va dégoiser ta classe, mademoiselle. Allez meubler le cerveau des futures femmes des Tourniquets. Braves petites mignonnes chéries, je réponds d'elles plus tard, va. Elles feront toutes leur mari bossu.

MADEMOISELLE FALAMPIN. — Monstre, qui ne respecte rien !

VICTOR. — Et alors, Léontine, à ce soir! Encore une gouttelette. *(Il se verse à boire.)* Et vivent les dames!

MADEMOISELLE FALAMPIN, *heureuse et faible.* — Grand enfant!

V

LA VILAINE LETTRE

LA VILAINE LETTRE

LABOSSE.
GIROUX-JODART.
VICTOR.

Toujours aux Tourniquets. Un bel après-midi.

LABOSSE. — Alors tu nous quittes et tu t'en vas?

GIROUX. — Oui, ami.

LABOSSE. — Reste encore. Ça t'a fait du bien, ces trois semaines d'épinards. Tu n'as plus ta vieille figure blème.

GIROUX. — Je sais. Mais impossible. Il faut

que je rentre dans cette bonne ville de Paris, *Urbs*.

LABOSSE. — Rien ne t'y appelle. T'es comme moi, tu n'as personne de famille?

GIROUX. — Non. Mais le boulevard me manque. Et c'est pire qu'un parent, pour moi. N'insiste donc pas. Ma malle est faite.

LABOSSE. — A ton aise, mon bonhomme. Enfin, chaque fois que tu voudras rappliquer, si le cœur t'en dit...

GIROUX. — Merci.

LABOSSE. — Accours dans mes prairies. Tu seras toujours bien reçu.

GIROUX. — Tu es gentil tout plein. Aussi, je ne veux pas faire de cachotteries avec un vieux camarade comme toi, j'aime mieux te dire carrément ce qui en est. D'autant que tu vas rire. Eh bien, tu sais, la Falampin?

LABOSSE. — Oui.

GIROUX. — Ça y est.

LABOSSE. — Tu as?..,

GIROUX. — Dans le mille.

LABOSSE. — Non?

GIROUX. — Puisque je te le dis. Veux-tu des preuves?

LABOSSE. — Inutile. Et comment ça ? Raconte-moi. Depuis quand?

GIROUX. — Oh! ça n'est pas compliqué. D'abord, sache que nous n'avons cueilli la fraise qu'une fois.

LABOSSE. — Une seule fois?

GIROUX. — Mon Dieu, oui!

LABOSSE. — C'est pas riche.

GIROUX. — Ça m'a suffi.

LABOSSE. — Tu avais été déçu?

GIROUX. — Non. Au contraire, cette fille est une bacchante, mon cher.

LABOSSE. — Alors?

GIROUX. — Seulement, moi, je ne suis qu'un curieux.

LABOSSE. — Un bien petit curieux!

GIROUX. — En effet. Dès que ma petite curiosité se trouve satisfaite, je remets mon chapeau et je passe à une autre. Cette demoiselle m'avait intrigué, je te l'avoue, j'ai voulu en avoir...

LABOSSE. — Le fin mot.

GIROUX. — Appelle-le comme ça si tu veux. Je l'ai eu, je suis content.

LABOSSE. — Mais tu ne me dis pas quand

ce sacrifice a été consommé? Je dis sacrifice, en me mettant à sa place.

GIROUX. — Tu fais de l'esprit. C'est que tu es jaloux.

LABOSSE. — Ah! Jupiter m'est témoin que non. Réponds à ma question!

GIROUX. — Ce crime a été commis avant-hier.

LABOSSE, *épanoui*. — Avant-hier? Ah! mon bon ami, que je suis donc heureux! Tu me vois nager dans l'allégresse.

GIROUX. — A quel propos?

LABOSSE. — Avant-hier! Mais c'est que moi, je l'ai eue cinq jours avant toi, brave ami!

GIROUX. — La Falampin?

LABOSSE. — Elle-même. Tu as trouvé le mot précis, c'est une bacchante, elle est tombée dans mes bras, il y a aujourd'hui huit jours. Et avec bien de la grâce, je t'assure.

GIROUX. — Ah! C'est honteux ce qu'elle m'a fait là! C'est une Messaline de village!

LABOSSE. — Tu trouves?

GIROUX. — Mais ça n'est pas vrai, elle n'est pas descendue jusqu'à toi?

LABOSSE. — Mais si.

GIROUX. — Non. Tu dis cela pour m'embêter, pour empoisonner le pauvre petit plaisir que j'ai pu avoir, à obtenir, une fois par hasard dans ma vie, les faveurs d'une institutrice laïque. Je te confesse que ça ne m'était jamais arrivé.

LABOSSE. — A moi non plus.

GIROUX. — C'est juste. Ça devait nous exciter tous les deux, avec nos natures artistes. Alors, tu ne me contes pas une blague?

LABOSSE. — Non, Edmond. Veux-tu des preuves?

GIROUX. — Inutile. Et... ton impression?

LABOSSE. — Excellente... Surtout depuis que je sais que je suis arrivé bon premier.

GIROUX. — Oh! que tu es assommant, avec ton bon premier! Ça ne fait rien à la chose, sapristi! Tu aurais réussi après moi, que tu aurais été encore bien content...

LABOSSE. — Moins.

GIROUX. — D'abord, sur le moment tu ne l'aurais pas su?

LABOSSE. — C'est vrai.

GIROUX. — Tu vois bien. Non, tout ça, ce sont des préjugés. Et de sots préjugés.

LABOSSE. — Peu importe. Ce n'est pas ça qui nous fâchera, n'est-ce pas?

GIROUX. — Non, mais enfin...

LABOSSE. — Quoi? Parce que j'aurais été assez heureux pour réussir plus tôt que toi auprès d'une fille de rien, de vieux amis comme nous iraient se susceptibiliser?

GIROUX, *agacé*. — C'est bon, c'est bon. Je ne t'en veux pas.

LABOSSE. — Moi non plus.

GIROUX. — Mais parlons d'autre chose. Nous avons consenti tous les deux à céder aux instances de cette créature, parce qu'enfin, pour des Français, le rôle de Joseph sera toujours inacceptable... c'est bien, mais c'est fini, qu'il ne soit plus question de ça jamais entre nous.

LABOSSE. — Comme tu voudras! C'est égal, avoue que cette Falampin est forte?

GIROUX. — Assez.

LABOSSE. — Et qu'elle ira loin?

GIROUX. — Elle finira dans les bas-fonds, oui, si elle continue.

LABOSSE. — Ne sois pas sévère pour cette pauvre fille. C'est l'humble Madeleine de l'Enseignement. Son métier n'est pas gai, va!

GIROUX. — Tu l'excuses?

LABOSSE. — Tout de même. Hé quoi? Elle a cueilli quelques distractions avec deux galants hommes, qui ne sont pas les premiers venus...

GIROUX. — Certes!

LABOSSE. — Dont l'un, surtout, esprit d'élite...

GIROUX. — Je t'en prie. Ne me fais pas rougir...

LABOSSE. — Tu ne me laisses pas achever... Dont l'un, surtout, esprit d'élite et sénateur...

GIROUX. — Ah! tu parlais de toi?

LABOSSE. — Nul ne s'en acquitte mieux. Franchement, je te le demande, allons-nous jeter la pierre à cette malheureuse pour si peu, nous, précisément, qui savons la vie, sous toutes ses coutures, et qui traitons les questions morales avec la sérénité des vieilles consciences très chargées? Non, Edmond, nous n'aurons point cette cruauté. Nous laisserons cette Léontine avec l'aimable impression que nous avons pu, chacun, lui causer différemment, et nous continuerons à faire notre

devoir. Mais, par exemple, oh! par exemple... elle mérite une petite leçon; aussi, pour ce qui est des palmes académiques qu'elle se flattait d'obtenir par mon influence, elle peut se fouiller.

GIROUX. — C'était toi le protecteur mystérieux dont elle m'avait parlé?

LABOSSE. — C'était moi, chétif, mon Dieu oui.

GIROUX. — Alors, tu vas lui refuser cette faveur que tu lui avais promise?

LABOSSE. — J'en ai peur.

GIROUX. — Ce n'est pas très chic. Tu me sembles plus lié après les outrages qu'avant?

LABOSSE. — Oh! outrages consentis, et le sourire aux lèvres!

GIROUX. — Mon gros, tu ne feras pas ça à cette pauvre fille. Tu as l'air de te venger.

LABOSSE. — Elle mérite une petite déconvenue. Elle sera frappée dans son orgueil. Je n'ai jamais aimé l'orgueil. J'avais écrit au chef du cabinet du ministre pour lui recommander chaudement Léontine Falampin.

GIROUX. — Tu n'avais pas encore touché quand tu as écrit?

LABOSSE. — Non. Je n'ai palpé qu'après.

GIROUX. — Bien humain!

LABOSSE. — Je vais lui écrire de nouveau, à ce secrétaire béni, pas plus tard que tout à l'heure, pour lui dire de ne pas donner suite à la chose et que cette fille a cessé de me paraître digne d'intérêt.

GIROUX. — Je ne te reconnais plus.

LABOSSE. — Ah! c'est bien vilain, je le sais! J'agis comme un pur goujat, mais que veux-tu, Edmond! *homo sum*. Et ça me fait un secret plaisir de lui retirer ces palmes que j'allais, et si aisément, Seigneur! lui procurer.

GIROUX. — Tais-toi, tu affectes dans tes réponses et tes manières, depuis quelque temps, je ne sais quoi de renanien et de sadique. Tu m'agaces.

LABOSSE. — Hé! que ne dis-tu vrai! Cet assemblage ne serait pas sans offrir du joli piquant! *(Victor entre avec une lettre sur un plateau.)* Une lettre, Victor?

VICTOR. — Oui, monsieur. Ah! j'oubliais. Monsieur m'a dit de lui faire penser à reporter des poires et des fraises à mademoiselle de l'instit...

LABOSSE, *sévère.* — Eh bien, on n'en porte plus de poires, ni de fraises. On ne porte plus rien. Plus rien du tout. Allez!

VICTOR, *à part, saisi.* — Il y a un cheveu Est-ce qu'il saurait?

LABOSSE, *à Victor.* — Bats en retraite, qu'est-ce que tu attends?

VICTOR. — Je voulais prévenir aussi monsieur qu'il y a une grosse corniche de la tour du Nord qui s'est détachée et qui est tombée cette nuit dans la douve.

GIROUX. — Ton château se décompose, mon pauvre ami. De quand donc date-t-il au juste?

LABOSSE. — De 1546, l'année de la mort de François Ier.

VICTOR. — Pardon, monsieur, 1547.

LABOSSE. — Si tu veux. Ma parole, il n'y a plus de valets!

GIROUX. — Comment, vous savez vos dates, monsieur Victor?

VICTOR. — Mais oui, monsieur le bâtonnier. *(A part.)* Je suis payé pour ça! *(Il sort, sans s'apercevoir qu'il laisse tomber de sa poche un petit papier.*

GIROUX. — Qu'est-ce que c'est que cette

lettre qu'on vient de t'apporter ? On dirait une grosse lettre ?

LABOSSE, *la prenant.* — Sapristi ! c'est du ministère.

GIROUX. — On t'écrit pour te dire que ça y est, je parie ? qu'elle a les palmes? Oh ! que je rirais !

LABOSSE. *(Il ouvre et lit).* — « Monsieur le sénateur, je suis heureux de vous informer, que, sur votre proposition, M. le ministre a bien voulu... *(S'interrompant.)* C'est ça... en plein ! Elle les a !

GIROUX. — Ah ! tant mieux ! Vive la République ! Vive le Président !

LABOSSE. — Tu m'embêtes.

GIROUX. — Mais oui, tant mieux ! D'ailleurs, apprends une chose, c'est qu'au cas où tu aurais donné suite à ton odieux projet, j'étais décidé, moi, en sous-main, à m'employer, et c'est moi qui lui aurais fait avoir son ruban violet, à cette infortunée !

LABOSSE. — Toutes les faiblesses ! Les voilà ces champions des lois !

GIROUX. — Pauvre Léontine, nous lui devons bien ça ! Mais il y a autre chose dans la lettre... Toutes ces paperasses...

LABOSSE, *avec humeur.* — Eh! ce sont les certificats, diplômes. Est-ce que je sais... Tous les papiers de cette petite rosse, que je lui avais demandé de me fournir pour joindre à ma lettre. On me les renvoie.

GIROUX, *qui regarde.* — Elle a une jolie signature, notre Léontine.

LABOSSE. — C'est encore pour me taquiner, que tu dis notre Léontine?

GIROUX. — Pas du tout. C'est moi que ça devrait humilier, moi qui ai eu tes restes? Et c'est toi qui te fâches? Tu as le caractère bien mal fait, décidément.

LABOSSE, *apercevant sur le parquet le papier que Victor, par inadvertance, a laissé tomber avant de s'en aller.* — Qu'est-ce que c'est que ça encore, qui est blanc?

GIROUX, *se levant et le ramassant.* — C'est une lettre pliée. *(L'ouvrant).* « Totor chéri de mon cœur... » C'est Victor qui a perdu ça ici tout à l'heure, parbleu...

LABOSSE. — Une lettre d'amour! Comment! Victor est aimé... aux Tourniquets?... C'est impossible.

GIROUX. — Pourquoi pas? Es-tu drôle!

LABOSSE. — Il n'y a personne à aimer pour lui.

GIROUX. — Quelque paysanne.

LABOSSE. — Non, il n'y en a pas une seule de potable, même pour lui. S'il y en avait, je le saurais. Fais voir la lettre !

GIROUX. — Tout à l'heure. *(Voulant rire.)* C'est peut-être aussi de Falampin... Qui sait ?

LABOSSE, *pincé.* — Ne dis pas de sottises, Giroux. Voilà que tu vas trop loin dans la plaisanterie... Tu me froisses.

GIROUX, *qui a parcouru la lettre.* — Ah ! mon Dieu !

LABOSSE. — Quoi ?

GIROUX. — Nom d'un nom ! Sacré Totor ! Ange de Totor ! Bijou de Totor !

LABOSSE. — Qu'as-tu ? Parle. Es-tu fou ?

GIROUX, *suffoquant de rire.* — J'étrangle... je... La lettre...

LABOSSE. — Eh bien ?

GIROUX. — C'est d'elle, d'elle !

LABOSSE. — Qui ?

GIROUX. — Léontine, la seule, l'unique !

LABOSSE, *bondissant.* — Non ?

GIROUX, *lui présentant la lettre.* — Lis.

LABOSSE. — Oh !

GIROUX, *lisant.* — « Ton petit professeur qui t'adore et te dit à demain. »

LABOSSE, *lisant la signature.* — « Titine ! » Oh ça ! C'est !... c'est... *(D'une voix molle.)* J'en suis malade !

GIROUX. — Hein ! non, mais le crois-tu qu'elle est forte ? Le crois-tu ?

LABOSSE. — C'est un monstre ! Edmond, je vais la faire mettre à pied.

GIROUX. — Pourquoi ?

LABOSSE. — Pourquoi ? Tu le demandes ? Ah çà ! tu es extraordinaire !

GIROUX. — Mais c'est ta colère qui est stupéfiante ! Rions, vieux camarade, roulons-nous. Tirons-nous la langue. C'est d'un comique shakespearien, ce qui nous arrive là, au contraire... Quand nous le raconterons plus tard, à la veillée, à nos petits-enfants, si jamais nous en avons, ils ne nous croiront pas. C'est tellement beau, tellement queue-de-siècle ! Je n'en suis pas encore revenu...

LABOSSE. — Moi, je me serais passé d'y avoir été.

GIROUX. — Ne dis donc pas ça... tu as

vécu, au moins, j'ai vécu... Rappelle-toi Musset. C'est nous qui avons vécu et non pas un être factice... Ah ! tiens, tu es un ingrat de ne pas remercier la destinée quand elle t'envoie des émotions comiques de ce tonneau-là. Moi, je payerais pour en avoir à l'heure.

LABOSSE. — En tout cas, je sais ce que je vais faire.

GIROUX. — Une bêtise.

LABOSSE. — Jeter Victor à la porte, dans la minute. Tu comprends que je ne peux pas conserver une seconde de plus sous mon toit...

GIROUX. — Es-tu enfant ? Tu t'abîmes, je t'assure, tu n'es plus le Labosse que j'admirais jusqu'à ce jour, t'as du plomb dans les reins.

LABOSSE. — Si je n'avais que ça !

GIROUX. — Tu ne peux te passer de Victor. Il faut le garder toujours. C'est ton seul soutien.

LABOSSE. — C'est vrai. Mais c'est aussi celui de Léontine.

GIROUX. — Qu'est-ce que ça te fait ? Tu n'es pas inféodé à Léontine.

LABOSSE. — Ah ! non !

GIROUX. — Ferme donc les yeux.

LABOSSE. — Mais, mon amour-propre... le tien... Tu es en jeu aussi, vis-à-vis de Victor, penses-y? S'il se paye ma tête dans le couloir, il s'offre aussi la tienne, sois-en sûr?

GIROUX. — Ni l'une ni l'autre. Réfléchis et raisonne. Si cette Falampin l'aime, c'est assurément pour lui-même?

LABOSSE. — A-t-il de la chance, celui-là, Car c'est une crapule, tu sais?

GIROUX. — Je m'en doute. Laisse-moi continuer. Si elle l'aime pour lui-même, comme un amant de cœur, tu comprends bien qu'elle n'a pas été lui avouer les petits écarts qu'elle a eus avec nous?

LABOSSE. — C'est vraisemblable, en effet.

GIROUX. — Donc, il ne sait rien.

LABOSSE. — C'est juste; c'est lui qui est trompé !

GIROUX. — Mais oui.

LABOSSE. — Et nous pouvons rester le front haut en sa présence.

GIROUX. — Tu vois bien, tout s'arrange.

LABOSSE. — Tu as raison, tout s'arrange pour le mieux. C'est drôle comme les choses

changent quand on les envisage d'un certain côté.

GIROUX. — Remettons par terre la lettre de Victor, il saura bien la retrouver; laissons Léontine recevoir les palmes académiques, elle ne les a pas volées ; embrasse ton bâtonnier e dis-lui au revoir, mais pas adieu, car il t'empêchera encore plus d'une fois de faire des bêtises. Et par-dessus tout ça, vogue cette vieille galère !

LABOSSE. — Eh bien, je vais partir avec toi, tiens! La campagne ne m'a pas assez réussi pour que je m'y enracine, non. J'avais pensé un moment que l'air pur, les chênes séculaires, la vache qui donne du lait, les petits canards, le facteur, M. le curé, les bonnes œuvres, le phylloxera, la récolte, et mon beau château à jour de 1547 allaient suffire à ce vieillard, en attendant le coup du joli cimetière de village... Eh bien, pas du tout, ça n'a été qu'une veste, et je sens que je ne dételerai d'une façon un peu amusante qu'à Paris, la grande ville. Les voyageurs de la vie, en voiture ! Et à nous le plaisir, pour ce qu'il en reste !

GIROUX. — A la bonne heure, voilà mon Labosse.

LABOSSE. — Ne crains rien. Je t'épaterai encore, va.

TROISIEME PARTIE

I

LABOSSE SE RELANCE

LABOSSE SE RELANCE

LABOSSE.
GIROUX-JODART.
VICTOR.

Chez Labosse, à Paris, dans le rez-de-chaussée de la rue du Vingt-Neuf-Juillet. Vers trois heures.

VICTOR, *seul, assis à l'aise dans un des fauteuils du cabinet de toilette, et s'interrompant de lire les journaux.* — Ils devraient déjà être de retour; à moins qu'ils n'aient empoigné la forte tape. C'est imprudent à leur âge! Ils

ont beau monter très bien tous les deux, une pelle est bien vite ramassée... surtout en tandem! *(A ce moment on cogne au carreau.)* Les voilà. *(Il se lève et va ouvrir. Sur le palier, Labosse et Giroux-Jodard, tous deux en tenue de bicyclistes, maintiennent leur tandem dont ils viennent de descendre à la seconde.)*

GIROUX. — Ouf!

LABOSSE, *à Victor.* — Tu torchonneras à fond Léontine, parce qu'elle est crottée jusqu'aux moelles.

VICTOR. — Oui, monsieur.

GIROUX. — Ah dame! elle a suinté, en effet. Cette pauv' fille, nous la faisons reluire.

LABOSSE. — Mais elle tient bon! Elle a des pneus en bronze. Viens nous décrasser, Edmond. *(Ils entrent dans l'appartement.)*

VICTOR. — Ces messieurs ont été loin, depuis ce matin sept heures?

LABOSSE. — Assez. Nous avons mangé de l'espace.

GIROUX. — On a été déjeuner à Versailles.

LABOSSE, *à Victor.* — Fait un petit monôme dans la ville, souhaité le bonjour de ta part au Roi-Soleil...

GIROUX. — Et nous voilà.

LABOSSE. — Frais comme une rose.

GIROUX. — Comme deux roses.

LABOSSE. — Si tu veux. Prends tes outils, Victor de mon cœur, ton gant de crin et tes flanelles, et arrive étancher mon torse de Praxitèle, parce que je le sens qui dégouline sur le parquet.

GIROUX. — Et le mien de même.

LABOSSE. — C'est de moindre importance.

GIROUX. — Tra la la... Ma guenille m'est aussi chère que la tienne.

VICTOR. — Pleurez pas, on vous pansera tous les deux. *(Dans le cabinet de toilette, ils ont commencé de se dévêtir. Ils sont bientôt nus jusqu'à la ceinture. Victor frictionne Labosse, et Giroux se tamponne la poitrine avec de grosses serviettes.*

GIROUX. — Cristi, que c'est bon et agréable! Sans compter que pour ma gravelle c'est souverain! J'ai toujours été un peu graveleux.

LABOSSE. — Je t'écoute! Non, mais crois-tu que j'ai eu une idée à la Shakespeare le jour où je t'ai proposé d'apprendre la bicyclette et de nous payer un tandem?

GIROUX. — C'est vrai.

LABOSSE. — Il n'y a rien de tel pour tremper les vieillards, va!

GIROUX. — Ma foi, oui. Nous sommes en eau.

LABOSSE. — Ne fais pas de calembours. Tu me comprends bien. Depuis que nous caressons la pédale — tu viens de l'avouer — non seulement nous nous portons comme des anges...

GIROUX. — Comme des anges qui auraient vingt ans de moins.

LABOSSE. — ...Mais moralement aussi nous ne sommes pas comparables avec ce que nous étions auparavant. L'hygiène, vois-tu, Edmond, c'est la bonne moitié de la vertu.

GIROUX. — Tu t'exprimes comme Marc Aurèle.

LABOSSE. — Blague. Je pense à bien des choses dont je me battais l'orbite jusqu'ici. Je commence à flairer l'au-delà, mon petit, et qu'il pourrait bien y avoir, après qu'on nous aura fermé nos beaux yeux, quelque chose d'épatant qui nous guette... et quelque chose de moins folichon que l'opérette... Oui, j'en ai comme un vague!

GIROUX. — Assez. Ne m'attriste pas.

LABOSSE. — Je ne t'attriste pas, je t'améliore. Je t'élève jusqu'à moi.

GIROUX. — Parlons gai. Tu as le gant de crin funèbre, je n'aime pas ça. Soyons tout entiers aux douceurs physiques. Des serviettes chaudes, une belle eau de Cologne russe qui vous emporte le nez, du linge frais qui craque pendant qu'on l'enfile... trouve-moi pour l'instant des joies plus pures, même dans le domaine moral?

LABOSSE. — Je les savoure aussi, crois-le bien. Mais ça ne m'empêche pas de songer que Dieu m'a créé à son image... *(A Victor.)* Frotte donc, animal.

VICTOR. — Mais j'y vais tant que je peux, monsieur.

LABOSSE. — Plus fort que ça encore. Frotte comme sur un âne, à rebrousse-poil et à pleine étrille. *(Victor frotte avec rage.)* A la bonne heure! Quand on me râcle le cuir comme ça... je n'ai qu'à m'imaginer... il me semble que je suis un Romain, et que je sors de l'étuve... Ça me reporte à ces temps-là, oui. Je suis sûr que la toge m'aurait été comme un gant.

GIROUX. — Ça collait moins. Mais ne te plains pas. Je t'ai souvent admiré en chemise et, en effet, tu as la bannière assez romaine. Avec tout ça, moi j'attends que tu me passes Victor, je me refroidis.

LABOSSE. — Prends-le, c'est fini. J'ai chaud comme une caille.

GIROUX. — Frottez-moi comme lui, Victor.

VICTOR. — Aussi comme une bourrique?

GIROUX. — Aussi. *(Victor s'y met.)* Aïe. Vous me faites un mal de chien. Avec quoi est-ce que vous me rabotez-là? avec des clous?

LABOSSE. — Ah! ah! peau de bâtonnier, va. C'est pas de la peau que tu as, c'est de la pellicule, mon pauvre enfant, moins que rien... comme les mirlitons?

GIROUX. — C'est du satin tout bonnement.

LABOSSE. — Veux-tu te taire. Tandis que moi, à la bonne heure : c'est d'un beau grain, ferme et serré ; on ferait des reliures superbes avec ça... du vrai maroquin poli...

GIROUX. — Ah bien. J'ai justement un Sévigné à relier en vingt volumes. Si tu veux me céder de ton cuir...

LABOSSE. — Non. Tu m'as déjà assez tanné.

GIROUX, *à Victor.* — Là! Merci. Ça suffit.

VICTOR. — Ces messieurs n'ont plus besoin de rien?

LABOSSE. — Non. *(Se ravisant.)* Ah! tu te rappelles ce que je t'ai dit?

VICTOR. — Pour cette jeune personne qui doit venir?

LABOSSE. — Oui. Je l'attends d'ici une demi-heure. Tu la feras entrer au salon.

VICTOR. — Et après, monsieur n'y est plus pour personne?

LABOSSE. — Tu l'as dit, Victor. Et maintenant, tu peux te replier en bon ordre. *(Victor s'en va.)*

GIROUX. — Une nouvelle?

LABOSSE. — Non.

GIROUX. — Une ancienne?

LABOSSE. — Non plus.

GIROUX. — Alors quoi?

LABOSSE. — Alors rien. C'est une jeune fille, une jeune fille très mignonne qui m'intéresse.

GIROUX. — Pour quel motif? Le mauvais, bien entendu?

LABOSSE. — Ni le mauvais, ni le bon. Elle m'intéresse en général.

GIROUX. — Et aussi, en particulier voyons? Qu'est-ce que c'est? Conte-moi ça? Où l'as-tu déterrée?

LABOSSE. — Je ne l'ai pas déterrée. On me l'a recommandée.

GIROUX. — Qui? Oh! que tu m'agaces! Il faut t'arracher les mots comme des dents!

LABOSSE. — Des médecins, des gens de l'Assistance publique.

GIROUX. — D'où vient-elle?

LABOSSE. — De la Salpêtrière. Es-tu content?

GIROUX. — Hein?

LABOSSE. — Là. J'étais sûr que tu allais faire une tête de benêt.

GIROUX. — C'est donc une folle?

LABOSSE. — Mais non, imbécile. Pour qui me prends-tu? Grâce au ciel, je ne suis pas encore tombé si bas! Labosse est bien corrompu, hélas oui! Mais pas à ce degré! Non, mon ami, ce n'est pas une folle, c'est une hystérique... une simple hystérique...

GIROUX. — C'est encore pire!

LABOSSE. — Mais tais-toi donc! Tu ne me laisses pas finir. Une hystérique li-bé-rée... Libérée, guérie, comprends-tu?

GIROUX. — Et quel âge a-t-elle?

LABOSSE. — Elle dit qu'elle a seize ans. Mais elle ment, elle doit avoir bien davantage.

GIROUX. — Et tu as un rendez-vous tout à l'heure avec elle? Oh! oh!

LABOSSE. — Un rendez-vous! Tu as toujours une façon dégoûtante d'interpréter les choses les plus avouables? Ce n'est pas un rendez-vous. Elle vient pour causer... tout bêtement... pour me dire sa petite affaire, et que je voie un peu comment on pourrait la soulager, l'empêcher de crever de faim.

GIROUX. — Elle est donc dans la misère?

LABOSSE. — Noire.

GIROUX. — Mais les gens de l'Assistance publique?

LABOSSE. — Eh bien, ils me la recommandent chaudement. Qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent de plus? Tu es un peu bouché, Edmond, aujourd'hui?

GIROUX. — Écoute, je suis complètement abasourdi. Cette petite, la Salpêtrière... Comment tout ça s'est-il agencé? J'ai absolument besoin que tu entres dans les détails

LABOSSE. — Je vais y entrer, buse.

GIROUX. — Je suis pendu à tes lèvres.

LABOSSE. — Depuis une couple d'années, j'avais une envie bleue de visiter la Salpêtrière. Cette semaine, ça s'est enfin emmanché, par un médecin très sérieux dont j'ai fait la connaissance à un bar du Moulin Rouge. Il m'a fait parcourir tout ça jeudi dernier où il était de service. C'est épatant. D'abord comme maçonnerie, le bazar est une très chic chose. J'y demeurerais, moi qui te parle.

GIROUX. — Qu'as-tu vu?

LABOSSE. — Tout. Les folles, les jeunes, les vieilles, les repoussantes, les gâteuses. J'ai vu la chapelle, les cuisines, les jardins, les lavabos, le boudoir de suspension, l'atelier de moulage, les salles de photographie et le cabanon où Sarah, par gaminerie, s'est fait boucler pour jouer une scène de folie furieuse. Mais ce qui m'a plu jusque par-dessus les oreilles...

GIROUX. — Je te sens venir.

LABOSSE. — Ce sont les hystériques. Figure-toi des beaux dortoirs blancs où je ne sais combien de jeunes personnes tranquilles, tout

à la douce, avec des airs de petites ménagères de Hollande, cousent, brodent, tricotent... à se croire dans un béguinage ? Y en a qui chantent des cantiques, des petites histoires de mois de Marie, elles ont les yeux baissés, un air de messe basse ; on leur donnerait le bon Dieu. Et cependant il s'en trouve beaucoup — pas toutes — qui ont fait les quatre cents coups et mené une vie d'artilleur !

GIROUX. — Tu as bien dû en voir quelques-unes d'effrontées qui disaient des mots à ne pas répéter ?

LABOSSE. — Non, rien de vilain... Du moins, c'était pas le moment. Tout ce que j'ai remarqué, c'est que certaines avaient des tics, des gestes saccadés, comme quand on sucre des fraises, par rapport, — les pauvres diablesses, — aux phases de leur sacrée maladie. En passant par derrière, j'en ai pincé une jusqu'au sang.

GIROUX. — Tu as fait ça ?

LABOSSE. — On me l'avait demandé, le médecin, pour m'amuser.

VICTOR. — C'est cruel.

LABOSSE. — Mais non. Justement c'était

pour me montrer qu'elle ne sentait rien, que ça ne lui faisait aucun mal.

GIROUX. — Il s'agissait peut-être de celle que tu attends tout à l'heure?

LABOSSE. — Non, celle-là c'en est une autre, bien plus jolie. Elle lisait *Paul et Virginie*, mon cher, quand je l'ai remarquée... Une hystérique qui lit *Paul et Virginie* ; hein, comment trouves-tu ça? C'est un peu de nos jours?

GIROUX. — Continue.

LABOSSE. — J'ai demandé : « Et cette petite bergère-là? Qu'est-ce que c'est? — Oh! bien sage, bien mignonne, m'a-t-on répondu. Nous attirons tout à fait votre attention sur elle, monsieur le sénateur. Elle est bien intéressante. »

GIROUX. — Et naturellement, elle t'a intéressé?

LABOSSE. — Illico. Ni père ni mère, personne au monde. Elle était guérie depuis trois mois et elle allait sortir le surlendemain, sur son propre désir, parce que tu sais que ces malades-là ne sont pas prisonnières. On les laisse libres, entièrement libres. J'ai donc

causé cinq minutes avec elle, les tenants et les aboutissants, je lui ai dit : « Eh bien, mon enfant, venez me voir après-demain. Nous bavarderons ». Elle m'a dit merci, elle a accepté, et je l'attends comme le gros lot.

GIROUX. — Et où vas-tu? As-tu réfléchi dans quoi tu t'embarques?

LABOSSE. — Comment... Dans quoi je m'embarque? Mais dans une bonne action. Grâce à moi, cette enfant n'est pas sur le pavé. Elle va déjeuner et dîner tant que ça lui fera plaisir.

GIROUX. — Et après?

LABOSSE. — Après?

GIROUX. — Oui... Tu espères quelque chose?

LABOSSE. — Moi!... Mais dame... écoute donc?

GIROUX. — Ne mens pas. Tu espères qu'elle ne sera pas ingrate?

LABOSSE. — Quand ça serait. Elle est bien libre si elle a de la reconnaissance pour moi, plus tard, de me la témoigner.

GIROUX. — De quelle façon?

LABOSSE. — Celle qui lui plaira.

GIROUX. — Monstre ! Tiens, tu me révoltes.

LABOSSE. — Mais ne te mets pas en colère. Je te jure que je n'ai aucune idée, ni dans le sens de la vertu, ni dans l'autre. Tu vas chercher midi à quatorze heures. C'est beaucoup plus simple que ça. J'ai vu à la Salpêtrière une gentille petite hystérique, on m'a dit qu'elle avait eu dans le temps jusqu'à quarante attaques par jour, et qu'elle était magnifique à voir dans ces moments-là quand elle faisait le pont, qu'aujourd'hui elle était complètement guérie mais sans ressources. Comme j'ai le cœur d'un père, je l'ai aussitôt accueillie, je vais m'occuper d'elle, ça m'amuse, ça lui vient en aide, et puis c'est tout. Mais je n'ai pas encore réfléchi plus loin. *(On entend un coup de timbre.)* Tiens, on tire la bobinette. C'est elle. Rentre donc ta morale, et fiche ton camp. A demain.

GIROUX. — Toi, tu finiras en cour d'assises.

II

MARIE AVOINE

MARIE AVOINE

LABOSSE.

MARIE. *Seize ans...*

Victor vient de faire entrer et asseoir au salon la jeune fille à qui Labosse avait donné rendez-vous. Mise très simple. Jolie, fraîche, et cheveux follets de blonde. Elle pose à côté d'elle un petit paquet, et elle attend. Mais aussitôt Labosse paraît, avec son sourire de faune paternel, et sa belle figure des grandes entreprises.

LABOSSE. — Bonjour, mon enfant. Vous

voilà exacte. A la bonne heure ! Êtes-vous bien assise ?

MARIE. — Oui, monsieur.

LABOSSE. — Non. Mettez-vous dans ce fauteuil, près de moi.

MARIE. — Ce n'est pas la peine, monsieur, je suis très bien là.

LABOSSE. — Et comment va-t-on depuis cette Salpêtrière ?

MARIE. — A merveille, monsieur. M'en voilà sortie tout à fait depuis ce matin.

LABOSSE. — Alors nous allons causer, si vous le voulez bien, ma chère enfant, puisque c'est pour ça que je vous ai demandé de venir. Cette vieille bête de papa en cheveux blancs ne vous fait pas peur ?

MARIE. — Oh ! monsieur !

LABOSSE. — Vous ne me trouvez pas l'air méchant ?

MARIE. — Non, monsieur. Au contraire.

LABOSSE. — Vous l'avez dit, ma petite mignonne. Je suis bien bon. Trop bon. Vous m'intéressez, comprenez-vous ? Votre situation me touche. Il me semble que je vous connais depuis longtemps, que je vous ai vue toute

petite, et déjà tenue sur mes genoux. Oui... je ne sais pas pourquoi je me figure ça... surtout les genoux...

MARIE. — Malheureusement c'est impossible que vous m'ayez connue, monsieur.

LABOSSE. — Vous croyez ? Enfin, ça ne fait rien, laissez-moi me l'imaginer, ça fait partie de l'intérêt que je vous porte... Bref, je ne demande qu'à vous aider et à vous soutenir dans la vie, puisque vous êtes seule au monde... Vous êtes bien seule, n'est-ce pas?... Vous me l'avez promis? Pas de bêtises?

MARIE. — Toute seule, oui, monsieur.

LABOSSE. — Personne, personne?

MARIE. — Personne.

LABOSSE. — C'est parfait. Quel malheur, mon enfant, que la solitude! Mais je suis là. Et d'abord, rappelez-moi votre nom.

MARIE. — Marie Avoine.

LABOSSE. — J'aime bien Marie. Et Avoine aussi, c'est printanier. Enfin, peu importe. Alors, c'est à cette petite Marie Avoine que nous allons désormais avoir affaire? Êtes-vous bien en confiance avec moi, ma petite enfant?

Répondez franchement, je ne me fâcherai pas. Mais là, bien en confiance?

MARIE. — Oh! oui, monsieur.

LABOSSE. — Comme avec un prêtre?

MARIE. — Presque.

LABOSSE. — C'est bon, c'est déjà très bon; le reste viendra tout seul.

MARIE. — Une première fois, n'est-ce pas, monsieur, vous m'excusez? Je suis encore un peu timide.

LABOSSE. — Mais oui... mais oui... je n'en demande pas tant. Alors, Marie Avoine, voyons, racontez-moi un peu votre histoire... tout ce petit passé?

MARIE. — Hélas, monsieur, ça n'est pas gai.

LABOSSE. — Je m'en doute, ma mignonne, et c'est justement pour ça que je vous le demande. Je pense bien que je ne vais pas me rouler.

MARIE. — Voilà, monsieur, je suis née...

LABOSSE. — Les grandes lignes seulement!

MARIE. — Oh! ça ne sera pas long, monsieur. Je suis née je ne sais pas où, de parents pauvres... ou riches...

LABOSSE. — ... Mais honnêtes?

MARIE. — Je le pense, monsieur, je veux le croire, mais je n'en sais rien, parce que je ne les ai jamais connus. J'ai été abandonnée sous la banquette d'un wagon de troisième classe, à l'âge de deux mois...

LABOSSE. — Mais c'est un feuilleton ! Continuez.

MARIE. — On m'a trouvée à la station de Vanves-Malakoff. Un brave maraîcher du pays, qui descendait du train à ce moment-là, m'a prise, et adoptée plus tard, parce qu'il était resté veuf sans enfant et qu'il trouvait ça très triste. Il s'appelait M. Avoine, et comme je n'avais pas de nom, et que sa femme à lui s'était appelée Marie, il m'a donné le nom de Marie Avoine.

LABOSSE. — C'est très touchant. Après ?

MARIE. — Je suis restée sa petite fille jusqu'à l'âge de treize ans et j'aurais été très heureuse si je n'avais pas été toujours malade, et traînante à croire que je ne vivrais pas.

LABOSSE. — Eh bien, mon enfant, à votre frimousse, on ne le dirait pas, et vous vous êtes joliment requinquée, ah dame, oui !

MARIE. — C'est vrai, à présent, je me porte

à peu près bien, mais je ne suis pas encore aussi solide que j'en ai l'air.

LABOSSE. — Vous avez la jeunesse, ma mignonnette.

MARIE. — Mais pas de santé.

LABOSSE. — Ça en tient lieu. C'est la première des santés que d'être jeune et d'avoir... Combien avez-vous ?

MARIE. — Seize ans et demie dans deux mois.

LABOSSE. — Seigneur ! Si ça n'est pas scandaleux d'être gentille à croquer comme un petit pain ! et de se plaindre quand on va décrocher seize ans et demie dans deux mois !

MARIE. — Mais je ne me plains pas, monsieur.

LABOSSE. — A la bonne heure, ça serait offenser le bon Dieu. Dites-moi, est-ce que vous êtes pieuse ?

MARIE. — Oh ! oui monsieur !

LABOSSE, *inquiet*. — Ah ! vous êtes... pieuse. Si pieuse que ça ? Vous avez de la religion ?

MARIE, *avec élan*. — Oh ! monsieur ! Sans ça... Mais sans ça... qu'est-ce que je serais devenue ? Et encore à présent qu'est-ce que je deviendrais ?

LABOSSE. — A présent, je suis là, vous

n'avez plus rien à craindre, ni pour maintenant ni pour l'avenir.

MARIE. — Vous êtes vraiment trop bon, monsieur !... Mais enfin, malgré ça...

LABOSSE. — Continuez, continuez... Nous reparlerons de cette affaire-là, après, au dessert. Vous en étiez à M. Avoine...

MARIE. — Mon père adoptif, oui, monsieur. Il m'adorait, il m'a soignée toujours avec un dévouement...

LABOSSE. — Eh bien, je le remplacerai, ma chère enfant, je serai votre second père adoptif, un bon papa Avoine, moi aussi, et quand vous serez malade, je vous soignerai bien aussi, allez, je vous dorloterai...

MARIE. — Je vous remercie, monsieur, je ne suis pas si exigeante.

LABOSSE. — J'ai hâte de savoir la suite. Pourquoi n'êtes-vous pas restée chez M. Avoine? Comment vous trouvez-vous toute seule aujourd'hui ?

MARIE. — Il est mort, monsieur.

LABOSSE. — Je m'en doutais.

MARIE. — Les médecins n'ont jamais su de quoi.

LABOSSE. — Ça leur arrive.

MARIE. — Il s'en est allé tout d'un coup, un jour d'été, entre mes bras, dans un de ses beaux plants d'asperges. Ça m'a donné une secousse telle, que c'est à dater de là que j'ai commencé à ressentir les premiers troubles nerveux qui m'ont amenée deux ans après à la Salpêtrière.

LABOSSE. — Pauvre gringalette ! Et pendant ces deux ans qui ont suivi sa mort ? *(Il s'aperçoit qu'elle a les larmes aux yeux.)* Vous pleurez ? Faut pas pleurer... Bigre de bigre, je vous le défends bien !

MARIE. — Parce que j'ai du chagrin de repenser à ce pauvre papa.

LABOSSE. — N'y pensez plus. Il est heureux.

MARIE. — Oh ! bien sûr. Il chante dans le paradis.

LABOSSE. — J'en suis persuadé. Mais séchez-moi ces yeux-là, et bien vite. Moi qui vous parle, ma pauvre petite, mais j'en ai eu des chagrins, en quantité, dans ma vie. Ah ! il m'en est tombé des tuiles, pas drôles, plus qu'il ne vous en tombera jamais ! Eh bien, je n'ai jamais pleuré. Pas une goutte.

MARIE. — Parce que vous êtes décoré, tiens, et sénateur... Ça vous fortifie.

LABOSSE. — Bien peu, allez. Non, c'est mon énergie personnelle qui m'a soutenu dans les embêtements.

MARIE. — Vous avez perdu aussi des personnes que vous aimiez?

LABOSSE. — Je vous écoute!

MARIE. — Votre femme?

LABOSSE. — D'abord; il y a longtemps!

MARIE. — Ça vous a fait de la peine?

LABOSSE. — Oh! ne m'en parlez pas? J'ai failli du coup passer à gauche.

MARIE. — Et qui encore?

LABOSSE. — Tous. Ils ont tous détalé.

MARIE. — Vous n'avez pas eu d'enfants?

LABOSSE. — Si une fille, qui n'a pas été heureuse avec son mari, Paul Costard, un gredin.

MARIE. — Et qui est morte?

LABOSSE. — Non, mais c'est tout comme. Elle est remariée à un prince et elle habite en Italie, à Rome.

MARIE. — Où est le pape? Il faut aller la retrouver.

LABOSSE. — Ah bonsoir! c'est trop loin à mon âge! Et puis je ne veux pas quitter Paris. C'est à Paris que je rendrai ma belle âme.

MARIE. — Ne parlez pas comme ça, je vous en prie.

LABOSSE. — Vous en auriez donc un petit peu de chagrin, bien vrai, si je piquais une tête?

MARIE. — Oui.

LABOSSE, *content*. — Oh! la gentille!... la belle... et bonne petite!... Et alors, je vous demandais ce que vous aviez fabriqué pendant ces deux ans qui ont suivi le départ de ce pauvre M. Avoine? Car je veux tout savoir, moi!

MARIE. — Je faisais la lecture à une vieille dame qui demeurait place de la Bastille. Une vieille dame toute seule et rentière qui avait des chats, et qui adorait qu'on lui lise les livres.

LABOSSE. — Quels livres?

MARIE. — Tous. Voltaire, et puis les feuilletons du *Petit Journal*. Et puis...

LABOSSE. — Ça ne va guère ensemble.

Ainsi, vous avez lu Voltaire? Un rude homme, hein?

MARIE. — Oui, il a laissé son nom à un boulevard.

LABOSSE. — Aimez-vous ce qu'il a fait?

MARIE. — Oh! c'est-à-dire que je disais tout haut ce que je voyais d'écrit, mais je ne lisais pas. Ça m'ennuyait, alors je pensais à autre chose.

LABOSSE. — A quoi?

MARIE. — A Dieu et aux religieuses.

LABOSSE. — En lisant Voltaire?

MARIE. — Oui. Qu'est-ce qui vous étonne?

LABOSSE. — Rien... C'est extraordinaire! Ne faites pas attention, ma mignonne, vous êtes un petit bijou unique d'enfant, et vous me captivez de plus en plus. Alors vous étiez donc chez cette dame? Un bon type aussi, vous savez? Je regrette bien d'avoir végété jusqu'ici sans la connaître. Est-ce qu'elle vit toujours?

MARIE. — Elle est morte.

LABOSSE. — Aussi? Ah çà, vous leur fichez donc la guigne à vos vieux, ma pauvre petite? Ah je le déplore qu'elle ait quitté ses chats

pour toujours, cette brave dame, sans quoi je vous aurais demandé de me présenter.

MARIE. — Elle est morte, monsieur, morte subitement.

LABOSSE. — Oui, il n'y rien à faire. Et, pas dans vos bras, j'imagine?

MARIE. — Si monsieur.

LABOSSE. — Encore? comme le père Avoine? Ah çà!

MARIE. — Oui, monsieur, comme mon premier papa.

LABOSSE. — Bigre! Vous en avez de gaies. Faut faire attention avec vous.

MARIE. — J'ai eu aussi beaucoup de chagrin, moins que pour papa... mais tout de même beaucoup. J'étais en train de lui lire *les Mystères du Vatican*, au moment où elle a passé.

LABOSSE. — Qu'est-ce que c'est que ça?

MARIE. — Un feuilleton d'un journal. Je ne me rappelle plus. Est-ce que c'est de Voltaire?

LABOSSE. — Non, non. Mais il a fait l'équivalent. Et après la dame?

MARIE. — Après la dame, j'ai été mise sur le pavé par sa nièce.

LABOSSE. — Elle n'aimait pas qu'on lui fasse la lecture, celle-là?

MARIE. — Il faut croire. Et elle m'a jetée à la porte.

LABOSSE. — Vous me lirez à moi, mon loup, et de belles affaires... que je vous choisirai... que nous chercherons ensemble...

MARIE. — Avec des images?

LABOSSE. — Que oui!

MARIE. — La vie des Saints?

LABOSSE. — Oui... ou bien autre chose.

MARIE. — C'est si amusant, tout ce qui a rapport aux saints!

LABOSSE. — Il y a d'autres choses qui le sont bien davantage. Enfin, nous n'y sommes pas. Alors, qu'avez-vous fait mon pauvre petit, une fois dehors de chez la dame de la Bastille?

MARIE. — J'ai couru dans Paris, toute la journée comme une folle, et, le soir, en pleine rue, j'ai été prise de ma première attaque. Je suis tombée par terre en criant.

LABOSSE. — C'était votre hystérie qui commençait à crever?

MARIE. — Oui, monsieur. On m'a ramassée,

on disait que j'étais grise. J'ai été menée au poste. Heureusement le commissaire de police avait un ami qui était médecin à la Salpêtre, il m'y a recommandée, j'y suis entrée, restée plus d'un an, guérie. L'autre jour, vous êtes venu nous visiter, on vous a dit que j'étais bien intéressante, que je me trouvais à la veille de sortir et toute seule au monde, sans aucune ressource. Vous avez dit que vous arrangeriez ça. Me voilà. J'ai fini.

LABOSSE. — Eh bien, ma chère enfant, c'est simple comme bonjour, c'est tout ce qu'il y a de plus simple : je me charge de vous.

MARIE. — Comment ça, monsieur? Je ne peux pas croire... qu'est-ce que ça veut dire?

LABOSSE. — Ça veut dire que vous allez vivre ici, avec moi.

MARIE. — Comme si j'étais votre fille?

LABOSSE. — Plutôt ma nièce. Vous prendrez vos repas avec moi, vous aurez votre chambre à vous, où vous pourrez vous enfermer à clef, si vous voulez.

MARIE. — M'enfermer? pourquoi?

LABOSSE. — C'est-à-dire que vous serez libre ici de faire tout ce que vous voudrez.

Jamais votre vieux ne vous contrariera. C'est comme si je vous adoptais, comprenez-vous?

MARIE. — Oui, monsieur. En voilà du nouveau! Êtes-vous bon! J'en suis tellement saisie que je ne trouve rien... je ne sais pas comment vous remercier...

LABOSSE. — Ne me remerciez pas. C'est vous qui me faites plaisir et qui me rendez service.

MARIE. — En quoi?

LABOSSE. — Ça serait trop long à vous expliquer pour le moment. Ainsi, vous acceptez? Vous voulez bien vivre avec moi?

MARIE. — Mais oui, monsieur, je ne demande pas mieux!

LABOSSE. — Vous êtes un amour, ma chère enfant, un vrai petit pigeon-vole. *(Elle rit.)* Ça vous fait rire? Je vous dis des bêtises et des mots d'amitié parce que je suis très heureux... Vous ne pouvez pas savoir. Dites-moi, mon petit, je suis encore bien, n'est-ce pas? J'ai tout de même mon petit galbe. Quel âge me donnez-vous?

MARIE. — Dame, voyons... tout près de quatre-vingt.

LABOSSE, *suffoqué*. — Quatre-v... oh! soixante-douze, mon petit enfant. Même pas. Soixante-douze dans un mois. Et je vais à Versailles en tandem avec Giroux, comme si je gobais un œuf. Croyez-vous, hein?... les jeunes gens!

MARIE. — Qui ça, Giroux?

LABOSSE. — Un de mes amis, mon meilleur, je peux le dire, qui chatouille la pédale avec moi.

MARIE. — C'est aussi, comme vous, un homme respectable?

LABOSSE. — Très. Vous le connaîtrez.

MARIE. — Et des prêtres?

LABOSSE. — Que voulez-vous dire?

MARIE. — Des prêtres, en connaissez-vous?

LABOSSE. — Pas des flottes. Non.

MARIE. — Ah! quelle est votre paroisse?

LABOSSE. — Je ne sais pas... C'est comme mon arrondissement... je n'ai pas la mémoire des noms.

MARIE, *très surprise*. — Comment! vous voulez plaisanter?

LABOSSE, *qui veut se ratraper*. — C'est-à-dire... si... c'est... que je suis bête! C'est Saint-Roch... là, à deux pas... ce vieux Saint-Roch!

MARIE. — Vous m'y mènerez, n'est-ce pas?

LABOSSE. — Oui. De temps en temps. *(A part.)* Oh! mais elle a trop de religion!

MARIE. — Tous les dimanches. Nous irons ensemble à la messe.

LABOSSE. — C'est ça, avant les courses. Mais à la Salpêtrière, vous n'y alliez pas à la messe?

MARIE. — Toujours, monsieur, toujours.

LABOSSE. — Il y a donc une chapelle?

MARIE. — Immense, superbe.

LABOSSE. — Pas désaffectée? Oui... vous avez raison. Maintenant je me rappelle.

MARIE. — Alors, comme ça, vous ne connaissez pas de prêtres, spécialement?

LABOSSE. — Spécialement? Non.

MARIE. — Tant pis.

LABOSSE. — Mais pourquoi désirez-vous donc tant que ça que je connaisse des prêtres?

MARIE. — Oh! Pas des. Un seul.

LABOSSE. — Eh bien, un seul?

MARIE. — Pour que vous m'y conduisiez le plus tôt possible.

LABOSSE. — Un prêtre? pourquoi faire?

MARIE. — Parce que je ne suis pas baptisée, monsieur.

LABOSSE. — Ah!

MARIE. — Et que je veux être baptisée.

LABOSSE. — Ah!

MARIE. — Et puis ensuite pour qu'il m'apprenne mon catéchisme.

LABOSSE. — Oh! aussi? Je vous l'apprendrais, moi, à la rigueur. Ça me le rapprendrait par la même occase.

MARIE. — Parce que je veux faire ma première communion.

LABOSSE. — Votre prem... Bon, bon. De mieux en mieux...

MARIE. — Voilà.

LABOSSE. — C'est tout? Oh! vrai, je ne savais pas que vous fussiez si pieuse... mon enfant... non franchement je ne m'en doutais guère... Sans ça... dame... ma foi...

MARIE. — Quoi?

LABOSSE. — Rien...

MARIE. — Alors vous allez vous occuper tout de suite d'un prêtre, un bien?

LABOSSE. — Un bien? Je n'en connais qu'un, c'est celui de mon village, le curé des Tourniquets.

MARIE. — Écrivez-lui.

LABOSSE. — Aujourd'hui même? Vous êtes si pressée que ça?

MARIE. — Je crois bien, si je tombais malade en état de péché mortel... pensez donc!

LABOSSE, *mélancolique.* — Ma pauvre enfant, vous vous exagérez... on n'en meurt pas, allez! Enfin, puisque vous y tenez, je vais lui écrire... parce que moi, toutes ces affaires-là... le catéchisme, la première communion... tout le diable et son train, je n'y entends goutte, je ne vous le cache pas.

MARIE, *consternée.* — Oh monsieur? Comme vous parlez! Seriez-vous?... Je n'ose pas.

LABOSSE. — Osez.

MARIE. — Seriez-vous impie?

LABOSSE. — Non. Mais... tiède... je suis plutôt tiède... c'est vrai. Je l'ai lu, moi, votre Voltaire.

MARIE. — Quel malheur? Oh! comme je vais prier pour vous, monsieur, maintenant d'abord, et puis au couvent.

LABOSSE. — Au couvent?

MARIE. — Oui. Je veux me faire religieuse.

LABOSSE, *abasourdi.* — Tiens... tiens! Ah! bien, celle-là, par exemple!...

MARIE. — Aussi, tout le temps que je vais rester avec vous, d'ici à ce que j'entre en religion, je le passerai à bien vous soigner...

LABOSSE. — Je ne suis pas malade. Merci.

MARIE. — Comme si j'étais votre fille. Je suis sûre que vous ne dites plus vos prières?

LABOSSE. — Inutile. Je n'ai besoin de rien.

MARIE. — Voulez-vous me montrer ma chambre, ma petite cellule?

LABOSSE. — Oui. *(A part.)* Oh! j'en suis démoli!. . *(Haut.)* Ça n'est pas encore arrangé pour vous. Jusqu'à présent... c'était la chambre d'amis. Tenez, voyez-vous? *(Il s'est levé et a été entr'ouvrir une porte. Elle se penche et regarde.)*

MARIE. — Elle est très jolie, cette chambre! Mais pourquoi y a-t-il des glaces dans le lit?

LABOSSE. — Parbleu, pour... éclairer la pièce... qui est sombre.

MARIE, *regardant aux murs.* — Vous avez beaucoup de jolies choses! *(Montrant les nudités mythologiques encadrées.)* Mais ça? oh! ce n'est guère convenable!

LABOSSE. — Ce sont des saints... des saints qu'on mène au supplice... on les a dévêtus.. alors...

MARIE. — Ne mentez pas pour moi.

LABOSSE, *fâché*. — Je les enlèverai, là!

MARIE. — Non. Laissez-les. Je ne regarderai pas. Voilà tout.

LABOSSE. — Sortons, tenez, ne restons pas ici. J'ai besoin de prendre l'air. Je vais envoyer Victor chercher un sapin, et nous irons au bois. Ça vous sourit-il?

MARIE. — Au Bois de Boulogne?

LABOSSE. — Oui. Vous le connaissez?

MARIE. — Non. Je ne connais que le Vincennes.

LABOSSE. — Attendez-moi, mon petit. Je vais me harnacher. *(En s'en allant. A part.)* Non. Mais quelle tuile! Quelle cheminée! Est-ce assez de la décadence! Me voilà! moi Labosse, avec une apprentie religieuse sur les bras à présent! Je ne l'ai pourtant pas cherchée, nom d'un bonhomme! Mais, c'est comme un fait exprès, tout me vient dans la main, à moi, tout m'arrive!

III

DOUCES HEURES

DOUCES HEURES

LABOSSE.
LE CURÉ DES TOURNIQUETS.
MARIE.

Chez Labosse. Dans la chambre de Marie.

LE CURÉ. — Je suis confondu de tout ce que vous venez de me raconter, mon cher sénateur !

LABOSSE. — Pas plus que moi quand je l'ai appris !

LE CURÉ. — L'histoire de cette chère enfant tient du prodige.

LABOSSE. — Épatant! C'est à n'y rien comprendre.

LE CURÉ. — Que non pas. C'est matière à réflexions profondes, cher monsieur. Dans la vie de cette petite, moi je vois à chaque pas le doigt de Dieu.

LABOSSE. — Votre parole! Vous le voyez?

LE CURÉ. — Radieux! lumineux! Et ce doigt sacré devait ramener un jour ou l'autre la brebis errante. *(A Marie.)* Mon enfant, il faut bénir le ciel...

MARIE. — Oh oui! monsieur le curé.

LE CURÉ. — ... D'avoir permis que M. Labosse fût sur la route où vous passiez!

LABOSSE. — Ah dame! c'est un hasard, un pur hasard que j'aie été ce jour-là tirer ma quille au Moulin Rouge!

LE CURÉ. — Que signifie? Quel moulin?

LABOSSE. — Rien. C'est un site, un endroit de Paris...

LE CURÉ. — D'où on a de la vue?

LABOSSE. — Oui. Eh bien, je veux dire que si je n'avais pas été à cet endroit-là, en question, je n'y aurais pas rencontré le médecin par l'entremise duquel j'ai pu visiter

la Salpêtrière et faire la connaissance de mademoiselle.

LE CURÉ. — Le doigt de Dieu, mon cher monsieur. Il n'y a pas de hasard. Le hasard c'est lui, c'est le Créateur.

LABOSSE. — Je commence à le croire. Tout ce qui m'arrive est tellement carthaginois! Ah! je suis déjà revenu de bien des choses, mon cher curé. Je ne vous ne le cache pas, je traverse une crise. Une crise aiguë. Je suis troublé. Et c'est pas facile, vous savez, de me troubler?

LE CURÉ. — Vous vous détachez de la terre et vous êtes en train de pressentir les choses éternelles. Voilà tout bonnement ce qui vous arrive, mon cher ami. D'ailleurs, entre nous, il n'est que temps, vous touchez à l'heure du repos, du grand repos.

LABOSSE. — *Requiem æternam.* Vous êtes drôlet, l'abbé. Vous me donnez déjà l'absoute!

LE CURÉ. — Ah! plût à Dieu que je fusse-là penché sur vous, quand viendra pour la pauvre âme, mon cher fils, ce redoutable et beau moment!

LABOSSE. — Oui. Eh bien, blaguons d'autre chose, hé?

MARIE. — N'attristez pas cet excellent M. Labosse qui est si bon, et que j'aime de tout mon cœur.

LE CURÉ. — Vous avez raison de l'aimer, ma chère enfant, car sans lui, que seriez-vous devenue? Je ne veux pas même l'envisager, mais j'en ai le frisson.

LABOSSE. — Moi aussi.

LE CURÉ, *à Marie.* — Mais, revenons à vous, ma bonne petite enfant. Quand je songe que dans huit jours au plus tard, vous allez être lavée par l'eau sainte du baptême, dans cette belle église de Saint-Roch, et que cette eau purifiante c'est ma vieille main qui la versera sur votre front... eh bien, je l'avoue, je suis ému... C'est aussi la première fois qu'il m'arrive de faire un baptême dans d'aussi spéciales et touchantes conditions. M. Labosse voudra bien vous tenir sur les fonts?

LABOSSE. — Hein? Quoi? Il faudra que je la tienne...

LE CURÉ. — C'est une façon de parler J'entends par là que vous serez le parrain tout désigné.

LABOSSE. — Ah? Bien volontiers.

LE CURÉ. — Mais qui sera la marraine?

LABOSSE. — Saperlotte! c'est vrai! Je n'y avais pas songé!

LE CURÉ. — Oh! il en faut une, absolument.

LABOSSE. — On la trouvera. N'ayez pas peur, je vais piocher ça.

LE CURÉ. — Quelqu'un de convenable?

LABOSSE. — Parbleu!

MARIE. — Je voudrais déjà y être.

LE CURÉ. — Et après, dans quelques mois, ce sera votre première communion. Oh! ma petite enfant!

MARIE. — Oh! monsieur le curé!

LE CURÉ. — Je veux que vous vous approchiez ce jour-là de la sainte table, aux Tourniquets, chez moi, dans la pauvre petite église dont je suis depuis trente ans le pasteur. Le bon Dieu descendra mieux en vous, mon enfant, que si vous le receviez dans le plus beau temple. C'est donc encore ma vieille main qui vous donnera le pain des anges, et M. Labosse, votre parrain, votre tuteur, autant dire votre bon père adoptif, sera encore là, et de son banc qui est placé dans le chœur, il s'attendrira, j'en suis sûr, à vous regarder

dans vos voiles blancs, tout illuminée d'un rayon divin.

LABOSSE, *mélancolique.* — C'est bien possible. Vous savez que je l'ai faite aussi, l'abbé?

LE CURÉ. — Quoi donc?

LABOSSE. — Ma première communion.

LE CURÉ. — Comment! Par mon bréviaire! Tenez, voilà que vous me faites jurer. Mais je le pense bien!

LABOSSE. — Ah! par exemple, il y a longtemps! J'étais heureux, quand j'étais petit. Je voudrais bien pouvoir me retrouver à ce moment-là. Oui, je le voudrais bien.

LE CURÉ. — Ce serait trop commode! *(A Marie.)* Et alors, ensuite, après votre première communion, vous vous préparerez à votre noviciat, jusqu'au jour où vous entrerez dans le troupeau des filles du Seigneur.

MARIE. — Religieuse, oui... Mon bonheur! Mon seul rêve!

LABOSSE. — Et moi, ce jour-là, je serai tout seul, comme un vieux paquet. Ça sera gai!

LE CURÉ. — Ne dites pas de mauvaises paroles, cher monsieur

LABOSSE, *à Marie.* — Vous ne pouvez donc pas attendre que je sois refroidi pour vous cloîtrer ?

LE CURÉ. — Dieu n'attend pas.

LABOSSE, *chagrin.* — Je ne le ferais peut-être pas poser longtemps. Oui, j'ai idée que ça va finir un de ces quatre matins, cette plaisanterie de soixante-dix-neuf ans !

LE CURÉ. — Tout doit finir. Mais ne parlez pas ainsi, de peur que Dieu ne vous prenne au mot ?

LABOSSE. — Bah ! je ne tiens plus à rien. C'est vrai, depuis six jours qu'il m'est tombé dans le bec une fille toute rôtie, je commençais à me plaire à ce métier de papa... ça me changeait, j'entrevoyais une belle vieillesse assise, avec ces petits cheveux blonds allant et venant autour de moi. Et puis, pas du tout... Dieu me la prend. Avouez que c'est dur ?

LE CURÉ. — Dieu ne prend personne à personne, mon cher fils. Nous lui appartenons tous avant même d'exister.

LABOSSE. — Oui, enfin vous arrangez ça à votre façon.

MARIE. — Mais non, monsieur le curé a raison.

LABOSSE, *à Marie.* — Allons ! bon ! Mettez-vous aussi contre moi, à présent. Il ne manque plus que ça !

LE CURÉ. — Calmez-vous.

LABOSSE. — D'ailleurs, je n'ai jamais eu de chance, moi, dans cette planète !

LE CURÉ. — Pensez à l'autre.

LABOSSE. — L'autre quoi ?

LE CURÉ. — Planète... La planète éternelle.

MARIE. — Le paradis.

LABOSSE. — Mais je ne pense qu'à ça !

LE CURÉ, *d'abord incrédule.* — Vraiment ? Oh ! j'en suis bien heureux !

LABOSSE, *qui s'anime.* — Je crois absolument qu'il y a une justice, l'abbé ! Ah ! mais oui ! une justice future. Après qu'on a dit son petit bonsoir, il y a des peines et des récompenses.

LE CURÉ. — Certes !

LABOSSE. — Ça, je n'en ai jamais douté. J'en suis sûr comme de vous voir. Ah ! oui ! Il y aura bien des boulevardiers qui écoperont, et de la belle manière.

LE CURÉ. — Les méchants.

LABOSSE. — Et j'ai une flemme énorme d'être de ce bateau-là... Ma crise, ma crise aiguë dont je vous parlais, ne vient pas d'autre chose. Je m'améliore parce que je ne suis pas tranquille. Si je vous disais que je fais quelquefois mes prières?

MARIE. — Quelquefois seulement?

LABOSSE. — Dame, écoutez donc, ma petite, pour moi c'est encore bien joli.

LE CURÉ. — Que dites-vous comme prières?

MARIE. — Cinq *pater* et cinq *ave*?

LABOSSE. — Non.

LE CURÉ. — Une dizaine de chapelet?

LABOSSE. — Non plus. Ce n'est pas si compliqué que ça. Ma prière est courte et bonne. Je dis: « Mon Dieu, ayez pitié de moi. Votre créature a bougrement peur ! »

LE CURÉ, *souriant*. — J'entends. *Timor Domini, initium*... Mais vous ne le dites pas dans ces termes-là ?

LABOSSE. — Ah ! ma foi si ! A peu près.

LE CURÉ, *avec un soupir*. — Enfin ! malgré tout, c'est encore agréable au Seigneur, mon enfant. Et cela vaut mieux que rien.

MARIE, *à Labosse*. — Et puis, vous n'avez

pas besoin de vous tracasser, monsieur. Moi, je suis là pour ça. Je prie pour vous.

LABOSSE, *touché*. — Gentille enfant! Bonne petite fillette! Et dire que d'ici peu de temps, ça sera derrière une grille! et que ça chantera matines comme un petit pinson! Quel malheur!

MARIE. — Vous pourrez venir au parloir.

LABOSSE. — Non, je n'irai point. Ça me ferait trop de peine de voir mon enfant avec ses beaux cheveux blonds coupés... Quel meurtre! Et puis la tête couverte d'un voile! Ah! je ne veux pas voir ça, jamais.

LE CURÉ. — Vous considérez toutes choses avec les yeux de l'erreur. Mais, nous discourons, et cela ne nous donne toujours point une marraine?

LABOSSE. — Je vous ai dit que je vous la trouverais.

LE CURÉ. — Cherchons-la ensemble. Encore faut-il que ce choix ne soit point fait à l'aveuglette? Je vais m'en occuper.

LABOSSE. — Vous tenez beaucoup, vraiment, à la choisir, vous?

LE CURÉ. — J'avais songé à quelqu'une de

ces dames quêteuses, de l'œuvre des ÉPOUSES STÉRILES dont le vénérable curé de Saint-Roch est président.

LABOSSE. — Justement ! Voilà ce que je craignais ! Que vous n'alliez chercher quelque vieille dame insupportable.

LE CURÉ. — Comment !... mais...

LABOSSE. — Des saintes, j'en conviens, mais des raseuses, qui vont venir fourrer leur nez dans mon baptême et me le déflorer... Ça va me gâcher tout mon plaisir.

LE CURÉ. — Cependant...

LABOSSE. — Non, non. N'est-ce pas Marie, que vous ne voulez pas d'une de ces dames-là pour marraine ?

LE CURÉ, *à Marie.* — J'insiste, ma chère enfant...

MARIE. — Moi, je ne sais pas... je ferai ce qu'on voudra. J'ai confiance en M. le curé.

LE CURÉ. — Ah !

MARIE. — Mais aussi j'ai confiance en mon bon père, M. Labosse.

LABOSSE. — Ah ! vous l'entendez ? Bonne petite fille ! Non. Ainsi, c'est convenu ? Pas de ces femmes-là. Et puis, quoi ! l'œuvre des

ÉPOUSES STÉRILES Est-ce que ça regarde Marie? En voilà une plaisanterie! Plutôt que de me résoudre à une de ces personnes... ah! je le dis carrément, je vais vous faire bondir, l'abbé... j'aimerais mieux ne pas la baptiser du tout. Elle a bien le temps, quoi donc!

LE CURÉ, *indigné.* — Pouvez-vous!...

MARIE, *saisie.* — Je veux être baptisée! je veux être baptisée!

LABOSSE, *la calmant.* — Vous le serez. Je vais un peu loin, j'exagère à dessein ma pensée pour mieux vous la rendre... Et puis, à quoi bon tant chercher? Prenons donc simplement la première venue.

LE CURÉ. — Non, chère enfant, non.

MARIE. — Eh bien, j'ai trouvé, moi.

LABOSSE. — Dites.

MARIE. — Je demanderai à mademoiselle Gertrude.

LE CURÉ. — Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle?

MARIE. — C'est la première infirmière de la section où j'étais, à la Salpêtrière.

LABOSSE. — Parfait.

LE CURÉ, *qui n'est pas enthousiaste.* — Oui. Elle est respectable, cette demoiselle?

MARIE. — Je crois bien. Elle a été très bonne pour moi tout le temps que j'ai été hystérique.

LE CURÉ. — Voilà un mot qu'il ne faut jamais prononcer, mon enfant.

MARIE. — Pourquoi donc? C'est mal d'être hystérique?

LE CURÉ. — Non. Mais...

LABOSSE, *ravi.* — Gentille enfant! Ame naïve! Pure petite fleur, va!

MARIE. — Alors, vous voulez bien de mademoiselle Gertrude pour marraine?

LABOSSE. — Mais oui.

LE CURÉ. — Soit. Si cette personne est décente.

MARIE. — Quel bonheur! En ce cas, je vais lui écrire tout de suite. *(Elle se lève et s'apprête à sortir.)*

LABOSSE. — Dans le salon, sur le petit bureau. Prenez de mon chic papier, avec mon chiffre et ma devise : « Jusqu'au bout. »

MARIE. — Merci, parrain.

LABOSSE. — Et quand vous aurez fini, nous

irons ensemble jeter la lettre à la poste *(Avec un sourire malin)*, et puis quoi faire encore ?

MARIE. — Je ne sais pas, moi.

LABOSSE. — Oh! oh! Nous irons commander les dr...

MARIE. — Les dragées! Oh! Je me dépêche alors! *(Elle sort en courant.)*

LABOSSE. — Elle est charmante! Unique!

LE CURÉ. — Oui. Elle paraît une aimable fille.

LABOSSE. — Je ne suis plus le même depuis qu'elle est entrée dans mon existence, l'abbé! Elle me ramène au bien, sans qu'elle s'en doute.

LE CURÉ. — Le doigt de Dieu, je vous l'ai dit. Mais voyons? j'ai de sérieuses appréhensions. Je voudrais vous demander... je ne sais comment... les mots...

LABOSSE. — Allez-y, sans phrases

LE CURÉ. — C'est que... je me sens gêné pour...

LABOSSE. — Marchez donc, l'abbé. Supposez que vous me confessez?

LE CURÉ. — C'est cela. Eh bien!... cette

enfant, cette pureté, qui est là, chez vous... sans cesse... à demeure... est-ce bien raisonnable, est-ce bien prudent? *Cave ne cadas*... Oh! mon cher enfant, ce serait si laid, si criminel!...

LABOSSE, *avec force*. — Non!... Vous supposez? Jamais, vous entendez? Jamais... Moi! à mon âge!... Une enfant! De ce coup-ci, je ne plaisante plus... Mais c'est-à-dire que je monte la garde... et que je suis deux fois plus sous l'œil que si j'étais son père pour de bon. N'ayez crainte, allez, l'abbé? Sa vertu n'est pas en danger chez Labosse, et je donnerai Marie au couvent aussi sage que je l'ai reçue rue du Vingt-Neuf-Juillet.

LE CURÉ, *grave*. — Vous me le jurez?

LABOSSE. — Oui, et sur ce que vous voudrez. Sur vos vieilles dames de Saint-Roch? Sur...

LE CURÉ. — Sur les souvenirs de votre première communion, que vous rappeliez tout à l'heure?

LABOSSE. — Je le jure.

LE CURÉ. — Je vous crois. Ça suffit *(Un silence.)* Mais, avec votre réputation, qui n'est

point trop bonne, mon pauvre cher fils, si on apprend que vous avez chez vous cette jeune fille, que va-t-on penser? On va tout supposer. Les pires débordements!

LABOSSE. — Bah! tant pis! Du moment que ça sera de la calomnie. *(A part.)* Et puis qu'on suppose, qu'on suppose tout... dans le fond ça ne me déplaît pas.

IV

QU'ON EN PENSE CE QU'ON VOUDRA!

QU'ON EN PENSE CE QU'ON VOUDRA!

LABOSSE.
GIROUX-JODART.
MARIE.
VICTOR.

Chez Labosse, huit jours après. Le soir, après dîner, sous la calme lampe. Labosse et Marie sont seuls; lui, en robe de chambre, l'air un peu moins guilleret que de coutume, elle, toujours dans son même printemps. Labosse, un petit livre à la main, questionne Marie qui répond.

MARIE. — Au hasard, parrain, vous pouvez

m'interroger comme vous voudrez... au hasard. Je sais tout.

LABOSSE. — Pas possible?

MARIE. — Essayez.

LABOSSE. — Quelle mémoire! Voyons un peu ça... *(Feuilletant.)* Qu'est-ce que l'homme?

MARIE, *récitant, coup pour coup.* — L'homme est une créature raisonnable...

LABOSSE, *incrédule.* — Oh! oh!

MARIE. — C'est pas ça?

LABOSSE. — Mais si. Seulement c'était le mot « raisonnable » qui me donnait le hoquet.

MARIE, *continuant.* — ...raisonnable, composée d'une âme et d'un corps.

LABOSSE. — Très bien. *(Feuilletant encore.)* Qu'est-ce que Dieu nous défend par le sixième commandement : « Luxurieux point ne seras, de corps ni de consentement »?

MARIE. — Par le sixième commandement, Dieu nous défend les actions, les regards et les paroles contraires à la pureté. *(Labosse à cette énumération pousse un gros soupir.)* Qu'avez-vous?

LABOSSE. — Rien. Encore une question, la dernière. *(Il cherche.)* Que devient notre âme après la mort?

MARIE. — Aussitôt après la mort notre âme paraît devant Dieu. *(A ce moment on frappe.)*

LABOSSE. — Entrez. *(Victor paraît.)* Qu'est-ce que c'est? J'ai dit qu'on ne me dérange pas.

VICTOR. — Monsieur, c'est l'ami de monsieur, M. Giroux-Jodart.

LABOSSE. — Il est là?

VICTOR. — Oui, monsieur.

LABOSSE. — Il m'assomme. Dis-lui... que je n'y suis pas...

VICTOR. — Il a vu qu'il y avait de la lumière.

MARIE, *à Labosse.* — Oh! vous n'allez pas recevoir votre ami? Pourquoi?

LABOSSE, *contrarié.* — Eh bien si, je vais le recevoir, mais ça m'embête au delà de tout... Nous étions bien tranquilles... Si on ne peut même plus s'occuper de son catéchisme! *(A Victor.)* Dans deux minutes. C'est bien le moins qu'il drogue un peu. Et puis à cette heure-ci! Venir faire une invasion chez les gens à neuf heures et quart! A quoi ça rime-t-il?

VICTOR, *en s'en allant.* — Alors, dans deux minutes?

LABOSSE. — Dans cinq. Amuse-le pendant ce temps-là, Victor.

VICTOR. — Que monsieur n'ait pas de peine. Nous sommes très bien ensemble. *(Victor sort.)*

LABOSSE, *à Marie.* — Finis ta réponse, mon cher petit. Nous en étions quand notre belle âme s'amène devant Dieu. Là, elle y est, notre âme, fixe et immobile.

MARIE, *continuant.* — ...paraît devant Dieu pour être jugée sur ses bonnes et mauvaises actions : c'est ce qu'on appelle le Jugement particulier.

LABOSSE, *soucieux.* — Oui. Pas drôle. Matière à réflexion. *(A Marie.)* Eh bien, c'est parfait, ma mignonne, c'est admirablement répondu. Te voilà absolument en état de faire ta communion.

MARIE. — Encore huit jours !

LABOSSE. — Dépêche-toi. Presse le clergé, presse tout... Parce que... je ne sais pas pourquoi... je sens que je baisse, et je pourrais bien d'un moment à l'autre m'absenter pour toujours.

MARIE. — Voulez-vous bien vous taire et

ne pas me faire de peine. Là! Recevez votre ami. Maintenant, est-ce que je reste? Est-ce que je m'en vais?

LABOSSE. — Retire-toi. Va dans ta petite chambre. Je le préfère. Giroux est un excellent homme, mais pas du tout un vieillard pour jeunes filles. Il est léger, très léger... Il lui échappe souvent des plaisanteries anti-religieuses...

MARIE. — Quel malheur! Si on pouvait le convertir?

LABOSSE. — C'est très difficile! A son âge, c'est tellement une habitude, un pli pris! Bonsoir, mon cher petit, va te coucher, ma petite reine.

MARIE. — Bonsoir, parrain. *(Elle l'embrasse.)*

LABOSSE. — A demain matin, ma mignonne. *(Il l'embrasse.)*

MARIE. — Et puis chassez vos vilaines idées. Je vous ai trouvé tout triste, ce soir, tout soucieux!

LABOSSE. — Moi? Mais non. Sauve-toi vite que j'expédie ce gredin de Giroux. *(Elle sort en lui envoyant un baiser. Labosse, une fois seul*

Ce que c'est tout de même... l'œil de ces enfants... on ne peut rien leur cacher!...

VICTOR. — C'est M. Giroux...

LABOSSE. — Eh bien, qu'il entre!... Faut-il que je lui envoie une estafette pour qu'il entre, à présent?...

GIROUX, *entrant.* — Non, mon cher... Seulement tu me fais poser dans ton antichambre. C'est pire que chez le président du Conseil, maintenant, pour te voir.

LABOSSE. — Assieds-toi.

GIROUX. — Voilà. Décidément tu n'es guère aimable!

LABOSSE. — C'est toi qui n'es guère aimable! Tu ne m'as presque pas donné signe de vie depuis deux mois... Je te croyais parti. Ton père et ton grand-père ont été trouvés morts tout seuls, le matin, dans leur lit. Je me disais... il a évidemment suivi leur exemple et on l'aura constaté froid le matin dans son alcôve...

GIROUX. — Tu as l'accueil espiègle.

LABOSSE. — ...Et puis, pas du tout! tu ressuscites sans prévenir, et tu réapparais le rire aux lèvres! Qu'est-ce que tu me veux?

GIROUX. — J'étais inquiet de toi. Je voulais savoir ce qu'il y a de fondé dans toute cette histoire.

LABOSSE. — Quelle histoire ?

GIROUX. — Ce qu'on raconte dans les journaux du soir, sans parler de ce que j'ai entendu dire au dehors.

LABOSSE. — C'est la vérité.

GIROUX. — Comment ! Tu as donné ta démission de sénateur ?

LABOSSE. — Oui, petit enfant.

GIROUX. — Oh ! Ainsi, l'article que j'ai parcouru tout à l'heure dans le *Temps*... j'ai encore le numéro dans ma poche... Tu l'as lu ?

LABOSSE. — Rien lu du tout.

GIROUX. — Écoute ça. *(Il a sorti de sa poche et déplié le journal. Il lit.)* « Dernière heure. UN GROS SCANDALE AU SÉNAT. La séance de tantôt a été troublée et même interrompue par un très grave incident. Comme M. Charpin-Létrier, le bouillant sénateur des Trois-Sèvres, descendait de la tribune et recevait les plus chaudes félicitations de ses collègues de l'extrême gauche sur son éloquent et patrio-

tique discours relatif à la désaffectation de Notre-Dame, et à sa transformation en un vaste palais des Libres-Cultes, il fut, paraît-il, heurté assez vivement par M. Labosse, le sénateur du Loiret, qui se trouvait sur son passage, et qui ne lui avait d'ailleurs pas ménagé, tandis qu'il parlait, ses interruptions indignées. Une altercation des plus vives se produisit, au cours de laquelle M. Charpin-Létrier se livra sur le compte de son collègue à des accusations infamantes. Nous nous garderons bien de les reproduire, par respect pour M. Labosse et pour nos lecteurs. Mais néanmoins, comme les journaux du matin n'observeront certainement pas demain notre délicate réserve, disons dès à présent que l'honorable sénateur des Trois-Sèvres a violemment apostrophé M. Labosse sur des faits touchant à sa vie privée, et à ses mœurs, allant même jusqu'à l'appeler « Vieux Marcheur », sobriquet sous lequel, paraît-il, M. Labosse serait plus connu dans un certain monde. N'insistons pas. Enfin, le mot de « détournement de mineure » a été prononcé. A ce déluge d'invectives, M. Labosse, d'abord

quelque peu ému, n'a bientôt opposé qu une parfaite belle humeur, se contentant de hausser les épaules et d'approuver avec ironie. Cette scène pénible et si peu en rapport avec la dignité qui préside toujours aux moindres incidents de nos grandes assemblées, n'a pas laissé que de causer une certaine émotion dans les couloirs ordinairement si paisibles du vieux palais. On affirmait que M. Labosse était sur le point de donner sa démission de sénateur du Loiret, et que l'affaire aurait même d'autres suites. »

LABOSSE, *gai*. — Ah ! ah !

GIROUX, *achevant*. — « A demain de nouveaux détails. »

LABOSSE. — Tout ça est la vérité nue, à poil, excepté la fin. J'ai bien donné ma démission, en effet. Mais c'est tout, et il n'y aura pas d'autres suites. On ne se bat pas avec un Charpin-Létrier.

GIROUX, *consterné*. — Mais tu es fou ! Tu es à enfermer !

LABOSSE. — Ne t'affecte pas.

GIROUX. — Ainsi, c'est vrai ? Tout ce dont t'a accusé Charpin... et qui m'était déjà revenu

d'un autre côté?... la petite fille de la Salpêtrière ?

LABOSSE. — Elle est là, dans la pièce à côté, elle repose.

GIROUX. — Et vous vivez ensemble ?

LABOSSE. — Aussi ensemble qu'on peut vivre.

GIROUX, *qui a peine à se contenir.* — Monstrueux ! Quel âge a-t-elle ?

LABOSSE. — Pas tout à fait dix-sept ans. C'est le bel âge.

GIROUX. — Et dans la maison, partout... quel effet ça produit-il ? On ne te montre pas au doigt ?

LABOSSE. — Je n'ai pas remarqué.

GIROUX. — Si j'étais ton propriétaire, je te donnerais congé.

LABOSSE. — Je te reconnais bien là, homme obscène et austère !

GIROUX. — Oh ! tiens, finis, tu es par trop écœurant, et je me fâcherais avec toi ! *(En disant cela, il prend machinalement le catéchisme* qui *est resté sur la table.)*

LABOSSE. — A ton aise.

GIROUX, *dont les yeux tombent sur le livre.* —

Catéchisme du diocèse de Paris! Qu'est-ce que c'est que ça?

LABOSSE. — Tu le vois.

GIROUX. — C'est à toi, ça?

LABOSSE. — Mais non. C'est à la petite, à Marie.

GIROUX. — Je demande à comprendre.

LABOSSE. — Fais un effort. Eh bien oui, c'est à elle, c'est son catéchisme.

GIROUX. — Elle apprend le catéchisme? Pourquoi diable faire?

LABOSSE. — Sa première communion. Pourquoi veux-tu que ce soit?

GIROUX. — A dix-sept ans!

LABOSSE. — Faut bien, puisqu'elle ne l'a pas faite.

GIROUX. — Et tu la lui fais faire, toi? Tu oses?...

LABOSSE. — Sans doute.

GIROUX, *suffoquant*. — Oh! oh!

LABOSSE. — Qu'as-tu? Veux-tu de l'eau de Mélisse?

GIROUX. — Oh! oh!

LABOSSE. — Parle, sacrée mazette, ou bien étouffe. Mais choisis.

GIROUX. — Oh ! Tu fais faire... non... tu as le front, le toupet... l'impiété !... de faire faire sa première communion à ta maîtresse ?

LABOSSE, *qui part à rire.* — Ah ! ah ! que c'est drôle !... Qu'il est bête ! Qu'il est bouché ! Que tu es bête, Edmond ! Petit Edmond de mon cœur, que tu es pot ! *(S'arrêtant soudain, grave et triste.)* Ah çà, tu me crois donc un homme immoral, vieil ami ? Mais jamais il n'y a rien eu entre cette enfant et moi..

GIROUX — Comment ?

LABOSSE. — Au grand jamais. Rien n'a été terni. Le lys, l'hermine, le cristal le plus pur.

GIROUX. — Je perds la tête.

LABOSSE. — Tu la retrouveras, malheureusement pour toi. Suis-moi bien attentivement. Marie a été baptisée il y a huit jours.

GIROUX. — Ah ! elle ne l'était donc pas non plus ?

LABOSSE. — Probable. On ne baptise pas deux fois. Dans une huitaine, elle fera sa communion. Et sais-tu où ?

GIROUX. — Dans une église.

LABOSSE. — Tu devines tout. Mais quelle

église ? Aux Tourniquets ! Et c'est notre vieux curé de là-bas qui dira la messe ! Hein ! tout ça te chavire, et tu ne sais plus où tu en es?

GIROUX. — Oui.

LABOSSE. — Ah dame ! voilà ! Dans le vice ou la vertu, moi, j'ai toujours été destiné à t'épater, toi et tous mes autres concitoyens. Que ça soit dans le bien comme dans le mal, je vois grand. Je ne voudrais pas me vanter, ni pécher par orgueil... *Superbus suî laudat.* Mais je crois tout de même que, dans mon genre de vieillard, je suis une curiosité. Un beau bibelot du temps.

GIROUX. — Je le crois aussi. Alors, rien du tout ? Un père et une fille ?

LABOSSE. — Tu l'as dit. Un père et sa fille. Et tu ne vas pas te moquer de moi, si je t'avoue certaines faiblesses ?

GIROUX. — Non. Je n'ai plus la force.

LABOSSE. — Je l'aime, cette enfant, de tout mon cœur, et j'aimerais mieux crever, qu'on me retire vingt ans de ce qui me reste à vivre, n'importe quoi enfin... plutôt que de lui voir arriver la moindre chose..? Aussi, ce que je veille sur elle ! Tu peux te fier à moi ! Tu

sais si je la connais dans les coins? Le monsieur qui voudrait me la détourner de ses devoirs n'est pas encore engendré, je te le garantis. J'ouvre mes beaux yeux. C'est à ça que le vice passé vous est utile : à préserver du péché ceux qu'on aime. Dieu a bien fait ce qu'il a fait. Tout sert.

GIROUX. — Et la fin de tout ça ? A quoi ça va-t-il aboutir?

LABOSSE. — A ce qu'elle se fera religieuse d'ici... je ne sais pas, moi... le plus tôt qu'elle le pourra.

GIROUX. — Religieuse?

LABOSSE. — C'est son désir. Je connais trop intimement la crapulerie des hommes pour la détourner de cette bonne pensée. Sans doute, j'aurai beaucoup de chagrin de la voir partir parce que je m'y suis attaché, et que si je deviens à peu près propre et potable avant de comparoir tout là-haut... c'est fichtre bien à elle que je devrai ce cierge-là ! Mais tant pis... je la perdrai sans vaines récriminations, je la donnerai à Dieu sans bouder, de bonne grâce, de la main à la main.

GIROUX. — Comme tu es bon

LABOSSE. — Ne ris pas. Au fond, je suis très triste.

GIROUX. — De quoi ?

LABOSSE. — D'un tas de machines. D'abord, je sens ma fin prochaine. J'ai la mort dans le dos.

GIROUX. — Allons donc !

LABOSSE. — Mais si. Que veux-tu? Cet oiseau ne peut pas toujours durer. Par exemple, ça m'ennuiera de filer avant d'avoir accompli certains travaux que je rêvais.

GIROUX. — Dis-les?

LABOSSE. — Un peu de tout : des voyages, des arts d'agrément. Que sais-je ? Ainsi, tiens, j'aurais voulu apprendre la boxe, et puis à patiner. Voilà trente ans que j'ai une envie folle de patiner. Je mourrai sans savoir. C'est pas gai.

GIROUX. — Si tu n'as que ça pour te tracasser !

LABOSSE. — J'aurais voulu aussi relire tous mes classiques, faire une histoire de l'Amour dans l'Histoire.

GIROUX. — Que d'histoires !

LABOSSE. — . Visiter le musée de Naples,

connaître le Niagara, voir, au moins une fois, le Saint-Père !... Eh bien, tout ça... j'ai bien peur que ça reste, hélas ! à l'état de projets. Nous décéderons avant.

GIROUX. — Si tu décèdes, tu verras des choses bien plus intéressantes.

LABOSSE. — Espérons-le.

GIROUX. — Mais avec tout ça, te voilà compromis tout à fait !

LABOSSE. — Crois-tu que je ne l'étais pas un brin avant?

GIROUX. — Déshonoré publiquement.

LABOSSE. — Je suis un fils public! Hélas oui!

GIROUX. — Tu n'en souffres donc pas?

LABOSSE. — Au contraire. Ça m'amuse. *Gaudeo.*

GIROUX. — Je ne vois pas en quoi, vrai de vrai !

LABOSSE. — Mais oui ! Tous me croient roulé aux derniers échelons de l'immoralité. Cette petite que j'ai chez moi les scandalise et leur met la tête en bas. Moi, qui sais que je n'ai rien à me reprocher, je me tords comme une jeune anguille. Ah ! ils sont bien attrapés, crois-tu, Edmond ?

GIROUX. — Mais, jouir d'une affreuse réputation, c'est pourtant pénible, surtout à tes âges ?

LABOSSE. — Bah ! Dieu n'est pas myope, il reconnaît les siens. Et je me ris de l'opinion de mes semblables. Enfin, tu sais, il ne faut pas trop m'en demander, à moi? Je n'ai jamais pu rien faire comme tout le monde ; le jour où je me mets à être vertueux, je le suis à ma façon, avec une petite pointe, un ragoût. Je me conduis bien en ayant l'air d'être une fripouille. C'est là l'amusant et le faisandé. Dis-moi bonsoir, vieux bâtonnier. Je t'ai assez fréquenté aujourd'hui. *(Il sonne, Victor paraît.)* Victor, conduis monsieur jusqu'au palier.

GIROUX, *froid.* — Au revoir alors ?

LABOSSE. — Au revoir. Dans cette vie ou dans l'autre.

GIROUX, *fâché.* — Plutôt dans l'autre, tu n'es pas assez gentil pour moi dans celle-ci. *(Fausse sortie.)*

LABOSSE, *le rappelant.* — Attends... *(Il va vers la porte de la chambre de Marie.)*

GIROUX. — Que fais-tu ?

LABOSSE. — J'écoute si la petite dort...

(Après un instant d'attention.) Oui... Et maintenant... *(Il va vers un meuble, prend une boîte de dominos, l'ouvre, et après avoir répandu le jeu sur la table.)* ...Une partie en mille, Edmond, comme dans le bon temps?

GIROUX, *s'asseyant et avec émotion.* — Cher ami... Voilà le premier mot gentil, venant du cœur... Ce qui n'empêche que ta façon de vivre...

LABOSSE. — Assez... Pas de morale! Je te crache le double-six... Excite-toi dessus.

V

LABOSSE NOUS QUITTE

LABOSSE NOUS QUITTE

LABOSSE.
MARIE, *puis* VICTOR.

Chez Labosse. Après dîner. Il est au lit, très pâle, très défait. Marie Avoine, en gentille petite robe de chambre, veille à côté de lui, assise dans un fauteuil; une lampe à abat-jour est allumée sur un guéridon.

MARIE. — Dormez, parrain, il faut dormir.

LABOSSE. — Non.

MARIE. — Si. Je veux que vous dormiez.

LABOSSE. — J'ai bien le temps pour ça. J'ai l'éternité.

MARIE. — Encore vos idées noires?

LABOSSE. — Encore et toujours.

MARIE. — C'est ce télégramme de ce matin vous annonçant...

LABOSSE. — La mort de ma fille, oui, oui...

MARIE. — ...qui vous a mis dans ce grand état de faiblesse, mon pauvre parrain, mais vous guérirez, je vous le garantis.

LABOSSE. — J'irai rejoindre ma fillette, voilà tout simplement comment ça finira. Pauvre petite poule! Ça l'a bien avancée d'être mariée à ce comte Soperani! Dire qu'elle est partie avant moi, son vieux chenapan de père! Quel malheur! Dix ans que nous ne nous étions toisés! Et elle meurt dans son Italie, tout là-bas, au tonnerre du diable... Où? quoi? comment? La dépêche dit : « Votre fille décédée fièvre pernicieuse. Grande douleur. — Comte SOPERANI. » Et puis après? Les détails. Je demande les détails.

MARIE. — Vous aurez bien sûr une lettre, parrain.

LABOSSE. — M'en fiche un peu. Elle n'arrivera pas à son adresse, la lettre. Je serai jeté dans la boîte avant.

MARIE. — Reposez-vous, en attendant que le médecin vienne.

LABOSSE. — Quoi? Quel médecin? Tu as envoyé chercher le médecin?

MARIE. — Mais oui.

LABOSSE. — Je te l'avais formellement défendu.

MARIE. — Sans doute. Mais tant pis. J'ai pris ça sur moi, et c'est le concierge qui est parti faire la commission.

LABOSSE. — Qu'est-ce qu'il va me ramener, Seigneur? Un vétérinaire!

MARIE. — Le médecin du quartier. Un homme très comme il faut, paraît-il. Le concierge dit qu'il a sauvé le boucher l'année dernière.

LABOSSE. — Eh bien, il fallait que le boucher eût une sacrée santé! Mon pauvre gros, je ne t'en veux pas, tu l'as fait dans une bonne intention; mais grâce à ton petit médecin, tu vas avancer ton parrain de plusieurs heures.

MARIE. — Ne parlez plus. Vous vous fatiguez. Vous avez déjà voulu écrire au lit toute la journée, malgré mes recommandations.

LABOSSE. — Oui, ça m'a démoli. Mais je ne le regrette pas. C'est mon testament que j'ai refait. Il est là, dans le tiroir de ma table de nuit. Un chic testament, je ne crains pas de le dire. Pas le testament d'un mufle. Victor est-il là?

MARIE. — Oui.

LABOSSE. — Veux-tu l'appeler?

MARIE, *gênée.* — C'est-à-dire que...

LABOSSE. — Quoi! Il n'est pas là, je parie?

MARIE. — Non. Il est sorti pour une minute...

LABOSSE. — A cause?

MARIE. — Faire une petite course... acheter un verre de lampe.

LABOSSE. — Ah çà! on se fiche de moi dans ce délicieux rez-de-chaussée? Comment! je suis en train d'agoniser, à deux doigts du coma, et c'est le moment que Victor choisit pour aller acheter des verres de lampe! Je trouve ça un peu gamin, tu sais, comme procédé...

MARIE. — Mais non... Il va revenir à l'instant.

LABOSSE, *qui a une lueur.* — J'y suis! Nom d'une gazelle, j'y suis. Je vais te le dire où

il est, Victor. Ne mens pas? Tu me l'as envoyé chercher une soutane.

MARIE. — Votre curé des Tourniquets, oui. qui doit me baptiser demain.

LABOSSE. — Je te pardonne. Je le verrai malgré tout avec plaisir.

MARIE. — Quel bonheur! Moi qui craignais de vous frapper l'esprit!

LABOSSE. — Quand je dis avec plaisir, tu comprends c'est une manière de parler. Ah! fichtre, c'est précieux de t'avoir, minette, quand on gagne le large. Compliments. Tu ne perds pas la carte et tu penses à tout.

MARIE. — J'ai l'habitude.

LABOSSE. — C'est vrai. Tu n'en es plus à tes débuts. Te rappelles-tu ce que je t'ai dit quand tu m'as raconté ta vie ?

MARIE. — Non.

LABOSSE. — Tu ne te souviens pas? Je t'ai dit en plaisantant que tu fichais la guigne à tes parents d'adoption.

MARIE. — Oh!

LABOSSE. — Je ne me trompais pas. La preuve c'est que je vais te glisser dans les mains, comme le père Avoine autrefois, dans

son plant d'asperges... et puis comme la dame de la place de la Bastille à qui tu lisais le feuilleton...

MARIE. — Chut! Calmez-vous.

LABOSSE. — Oui, je serai ton troisième macchabée. Eh bien, tout de même, veux-tu savoir la vérité?

MARIE. — Je veux que vous ne parliez plus. On n'a jamais vu un agonisant aussi bavard. Allons, parrain, silence!

LABOSSE. — Laisse-moi jaser. Ça ne me fatigue pas. Au contraire, ça m'aide à franchir le Rubicon. Je suis un causeur, moi. Je ferai couic au milieu d'une phrase. Eh bien! voilà ce que j'étais en train de te raconter. C'est que je n'ai pas peur pour un sou. Explique ça. Je suis rincé, c'est clair comme un et un font deux, et cependant si je claque, ça n'est pas des dents.

MARIE. — C'est sans doute parce que vous croyez en Dieu, parrain!

LABOSSE. — D'abord, oui, fillette. Et plus que jamais. Ça n'est bigre pas le moment pour moi d'oublier la religion de mon enfance. J'ai été élevé par des prêtres, et je m'en suis tou-

jours vanté. Eux pas autant, par exemple! Enfin, jetons un voile sur le passé! Si je récitais un petit *Pater*, ça ne t'ennuierait pas?

MARIE — Oh! parrain. Mais non.

LABOSSE. — Eh bien, je me lance, parce que je me sens tout drôle... j'ai la tête d'un lourd!... mais d'un lourd! *(Il récite.)* Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom... *(Il s'arrête.)* Après son nom? Je ne me rappelle plus.

MARIE. — Soit sanctifié.

LABOSSE. — Soit sanctifié.

MARIE. — Que votre règne...

LABOSSE. — Zut! Autre chose. Ça m'ennuie. Voilà que je vais mieux. Pour un peu, je demanderais une larme de chambertin et deux truffes sous la serviette.

MARIE. — Ça vous tuerait, mon parrain.

LABOSSE. — Qui sait? Enfin, attendons, c'est plus sage. D'autant que j'ai besoin de quelques précautions. Je ne suis plus un poupon. Soixante-dix-neuf ans et demi! En plein dans ma quatre-vingtième! Un octogénaire plantait... Ah! elle est bonne la blague du fabuliste! Je ne planterai plus rien.... Non...

pour sûr! Mais je cause trop, je sens que je t'ahuris?

MARIE. — Mais non, parrain, je vous écoute très attentivement.

LABOSSE. — Ça me soulage. Ça me débarrasse... Ça me fait comme si je me confessais. Parce que au fond, tu sais, ma mignonne, je n'ai jamais été heureux. Je me suis amusé comme un fou toute ma vie, mais, neuf fois sur dix, ça m'embêtait comme un rat mort. Si je n'avais pas eu un aussi facile caractère, et puis une âme d'enfant, de petit enfant... j'y aurais laissé ma culotte et mes moelles trente ans plus tôt. D'abord les femmes? J'ai jamais eu de chance avec les femmes! Et Dieu sait si j'en ai essayé! Depuis les plus reculées jusqu'à nos jours... Bobette... Pauline de Glanes... Et la Falampin... Ma famille? Même chanson. Mon premier gendre, Paul Costard, une nature pourtant!... Il a rendu ma fille malheureuse comme le pavé de bois, il a divorcé...

MARIE. — Qu'est-ce qu'il est devenu?

LABOSSE. — Directeur de cirque à la Plata. Un autre gaillard encore, tiens, mon neveu René, que tu n'as jamais vu, René

Faloise, le fils de ma sœur, qui était une sainte.

MARIE. — Il vous a aussi causé du chagrin?

LABOSSE. — Un brin. Je payais ses dettes, et lui comme remerciement, il me les chipait toutes.

MARIE. — Toutes quoi?

LABOSSE. — ...Rien... Des collections que j'avais... Des objets d'art. Et aucun respect, pas le moindre égard. Une fois, il m'a appelé vieux satyre. Et puis voilà. Je n'avais plus que ma fille pour laquelle je conservais un petit restant de cœur, malgré qu'elle ait été demeurer rudement loin. A présent qu'elle est en terre, je suis tout seul.

MARIE. — Vous avez des amis, M. Giroux-Jodart... Un bon domestique dévoué, Victor.

LABOSSE. — Parlons-en!

MARIE. — Oh!

LABOSSE. — Sauf toi, tout ça c'est du fameux! Si je n'ai qu'eux pour me regretter, j'en entendrai de belles dans le caveau. Personne ne m'a jamais aimé.

MARIE. — Et moi, parrain, vous m'oubliez?

LABOSSE. — J'ai tort, je suis un ingrat. Je n'ai eu de bonheur que par toi. Aussi je ne

sais pas si tu m'aimes un petit peu, mais moi je t'aime, va, et beaucoup.

MARIE. — Je vous le rends, bon parrain.

LABOSSE. — C'est encore une fameuse consolation pour moi que d'avoir ta gentille frimousse à mon chevet. Jusqu'à la fin je me serai payé des jolies femmes, moi ! Crois-tu tout de même... les jeunes gens ! D'ailleurs, n'était le manque de forces, je me sens vraiment sur un lit de roses... Je me rends compte que tout s'en va ; mais je ne peux pas dire que je souffre. Allons ! ça n'est pas la mer à boire que de quitter cette vallée... Pourtant, quand j'y pense...

MARIE. — Ne pensez donc pas. Vous pensez trop.

LABOSSE. — Je suis un penseur... je me dis qu'il doit y avoir autre chose après... Tu te rappelles, ces jours-ci, notre catéchisme ? Que devient notre âme après la mort ?

MARIE. — Oui.

LABOSSE. — Je n'aime pas beaucoup cet imprévu-là. L'éternité m'embête. Oh ! voilà que le trac me prend ! Mon petit chou, ne me quitte pas. Tiens-moi les mains. Tu as la peau

fraîche comme de l'herbe. *(Marie pleure.)* Et puis ne pleure pas, mignonne. Pourquoi pleures-tu ?

MARIE. — Jamais je ne retrouverai un parrain comme vous.

LABOSSE. — Ça, je le crois. Mais tu n'as pas besoin, puisque tu vas te consacrer à Dieu. Tu n'y as pas renoncé, j'espère ?

MARIE. — Oh ! non.

LABOSSE. — A la bonne heure. Bigre de bigre ! ne rate pas ça. Fais-toi religieuse, ma chérie, il n'y a que ce moyen pour toi d'avoir la paix sur terre. Je connais la vie laïque et ses coins ; elle est sale et laide, va. Prends le voile, ma fille. Au couvent ! Au couvent !

MARIE. — Je vous le jure, parrain.

LABOSSE. — Bravo. Je suis content. Seulement, plus de chagrin ! Tenez... tenez, voilà que je sens ses pauvres petites larmes chaudes qui me tombent sur la figure... Si ça n'est pas déraisonnable... je vous demande un peu ! Tu le pleureras donc tout de même, ce vieux ? Il t'a donc fait un peu de bien, donné un peu de casuel ? *All'right !* J'aurai été au moins propre à quelque chose. Ah ! si je pouvais

recommencer !... On voit tout sous un autre angle à la minute où j'en suis. Question d'optique.

MARIE. — Là, je m'essuie les yeux. Mais, maintenant, je veux que vous ne disiez plus un mot.

LABOSSE, *impassible.* — Je jase, donc je suis. Mon pauvre petit, je ne serai plus debout demain, pour ton baptême. Va falloir te précautionner d'un parrain de rechange.

MARIE. — Dormez.

LABOSSE. — Et en attendant ils n'arrivent pas ventre à terre.

MARIE. — Qui donc ?

LABOSSE. — Ton médecin de quartier, et puis le bon curé. Ça ne me surprend pas. C'est loin l'hôtel de Saumur et du Saint-Siège où est descendu l'abbé,... c'est derrière Saint-Nicolas-du-Chardonnet... et dame tu sais... de Saint-Nicolas à ma rue, il y a un jet de salive... Messieurs, nous allons procéder au vote par mains levées...

MARIE *à part.* — Voilà qu'il a le délire !

LABOSSE. — Tiens, c'est toi, Giroux, comment vas-tu, ma vieille ? *(Se reprenant soudain.)*

Qu'est-ce que je dis? Je bafouille, je commence à faire l'enfant?

MARIE. — Mais non.

LABOSSE. — Ça m'en a un peu l'air. Pendant qu'il me reste une lueur, mon petit chou, profitons-en et écoute le monsieur. Je vais te faire mes dernières recommandations. Tu y es?

MARIE. — Oui, mon parrain, je vous aime, je vous aime bien.

LABOSSE. — Bon petit chat! Primo, occupons-nous de cette guenille. Une fois que ça y sera; je veux que ce soit toi qui me fermes les yeux... oui... tes petits doigts qui me tirent les rideaux. Tu promets?

MARIE. — Je vous le promets. Ce sera dans des années.

LABOSSE. — Avant demain matin. Après, on me passera une de mes chemises de soie rose. Le reste, c'est l'affaire de Victor. Ça sera ma dernière friction... mon dernier gant de crin. Frotte plus fort, Victor, comme sur un âne!

MARIE. — A propos de quoi songez-vous à tout ça?

LABOSSE. — Parce que c'est pressé. La question des obsèques à présent. Pour mon faire-part, je désire qu'on mette bien entendu : ancien sénateur, chevalier de la Légion d'honneur. Et puis : muni des sacrements de l'Église...

MARIE. — Et l'abbé qui n'arrive pas !

LABOSSE. — Ne te fais pas de bile... Même si je meurs sans être muni, je veux qu'on mette sur le billet que je l'ai été. Les convenances. C'est plus correct.

MARIE. — Vous pouvez y compter, parrain.

LABOSSE. — Tu es une bonne petite fille. C'est un plaisir que de filer la bonne mort sous ta direction. Quoi encore? La presse? J'aurais pas détesté avoir quelques entrefilets bien faits, sans gaffe ! Peu de chose, mais de la besogne propre. Malheureusement... je suis pris de court. Bah ! ça sera peut-être mieux que je ne pense.

MARIE. — Mais oui, vous n'avez que des amis.

LABOSSE. — Si tu crois que ça me rassure ! Enfin ! Pourvu que j'aie un bon *Gil Blas !*

MARIE. — Vous l'aurez.

LABOSSE. — Je ne veux pas de soldats. Inutile de mobiliser un peloton de guerriers pour ma chétive personne... Mon petit... mon petit, ça va mal... J'ai soif... une sacrée soif...

MARIE. — Oh ! mon Dieu ! *(Elle lui verse à boire un peu d'eau.)*

LABOSSE. — On m'enterrera aux Tourniquets, en plein air. Les morts, à Paris, ne respirent pas... tandis qu'à la campagne... Dans le coin, au fond, près du mur qui longe la vigne au père Giraud... Le curé sait la place. Et maintenant... et maintenant... *(Il se dresse sur son séant.)* Cocher, au Sénat ! *(Il retombe inanimé.)*

MARIE, *se penchant sur lui.* — Parrain, parrain... *(A ce moment la porte s'ouvre et Victor paraît, accompagné de l'abbé.)*

L'ABBÉ. — Nous arrivons trop tard !

MARIE. — Oui.

VICTOR. — Mon pauvre maître ! Il ne marchera plus.

L'ABBÉ. — J'aurai au moins la consolation de réciter les dernières prières. *(A ce moment résonne un coup de timbre.)*

VICTOR. — Attendez. On a sonné. *(Il sort. Un grand silence. Puis il revient avec un gros paquet à la main.)*

MARIE. — Qu'est-ce que c'était ? Le médecin?

VICTOR, *posant le paquet sur la table.* — Non. Les dragées.

L'ABBÉ. — In nomine patris et filii... etc.

ÉPILOGUE

VI

LE TESTAMENT DU VIEUX MARCHEUR

LE TESTAMENT
DU VIEUX MARCHEUR

Aujourd'hui, vendredi, treize mars, de la joyeuse 1895, je vais claquer sans musique, à l'anglaise. Et ceci est mon testament, mon beau petit testa, que je rédige au dodo, sain, sinon de corps du moins d'esprit, car jamais, — depuis que ma mère « en riant m'a conçu », comme ce bon grand nez de François Ier, — je ne me suis senti la cervelle plus vert-pomme et plus sautillante qu'à cette heure. Alas! poor Labosse! On a coutume d'affirmer étourdiment sur le bord des fosses que les plus à plaindre ne sont pas ceux qui se cavalent, mais ceux qui restent? C'est une infecte blague,

et si j'avais le choix, je resterais, je vous en fiche mon billet de confession, je m'éterniserais sur ce promenoir, et on ne verrait que moi.

Mais, pas d'inutiles trémolos, et procédons par ordre.

D'abord, les affaires, qui sont les affaires. Ma pauvre fille, la comtesse Soperani, étant morte sans le moindre moucheron, j'institue Marie Avoine ma légataire universelle, à charge pour elle de faire en mon nom certains legs bénins, dont je lui donnerai tout à l'heure l'ordre et la marche, si toutefois l'espiègle syncope ne m'en retire pas brusquement la possibilité. Au cas où la crampe des écrivains, le vertige stomacal, ou simplement le coma bien connu des agonisants me feraient choir des doigts la plume, eh bien, ceux que je n'oublie pas seraient pourtant oubliés, et je leur en demande pardon à l'avance. Dieu lui-même, — à qui je ne le reproche pas ! — est quelquefois bousculé et nous donne du bonheur trop tard, quand nous ne pouvons plus en tirer pour un centime de profit.

Je tâcherai cependant de ne me laisser

glisser qu'après avoir mis en état tout mon petit bibelot.

Je laisse donc à Marie Avoine : 1° ma terre des Tourniquets, estimée trois cent mille balles. C'est pas la première venue des chaumières. On prétend que, sous la Renaissance, elle a vu des choses plutôt Valoises et que le vainqueur de Diane de Poitiers y a passé, flanqué de cette dame à croissants, plusieurs nuits démesurées. Je dois dire que ça n'est pas prouvé. Quoi qu'il en soit, je préférerais que ce frais séjour où j'ai moi-même, et trop souvent, butiné, eût, après mon décès, une destination plus sévère et plus conforme à l'existence probablement moins gamine que je mènerai dans le second monde. Une maison de retraite pour les vieillards, avec ascenseurs, buvette, tous les adoucissements du confort moderne, et toutes les libertés, toutes les permissions possibles de jour et de nuit, ne me paraîtrait pas trop bête, et ma chère ombre en serait réjouie. Un couvent ne me dégoûterait pas non plus, et je ne cracherais pas davantage sur un hospice desservi par des médecins de Paris qu'on ferait aller et venir à

tour de rôle. Je laisse à Marie et au bon abbé Gravelines, le curé des Tourniquets, le soin de régler ensemble cette question. Je tiens avant tout à ce que mon bazar soit affecté à une œuvre de soulagement et de charité pratique un peu propre. Quant à la forme et au détail, je n'ai pas le temps de m'en occuper. Je vais éclater d'ici demain ; j'ai de sacrés autres chats à fouetter.

Je laisse également à Marie Avoine trois cent mille francs en portefeuille, représentés moitié par des Vidanges consolidées et des actions de Monaco. On pourra m'objecter que ce n'étaient point là des placements tout à fait dits « de père de famille ». Je répondrai que dans ma longue carrière, je me suis toujours félicité de m'être tenu à des valeurs inavouables, d'un rapport épatant et certain. Sur ces trois cent mille ronds, Marie Avoine en gardera cent cinquante mille, qui lui serviront de dot pour convoler en religion. Toutes les épouses du Seigneur n'ont pas ça dans leur corbeille, et le bercail où il lui plaira de s'engouffrer sera encore trop enchanté d'accepter une brebis aussi douillarde. Quant aux cent

cinquante mille autres, je désire qu'ils soient répartis de la façon suivante:

1° Quarante mille francs à l'abbé Gravelines, à titre de don personnel, en remerciement d'abord de la fausse bonne opinion qu'il a toujours bien voulu avoir de ma crapule de personne, et puis, en retour des sages conseils, des exhortations brave-homme qu'il m'a prodiguées, sans phrases latines, sans faire le confesseur, mais en camarade, en ami. C'est mieux qu'un curé à part, l'abbé Gravelines, c'est une moitié de saint et je ne lui envoie pas dire. Il ne m'a amélioré que d'un cheveu; mais si peu que ce soit, c'était pas aisé ! J'aurais bien aimé voir encore sa vieille figure crevassée une minute seulement, avant de laisser mes bottes, et je sens que s'il était là, je lui demanderais gratis le coup de l'absolution. Mais j'ai idée qu'il fera son carabinier et qu'il arrivera tout bouillant quand je serai cuit. J'espère qu'on ne m'en voudra pas là-haut pour ce fâcheux contre-temps, et qu'il me sera tenu compte de l'*intention*.

2° Vingt mille francs à l'école des sœurs des

Tourniquets, parce que leur dévouement à l'éducation des petites biquettes du pays ne saurait être trop encouragé, et puis surtout pour faire crever de bile tout le Conseil municipal, mademoiselle Falampin, et la bande du gouvernement.

3° Dix mille francs à partager entre les familles pauvres du canton.

4° Dix mille francs à la fabrique, pour l'entretien de l'église des Tourniquets, à condition expresse qu'on enlève et qu'on brûle à la Saint-Jean l'ignoble chemin de croix en chromo genre place Saint-Sulpice qui déshonore les murs et qu'on le remplace par un autre que choisira mon vieil ami Giroux-Jodart, homme d'une moralité douteuse, mais d'un goût sûr. On ne s'imagine pas le mal que m'a fait ce chemin de croix ! C'est à cause de lui que j'allais si rarement aux offices. Il a retardé ma conversion de dix ans, au moins ! Par la même occase, on payera un uniforme neuf de suisse à ce pauvre Blairaut, qui fait honte au bon Dieu et aux anges avec le vieil habit d'académicien qu'il a sur l'échine depuis mil huit cent soixante-dix-neuf.

5° Je laisse dix mille francs au Conseil municipal des Tourniquets, à charge de les consacrer à l'établissement d'une pharmacie et de pourvoir la commune d'une sage-femme. Je laisse également, en plus, au Conseil, un capital de soixante mille francs dont la rente sera partagée, annuellement, entre le pharmacien et la sage-femme dans les proportions suivantes : les deux tiers à la sage-femme, le dernier tiers au pharmacien. Celui-ci devra s'abstenir de toute politique, et le jour où il prétendrait, — en vue d'une lointaine présidence de la République, — à briguer les suffrages de ses concitoyens, il perdrait *illico* tout droit non seulement à la galette, mais à sa place même de pharmacien. Ce legs répond, dans ma pensée, au désir que j'ai toujours eu d'accroître le bien-être des gens de la campagne quand ils sont malades, et en second lieu à l'écœurement que j'ai ressenti à voir comme les femmes de la terre ont une manière bête d'accoucher, n'importe comment, à la diable. Or, comme il se fait beaucoup d'enfants dans mon bien-aimé village, et qu'on y naît sans relâche, à la débandade, j'ai idée que ma

sage-femme sera la bienvenue, et que les choux ne lui manqueront pas à ramer.

Voilà le plus gros dans le lac. Dépêchons-nous d'expédier le reste, parce que je me sens une coquine de petite tape sur la nuque, et j'ai déjà un pied qui ne remue plus.

Je laisse à mon vieux copain Giroux-Jodart, ancien bâtonnier, tous les meubles, tapisseries, tableaux, objets d'art, etc., qui ornent le château des Tourniquets et cette bonbonnière de la rue du Vingt-Neuf-Juillet où je suis en train de jeter la sonde une bonne fois. Je lui repasse aussi mes collections badines, mes estampes légères, mes sujets gracieux, mes Clodion, mes Rops, mes photo-transparentes, mes bronzes folâtres, ma collection de bidets en vieux rouen, ma série, unique au monde, de jouets obscènes à travers les âges, et enfin mon admirable bibliothèque sexuelle de six mille volumes, la plupart illustrés. Je crois que c'est là ce qui pouvait lui faire le plus de plaisir, et qu'il en aura la chair de coq. Il a de quoi désormais s'occuper sous la lampe les soirs d'hiver, en se rappelant les douces folies carrées de notre jeunesse. Canaille de Giroux,

souviens-toi! *Remember!* Là-dessus, ta main. Pleure pas, un dernier baiser sur ton beau crâne, et volons de trapèze en trapèze!

A Victor, au serviteur dévoué que j'aimais malgré ses bas instincts, parce que je retrouvais sans cesse en lui, — comme un précieux et vivant reproche — l'image grossie de mon abjection et de mes vices, je laisse mes vêtements presque tous encore intacts, ma garde-robe qui meurt, mais ne se rend pas, plus ma lingerie, mon tandem, ma chienne Sapho, ma cave des Tourniquets, comprenant environ sept à huit cents bouteilles de nectar, plus une somme de trois mille francs représentée par des sales bons de Panama, qui ne m'ont jamais rien fait gagner à aucun tirage. Espérons que mon mameluk aura plus de chance que moi.

Je ne laisse rien à mon neveu René Faloise, le fils de ma sœur, qui était une sainte. Après sa répugnante conduite à mon endroit, il est parti chercher fortune dans de vagues Amériques et j'ai perdu la trace de ses pas. Je doute qu'il devienne chez les Yankees roi de quoi que ce soit, du pétrole, des cochons

salés, ou des locomotives. Bref, ça le regarde, et je m'en lave tout ce qu'on veut. Je le déshérite et je lui pardonne.

Enfin, je lègue une sympathique poignée de main à mes deux beaux-fils, à mon gendre en premier, Paul Costard, qui ne valait pas un clou, mais avec qui j'en ai passé tout de même quelques-unes de savoureuses, au temps de Bobette et du nouveau jeu. Que c'est loin! Et je presse aussi les doigts florentins de mon gendre en second, le comte Soperani, que j'ai à peine vu et connu et qui, paraît-il, n'a pas rossé ma fille, et l'a même rendue à peu près heureuse. Merci, comte. C'est bien, ce que vous avez fait là!

Et à présent que je suis sorti de toutes mes petites corvées testamentaires, je voudrais dire un dernier mot de moi, de mon ignoble personne, après quoi j'adresserai un souvenir attendri aux deux ou trois êtres (pas davantage) que j'ai vraiment aimés, et puis ça sera le bi du bout, je m'enfoncerai poliment dans l'éternelle nuit.

Je commence par moi. Une chose me chiffonne et me peine: c'est qu'après mon gros

soupir, une fois que je serai dans mon petit trou pas cher, beaucoup de gens qui m'ont peu connu ou méconnu vont me juger mal et porter sur moi des appréciations sévères. J'appréhende qu'on va s'efforcer de ternir ma pure mémoire. Eh bien, je voudrais protester pendant que j'ai encore un filet de voix. Si je n'étais pas talonné par Caron, j'essaierais de m'analyser, de me disséquer et de me montrer à nu, tel que je suis depuis plus de quatre-vingts ans, et on serait stupéfait de mon innocence de bébé. Je vais tout de même tenter de me justifier à bâtons rompus, le plus brièvement possible.

Oui, j'ai pu donner à des esprits superficiels, la façade, l'aspect extérieur d'un être dégoûtant, ou sans aller si loin, d'un monsieur frivole et facile aux dames, mais du moins je veux qu'on m'accorde que j'ai toujours été gai, jovial, un beau tempérament d'impulsif. J'ai fait la fête, comme Henri IV et les vieux rois lurons d'autrefois faisaient la guerre, joyeusement. J'ai été bien français, bien Meilhac, français gaulois de Paris et du boulevard. Jamais pour une miette d'hypocrisie! Je criais

le premier sur les toits que j'étais un saligaud, mais je prétends, si ça peut me servir d'excuse, que j'ai été un saligaud *national*. Où sont-ils ceux de ma nacelle qui peuvent en dire autant?

D'ailleurs, tout n'était pas complètement gangrené dans ce cloaque; je me plais à rappeler que j'ai toujours gardé, même en plein fumier, la foi de mon enfance. J'ai respecté le prêtre et la religion. Si je les outrageais d'une façon courante dans mes mœurs, je les défendais opiniâtrement au Sénat dans mes discours et par mes votes; j'ai été charitable, j'ai combattu l'école sans crucrifix, l'hospice sans cornettes. En somme, j'ai eu surtout la première manière de saint Augustin. On me raconte que ce n'était justement pas la meilleure. C'est pas de veine. Mais en suis-je au fond responsable? Je me le demande. Est-ce ma faute à moi si Dieu m'a donné une petite âme de Folies-Bergère? Cynique et naïf, un peu pourri évidemment, mais gobeur et facile à rouler, bon comme un chien et chaud comme un cerf, tel je me vois depuis ma treizième année, âge où je perdis

mes chers parents, qui n'étaient pas mariés. Car je suis un poussin de l'amour. Je devais donc m'en ressentir; c'était dans mes veines, j'avais le cancer de la noce. Et tout semble avoir contribué à faire de moi, au fur et à mesure, le type accompli de dépravation et de belle humeur que je ne rougis point trop d'avoir réalisé. Le lait que j'ai sucé, poupon terrible, y a été pour quelque chose, à croire que ma nourrice, la Bourguignonne aux joues Watteau qui m'a donné le pis, avait en elle un philtre.

Et plus tard, partout où j'ai levé la jambe et tiré des bordées, sans jamais soupçonner une minute ce que c'était que la souffrance et la misère, partout je me suis senti dans une espèce d'atmosphère vénérienne où je respirais à l'aise comme le vif poisson dans l'eau. Cela explique qu'avec les gestes décisifs du faune, j'en aie toujours eu aussi la radieuse ingénuité. La sale fin de ce siècle n'a pas nui non plus à ma décomposition, et mon époque est peut-être plus coupable que Labosse. J'en appelle à Taine et à sa doctrine trapue. La race, le milieu, le moment! Avec tout cela contre moi,

chétif, est-ce que je pouvais, voyons, faire autre chose qu'un vieux marcheur? C'est encore bien gentil, qu'au cours d'une existence aussi déboutonnée, je sois resté, au point de vue de la grande morale internationale, un honnête homme. Car il n'y a pas une vilenie dans mon plateau de balance. Des prodigalités charnelles, ah dame, ça oui! j'ai toujours été porté sur la bayadère, et je m'en repens aujourd'hui très humblement. Je m'engueule moi-même, je tisonne à plaisir mes ordures... mais il ne faudrait pas s'imaginer pour cela qu'au moment de passer le Styx je tire orgueil de mes péchés. Au contraire, j'en demande pardon à Dieu, le front dans la poussière. Seulement je le fais dans des termes inusités, je m'en rends bien compte, et ici encore ma grande liberté de langage va me causer du tort auprès des braves gens. Qu'ils ne s'alarment point. Je suis né voyou. Jusqu'à mon hoquet final, je resterai gavroche. Si je lâche des insanités, le Grand Juge voit bien que c'est pour le bon motif. Et puis, qu'est-ce que ça lui fait, — à lui qui lit couramment dans les âmes, — que je ne crève pas en

style noble? Il ne s'en tient pas à la lettre, c'est l'esprit seul des sentiments qui le touche, et il sait qu'en cette minute mon cœur est tranquille et pur. Je le remets donc dans ses mains, ce sale et vieux cœur qui n'a guere jamais battu que pour des choses si laides, mais si douces! Et, malgré tout, je n'ai pas trop peur, je proclame bien haut que j'ai la contrition, et comme je commence à deviner que Dieu est vraiment la *bonté même*, j'ai la presque certitude que pour me le prouver, il est capable de me donner le Paradis. Oui, la meilleure des chances que j'aie d'y entrer, c'est que je ne le mérite pas. Nous allons voir.

Encore deux mots. Je ne plaisante plus.

Les seuls êtres que j'aie aimés pour de bon, tendrement aimés, c'est d'abord ma pauvre femme et ma fille, mortes toutes deux, et qui m'attendent bien sûr au coin avec anxiété, inquiètes de savoir *où je vais aller*. Je compte encore égoïstement sur elles pour tout à l'heure. Je puis en avoir besoin. En tout cas, si je dois en être à jamais séparé, je supplie Dieu qu'il me fasse la grâce de les embrasser au passage.

Et maintenant je ne veux plus penser qu'à Marie, joie de mes derniers regards, lys de mon tombeau, mon trésor, mon enfant, mon rachat.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

I. — OU NOTRE LABOSSE REPARAIT I
II. — LA GARÇONNIÈRE DU VIEUX MARCHEUR. . 25
III. — LE NEVEU DÉCOURAGEANT 45
IV. — PAULINE DE GLANES 67
V. — LABOSSE PERD DEUX ILLUSIONS. 87

DEUXIÈME PARTIE

I. — RETOUR AUX CHAMPS. 109
II. — LÉONTINE FALAMPIN 131
III. — CET EXCELLENT GIROUX-JODART. 153
IV. — VICTOR, FIDÈLE SERVITEUR. 173
V. — LA VILAINE LETTRE. 197

TROISIÈME PARTIE

I. — LABOSSE SE RELANCE. 217
II. — MARIE AVOINE 233
III. — DOUCES HEURES. 267
IV. — QU'ON EN PENSE CE QU'ON VOUDRA 275
V. — LABOSSE NOUS QUITTE 295

ÉPILOGUE

VI. — LE TESTAMENT DU VIEUX MARCHEUR. . . 313

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

PQ
2330
L7V477

Lavedan, Henri Léon Émile
Le vieux marcheur

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY